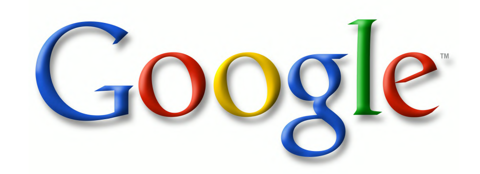
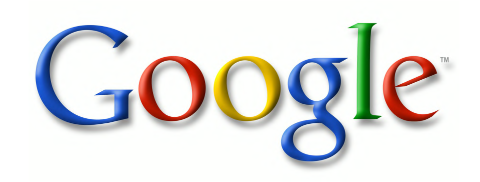







UNS. 105 d. 12
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



ŒUVRES
DE
THÉÂTRE
DE
DE LAUNAY.

NOUVELLE ÉDITION, revue & corrigée.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

CE Théâtre eſt peu volumineux, & l'on regrette qu'il ne le ſoit pas davantage. L'Auteur eut le germe du talent ; il pouvoit en réſulter des fruits plus abondans. A l'égard des circonſtances de ſa vie, il nous en reſte peu de détails. Il remplaça Palaprat dans la place de Secrétaire des commandemens de M. de Vendôme, Grand-Prieur, dont la maiſon étoit l'aſyle des talens. Il étoit né à Paris en 1695, & il y eſt mort en 1751.

La première Pièce que préſente ce recueil, fut auſſi le coup d'eſſai de l'Auteur. C'eſt une Comédie épiſodique en un Acte, & ayant pour titre *la Vérité fabuliſte*. Elle fut repréſentée au Théâtre Italien en 1731. Elle y eut du ſuccès, & en méritoit à beaucoup d'égards. On y remarque d'heureux détails, des peintures vraies, de l'aiſance dans le dialogue ; mais en même tems on y deſireroit une correction de ſtyle un peu peu plus ſoutenue, & un rapport plus direct entre le fond de certaines fables, & l'application qu'en fait la Vérité. Une des meilleures de cette Pièce eſt celle que la Vérité adreſſe au Faſtueux : elle offre en même tems quelques peintures analogues aux mœurs des grands & des riches de ce ſiècle.

Le Complaiſant, Comédie en cinq Actes, en proſe, eſt une Pièce reſtée au Théâtre ; les caractères y ſont bien contraſtés. M. Orgon eſt un plaideur inquiet, triſte, & qu'un procès prêt à être

jugé, une fille à pourvoir, occupent douloureusement. Madame Orgon est une extravagante qui rit de tout, & ne s'occupe de rien, sinon des fêtes que le mariage de sa fille Angélique doit occasionner. Le complaisant Damis plie son humeur à celles de ces deux personnages, & leur plait à tous deux.

Le Paresseux, Comédie en trois Actes & en vers, qui fut représentée au Théâtre François en 1733. Elle est précédée d'un Prologue entre deux interlocuteurs qui peignent ces maisons où l'on tient Bureau d'esprit. Le fond de cette Pièce est très-simple; mais le défaut réel qui s'y trouve, c'est l'inaction attachée au caractère du principal personnage. Elle jette nécessairement de la langueur sur l'intrigue entiere. A cela près, l'Auteur a mis son Paresseux dans des situations aussi favorables que le sujet peut le comporter. L'ouvrage est écrit avec un naturel qui n'exclut point l'agrément. Le dialogue en est facile & la diction très-pure. Chaque personnage y parle d'après son caractère; & l'on croit entendre jusqu'au ton que prendroit le Paresseux pour débiter les vers de son rôle. Peut-être ne faudroit-il pas qu'il finît par épouser sa maitresse: il vaudroit mieux sans doute que son indolence la lui fît perdre, ou même qu'elle l'empêchât de faire une démarche capable de la lui rendre. Le dénouement seroit plus théâtral; mais, à tout prendre, ce caractere en lui-même ne le sera jamais.

Ces trois Pièces forment seules tout le Théâtre de feu M. de Launay; & une seule des trois reparoît encore sur la scene. Elle est faite pour s'y montrer dans tous les tems avec succès. Il est fâcheux que trois ou quatre hommes du

monde se la disputent, ou du moins qu'on la leur attribue. Quoi qu'il en soit, les autres même honoreront toujours la mémoire de cet Auteur. On remarque dans toutes, l'empreinte de l'esprit & du talent. M. de Launay avoit étudié les vrais principes de son art; il ne perdoit point de vue les grands modèles; & il est à croire qu'un plus grand nombre de productions dramatiques eût complété sa réputation dans ce genre.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Théâtre de de Launay, de la Motte, de Moissi, Choix de Pièces des Théâtres François & Italien, Œuvres de Madame de Graffigny, Guide des Corps des Marchands & des Communautés* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Che-

valier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Paris, le vingt sixiéme jour du mois de Septembre, l'an de Grâce mil sept cent soixante-quatre, & de notre Regne le cinquantième. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 285. fol. 171. conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 6 Octobre 1764.

LE BRETON, *Syndic.*

TABLE
DES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

LE COMPLAISANT

LE COMPLAISANT,

COMÉDIE;

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE:

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 29 Décembre 1732.

ACTEURS.

M. ORGON, Mari de Madame Orgon.

Madame ORGON, Femme de Mr. Orgon.

ANGÉLIQUE, Fille de Mr. & de Madame Orgon.

CLÉANTE, Frere de Mr. Orgon.

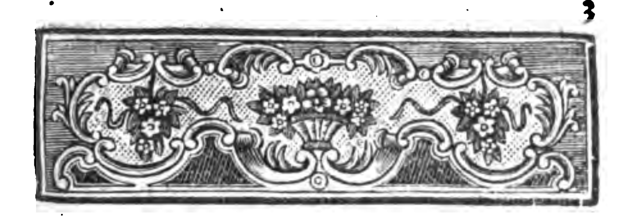
ARGANT, Coufin de Mr. Orgon.

DAMIS, } Amans d'Angélique.
ÉRASTE, }

LE MARQUIS, Ami de Damis.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

La Scène eſt dans la Maiſon de Monſieur Orgon.



LE COMPLAISANT, COMÉDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Monsieur ORGON, *seul.*



QUelle paresse! Tout dort chez moi ; tout est tranquille. J'appelle, personne ne répond ; personne ici n'a le bon sens d'être inquiet. On juge aujourd'hui mon procès, la plus grande partie de ma fortune en dépend ; ma femme n'y prend aucune part. Toujours occupée de bagatelles, insensible

aux intérêts de sa famille, charmée sur-tout de me contredire, elle dort de tout son cœur, & goûte, en dormant, le plaisir de contrarier mon agitation. Ce n'est pas tout. Il faut marier ma fille, & la marier dès aujourd'hui. Le tems me presse. Il est important de s'assurer d'un époux, avant l'évènement du procès. Deux partis se présentent. L'un & l'autre ont leurs avantages. Nouveau sujet d'embarras. Ma fille dort à son tour, & n'a jamais si bien dormi. Mon frere, autre dormeur, devoit se rendre ici dès la pointe du jour, pour agir de concert dans une situation si délicate: point de nouvelles, pas un mot de sa part. On diroit qu'ils sont tous en léthargie. Lisette! Oh! parbleu! je ferai tant de bruit, que j'en ferai descendre quelqu'un. Lisette! Lisette!

SCENE II.

Monsieur ORGON, LISETTE.

LISETTE.

EH! bien, Monsieur? Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

Monsieur ORGON.

N'as-tu rien appris? Mon frere, mon Avocat, mon Procureur, n'ont-ils pas donné le moindre signe de vie?

LISETTE.

Vraiment non, Monsieur. Il n'appartient qu'à vous de se tourmenter de si bon matin.

Monsieur ORGON.

Ah ! Lisette, la tête me tourne. Un procès, un mariage ; quelle journée !

LISETTE.

En parlerez-vous sans cesse? Nous sçavons tout cela par cœur..

Monsieur ORGON.

J'ai beau parler, on ne m'écoute pas. Tout roule sur moi : les autres ne songent à rien.

LISETTE.

Faites comme eux. Vos affaires n'en iront peut-être pas plus mal. Voyez Madame : elle n'y pense jamais ; & votre grand procès lui paroît bien indifférent.

Monsieur ORGON.

Voilà justement le comble de l'extravagance ; ne pourra-t-elle, une fois en sa vie, faire une réflexion sérieuse. N'entendra-t-elle jamais raison ? Que sa légereté me pèse ! que sa tranquillité me lasse ! Que sa gaieté m'attriste !

LISETTE.

Soyez content, elle vient. Goûtez tout à votre aise la douceur de sa conversation, & l'utilité de ses conseils.



SCENE III.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, LISETTE.

Madame ORGON.

EN vérité, Monsieur, vous êtes bien importun, bien incommode, bien insupportable ! vous m'avez éveillée ce matin précisément au milieu du plus agréable rêve....

Monsieur ORGON.

Ah ! bon ! des rêves, lorsqu'il s'agit des choses les plus importantes !

Madame ORGON.

Ecoutez mon songe ; il est le plus joli du monde.

Monsieur ORGON.

Ce sera pour une autre fois.

Madame ORGON.

J'étois au bord d'une fontaine, à côté d'un jeune Berger......

Monsieur ORGON.

Voici quelque folie nouvelle.

Madame ORGON.

Le Berger me regardoit languissamment, & jouoit sur sa musette des airs tendres & passionnés......

Monsieur ORGON.

Eh ! de grace, Madame......

Madame ORGON.

Lorsqu'un Satyre, caché dans le fond d'un

bocage, a tout-à-coup fondu sur moi.

Monsieur ORGON.

Mon Dieu! laissons-là le Berger & le Satyre. Tâchez de m'écouter un moment.

LISETTE.

Oh! Monsieur, sçachons ce qu'a fait le Satyre.

Madame ORGON.

Oui, Monsieur, allons jusqu'au bout; vous aurez envie de rire.

Monsieur ORGON.

Moi, rire! Vous perdez l'esprit. Il s'agit aujourd'hui du procès: ....

Madame ORGON.

Je me soucie bien de votre procès.

Monsieur ORGON.

Et moi, de votre rêve.

Madame ORGON.

Lorsqu'un Satyre qui avoit une physionomie farouche. ....

Monsieur ORGON.

Je perds patience.

Madame ORGON.

L'œil hagard, l'air brutal, des cornes sur la tête .....

Monsieur ORGON.

(*à part.*) (*à Madame Orgon.*)

Elle extravague. Apprenez donc que mon Rapporteur.....

Madame ORGON.

Vous avez beau faire, je vous dirai mon rêve.

Monsieur ORGON.

Oh! malgré vous, Madame, vous sçaurez mon procès.

Madame ORGON.

Le Berger, plein d'amour & de crainte, ne ſçavoit s'il devoit prendre la fuite, ou voler à mon ſecours.

Monſieur ORGON.

Mon Procureur m'a mandé que les papiers que j'attendois de Bordeaux, ne ſont pas encore arrivés.

Madame ORGON.

Le Berger donc a trouvé un expédient....

Monſieur ORGON.

Le Procureur donc à trouvé un moyen....

Madame ORGON.

Pour me ſauver.....

Monſieur ORGON.

Pour empêcher.....

Madame ORGON.

Des brutalités du Satyre.

Monſieur ORGON.

Que mon procès ne ſoit jugé.

Madame ORGON.

Il a inventé.....

Monſieur ORGON.

Il a imaginé.....

Madame ORGON.

Un ſtratagême.....

Monſieur ORGON.

Une procédure.....

Madame ORGON.

Que le plus tendre amour pouvoit ſeul lui inſpirer.

Monſieur ORGON.

Que la plus ſubtile chicane pouvoit ſeule lui ſuggérer.

Madame ORGON.

Il s'eſt jetté de lui-même entre les bras du téméraire.

Monſieur ORGON.

Il a fait ſignifier un nouvel acte à mon adverſaire.

Madame ORGON.

Monſieur.....

Monſieur ORGON.

Madame.....

Madame ORGON.

Ecoutez-moi.

Monſieur ORGON.

Entendez-moi.

Madame ORGON.

Je ne me rendrai point.

Monſieur ORGON.

Ni moi non plus.

LISETTE.

Je vais donc me mettre auſſi de la partie.

Madame ORGON.

Mon Satyre qui ne prévoyoit pas.....

Monſieur ORGON.

Ma partie qui n'a pas prévû.....

LISETTE.

Qui diable pourroit prévoir ?....

Madame ORGON.

Les ſuites d'une action ſi bruſquement tentée.....

Monſieur ORGON.

Les ſuites d'une production ſi finement tournée....

LISETTE.

Les ſuites d'une converſation ſi aigrement pouſſée,

Madame ORGON.

Vous parlerez donc toujours ?

Monsieur ORGON.

Vous ne vous tairez jamais ?

LISETTE.

Vous ne céderez ni l'un ni l'autre ?

Tous les trois ensemble.

Madame ORGON.

Allez, vous êtes un vieux radoteur, un ennuyeux animal, un impertinent. Aux petites Maisons, aux petites Maisons.

Monsieur ORGON.

Allez, vous êtes une vieille folle, une bégueule, une masque, une extravagante. Aux petites Maisons, aux petites Maisons.

LISETTE.

Allez, vous avez raison tous deux. J'y consens de bon cœur, j'y donne ma voix. Aux petites Maisons, aux petites Maisons.

SCENE IV.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE, LISETTE.

CLÉANTE.

QUel tintamarre ! Quel bruit ! Est-ce une gageure ? Est-ce un accès de folie ?

Monsieur ORGON.

Ah ! mon frere, faites taire ma femme.

Madame ORGON.

Ah ! Monsieur, imposez silence à mon mari.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, faites les taire tous deux.

Monsieur ORGON.

Elle veut absolument me conter.....

Madame ORGON.

Il veut que j'entende.....

CLÉANTE.

Laissez l'un & l'autre votre dispute, & raisonnons sur le mariage de votre fille.

Madame ORGON.

Encore, passe : une nôce, un bal, un festin ; voilà des idées joyeuses. Parlez, parlez ; je vous fais grace de mon rêve.

Monsieur ORGON.

Et moi de mon procès.

LISETTE.

Vous allez parler raison, je deviens inutile ; je m'en vais.

SCENE V.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

IL faut enfin prendre un parti ; les momens sont chers. Qu'attendez-vous pour choisir un gendre ? La décision de votre procès, qui

peut-être écartera tous les prétendans?

Monſieur ORGON.

C'eſt fort bien dit. Mais ce choix eſt difficile. Eraſte & Damis ont de la naiſſance, & du bien : ils ont du mérite ; ils aiment ma fille. Par où les diſtinguer ?

Madame ORGON.

Rien n'eſt plus aiſé. Damis eſt le plus amuſant ; voilà l'eſſentiel.

Monſieur ORGON.

Pour moi, ce qui m'en plaît davantage, c'eſt de le voir ſage, appliqué, capable d'affaires.

Madame ORGON.

Bon! comme il connoît ſes gens! Damis eſt peut-être le plus enjoué, le plus gaillard...

Monſieur ORGON.

Son humeur eſt tranquille, froide & ſérieuſe.

Madame ORGON.

Son humeur eſt vive, folâtre, charmante, enfin toute contraire à la vôtre.

Monſieur ORGON.

Et moi, je vous ſoutiens que perſonne n'eſt plus mûr, plus ſenſé.

Madame ORGON.

Senſé? lui? ſans doute, car il ne ſonge qu'à ſon plaiſir.

Monſieur ORGON.

Son plaiſir? il n'en connoît d'autre que ſes affaires.

Madame ORGON.

Quel aveuglement! Je m'y connois bien.

Son caractère, c'est la vivacité, la plaisanterie, le badinage.

Monsieur ORGON.

Quelle erreur! Je l'ai bien étudié. Son caractère, c'est la prudence, la solidité, le jugement.

CLÉANTE.

Vous avez raison tous deux. Mais, pour connoître ses défauts, réunissez vos éloges. S'il mérite des loüanges si opposées, peut-il en mériter de véritables? J'en demeure d'accord, il rassemble les qualités les plus contraires; il en a du moins les apparences. Sans caractère, sans humeur, il se livre aux impressions étrangères; il prend chez les autres sa tristesse & sa joie; elles s'emparent de son visage, sans passer dans son cœur. Toutes les opinions, tous les systêmes lui plaisent également; il les adopte, il les abandonne, il les réfute, il les soutient. La vraisemblance qui le séduit, l'aide encore à tromper les autres; tout paroît probable à ses yeux; tout devient probable dans sa bouche. Il ne pense point; il ne sent point. Tout son talent est d'exprimer avec facilité des sentimens & des pensées. Son esprit chargé des idées d'autrui, ne sçauroit en produire aucune. Si quelquefois il a le courage de juger par lui-même, la plus foible contradiction le rebute & l'effraye. Bien-tôt il assujettit ce qu'il pense au desir de plaire; bientôt même il oublie ce qu'il a pensé. Sa conduite

n'eſt pas moins inégale. Son goût, ſon inclination, ſes mœurs ſont ſoumis aux caprices de ceux qui l'environnent. Eſclave de la ſociété, le même excès de complaiſance qui dicte ſes paroles, dirige auſſi ſes démarches.

Monſieur ORGON.

Je ne me ſuis point apperçu que Damis fût tellement irréſolu.

CLÉANTE.

L'irréſolution n'eſt pas ſon défaut. L'irréſolu cherche à ſe déterminer; il parcourt avec une incertitude ſcrupuleuſe les avantages & les inconvéniens des partis oppoſés, ſans pouvoir fixer ſon choix. Damis ne ſonge point à décider; il en croit la prudence des autres; & ſon eſprit, entraîné par les raiſons qu'on lui propoſe, en trouve encore de nouvelles, pour juſtifier ſon approbation. Celle d'Eraſte, au contraire, ne s'obtient qu'à juſte titre: partiſan rigoureux de la vérité, il ne ménage rien pour en ſoutenir les intérêts; ſon eſprit eſt juſte, ſon cœur eſt droit; la raiſon, la vertu lui ſervent de régle. Il ne ſe pique point d'en adoucir la ſévérité naturelle: toujours ferme, toujours inflexible comme elle, il ſuit inviolablement les loix de la probité la plus exacte. Damis, toujours ſuperficiel, ne ſe diſtingue que par un éclat emprunté: Eraſte n'eſt redevable qu'à lui-même des principes ſolides dont il ne s'écarte jamais. L'un peint les objets avec grace; l'autre les voit, & les repréſente

tels qu'ils sont. En un mot, si Damis a pour lui les qualités brillantes, si le premier coup d'œil parle en sa faveur, la réflexion, l'examen déterminent pour Eraste.

Madame ORGON.

Belle conclusion! Damis est complaisant jusqu'à l'excès; donc ma fille doit avoir peur de l'épouser? Pour moi, voici mon avis. Damis cherche à plaire, il y réussit: Eraste ne craint pas de déplaire, il y parvient. Je préfere le plus aimable.

Monsieur ORGON.

Franchement, mon cher frere, vos raisonnemens ne sont pas autrement convainquans. Autant que j'ai pu le comprendre, le seul reproche que vous faites à Damis, c'est un peu de légèreté. Son amour pour ma fille devroit le justifier auprès de vous. Cet attachement me paroît sincère, & ne s'est point encore démenti.

CLÉANTE.

Sa constance, il est vrai, semble un peu sortir de son caractère; mais je crois en deviner la cause. Le suffrage du Public pourroit bien le déterminer plutôt que ses propres yeux. Angélique plaît à tout le monde; peut-il s'empêcher de la trouver aimable? Pour moi, je penserois volontiers que sa passion n'est autre chose qu'une simple approbation des éloges qu'on donne à sa maitresse; & c'est peut-être un bonheur pour elle, que la con-

tradiction n'ait jamais exposé Damis à la tentation de changer d'avis.

Madame ORGON.

Pour Dieu! mon Beau-frere, ne parlez point d'amour; vous n'y entendez rien.

Monsieur ORGON.

Vos beaux discours me brouillent; je ne sçais plus où j'en suis. Je panchois pour Damis: je ne le reconnois plus dans le portrait que vous en faites; & je vous ai l'obligation d'avoir augmenté mon embarras.

Madame ORGON.

Et moi, celle de m'avoir affermie dans la résolution de préférer Damis. Eraste paroît; sa présence achevera de m'y confirmer.

SCENE VI.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

VOus m'avez fait espérer de terminer aujourd'hui l'incertitude de mon sort. Un intérêt si touchant ne me fait point oublier les vôtres. Je viens vous donner un avis important. Votre procès.....

Madame ORGON.

Quoi! toujours ce maudit procès? On n'en parloit plus; il étoit bien nécessaire d'y revenir.

Monsieur ORGON.

Monsieur ORGON.

Ecoutons, ma femme, écoutons. Il vient apparemment nous apprendre quelque chose de bon.

ÉRASTE.

Je le voudrois fort : mais c'est tout le contraire. La perte de votre affaire est inévitable. Vos mesures ont été mal prises. On vous a flatté jusqu'à présent ; ou pour mieux dire, on vous a surpris.

Monsieur ORGON.

Cela n'est peut-être pas si facile que vous vous l'imaginez. Et d'où sçavez-vous, s'il vous plaît, cette agréable nouvelle ?

ÉRASTE.

N'en doutez point. J'ai pénétré les dispositions de vos Juges : elles ne vous sont pas favorables. Il en est tems encore, mettez tout en usage pour vous accommoder.

Monsieur ORGON.

Vous m'avez tout l'air d'être mal informé.

ÉRASTE.

Encore une fois, pensez-y, je vous prie. Regardez-moi comme le plus sincère de vos amis. L'envie d'y joindre un titre encore plus flatteur, le desir de devenir votre gendre, ne me donnent aucune inquiétude sur votre fortune. Angélique me paroîtra toujours d'un prix inestimable ; & si je consultois uniquement l'intérêt de mon amour, je trouverois de la douceur à lui faire voir que ses disgraces n'auroient servi qu'à redoubler mes empressemens.

Monsieur O R G O N.

Tous les amans parlent de même. Le pensent-ils ? C'est-là le point.

C L É A N T E.

La sincérité d'Eraste peut-elle être suspecte ? Pour prouver sa passion, c'est assez qu'il la déclare.

É R A S T E.

Pardonnez à mon inquiétude, & souffrez que j'ose consulter vos sentimens. Votre choix est-il fait ? Puis-je espérer qu'il tombera sur moi.

Monsieur O R G O N.

Vous sçaurez dans peu nos intentions. Il nous reste encore quelques réflexions à faire.

É R A S T E.

Il ne faut pas les interrompre. Je me retire. Souvenez-vous seulement qu'Angélique doit être consultée la première. Sans son aveu, vos suffrages mêmes me deviendroient inutiles; & je les demanderois plutôt pour mon Rival, que de les obtenir malgré elle.

S C E N E V I I.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE.

Madame O R G O N.

IL a bien le ton d'un Amant transi. Toujours du sérieux ! Toujours du beau !

Monsieur ORGON.

Il a parlé de mon procès de la façon du monde la plus désobligeante.

Madame ORGON.

Il a parlé de son mariage de la façon du monde la plus ridicule.

Monsieur ORGON.

A l'entendre, je conduis mal mes affaires. On me trompe comme on veut.

Madame ORGON.

A l'en croire, je ne puis disposer de ma fille : c'est elle qui doit ordonner.

Monsieur ORGON.

Qu'il est dur !

Madame ORGON

Qu'il est sec !

CLÉANTE.

Il parle vrai ; c'est tout son défaut. Mais enfin, quel est votre choix ? Quel est le but de vos réflexions ?

Madame ORGON.

Des réflexions ? Je serois bien fâchée d'en faire. Je l'ai déja dit, je suis pour Damis. (*à Monsieur Orgon.*) Et vous, Monsieur, balancez-vous encore ?

Monsieur ORGON.

Dieu me pardonne ; je crois que nous serons de même avis. Cette aventure, que je sçache, n'étoit point encore arrivée. Il faut nécessairement que Damis soit un homme rare, s'il vient à bout de nous concilier.

CLÉANTE.

A ce que je vois, Erafte a tout à craindre. Mais la vertu vous touche ; c'eft une grande reffource pour lui.

Madame ORGON.

C'eft-à-dire que quand on a de la probité, on fe croit en droit d'ennuyer fierement tout un Public.

CLÉANTE.

Mais Erafte n'eft point ennuyeux ;

Madame ORGON.

Bon ! Vous êtes bien capable d'en juger !

Monfieur ORGON.

Il me plairoit peut-être, fi je ne connoiffois pas Damis.

Madame ORGON.

Tenez, Damis n'a qu'un défaut ; c'eft votre approbation.

Monfieur ORGON.

Je penfe de même : & fans la vôtre, je n'aurois pas héfité fi longtems.

CLÉANTE.

Au refte, avant de conclure, n'oubliez-pas d'en dire un mot à Monfieur Argant : il eft votre parent, il eft riche, il n'eft point marié ; vous avez intérêt de le ménager.

Monfieur ORGON.

A la bonne heure. Cependant c'eft tems perdu ; il difpute fans ceffe, il contredit toujours. Son avis fe réduira sûrement à condamner celui des autres.

CLÉANTE.

D'accord. Sa difpute éternelle, fon entê-

tement ridicule, rebutent du premier abord; mais à travers ses brusqueries, il lui prend de tems en tems des caprices de vertu, dont peu de gens sont capables.

Monsieur ORGON.

Laissons pour un instant cette matière. Les tristes conjonctures d'Eraste n'ont pas laissé de redoubler mes inquiétudes.

CLÉANTE.

Votre procès ne m'allarme pas moins que lui. Vous sçavez depuis longtems ce que j'en pense.

Monsieur ORGON.

Eh! mon Dieu, oui. Vous me l'avez déja dit tant de fois!

Madame ORGON.

Et si longuement!

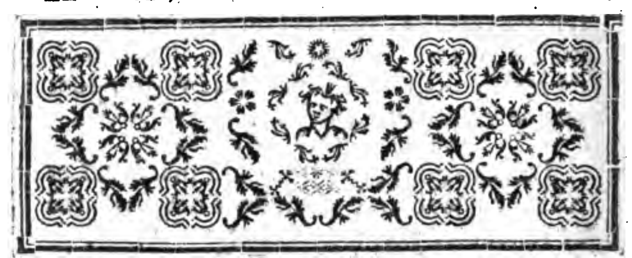
Monsieur ORGON.

Rentrons. Je veux vous lire un nouveau Factum.

Madame ORGON.

L'aimable lecture! Oh! pour le coup, je suis votre servante. Parlez procès tant que vous voudrez; nourrissez-vous, tant qu'il vous plaira, de la seule espèce de folie qui peut attrister l'esprit humain; enfoncez-vous dans vos paperasses; affligez-vous bien tous les deux; savourez bien l'ennui. Je renonce au plaisir de partager une si douce occupation, & vais chercher ailleurs à m'en consoler.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

Madame ORGON, LISETTE.

Madame ORGON.

AH ! Lisette, la cruelle couversation que je viens d'essuyer ! j'en ai pensé mourir. Des procès, des dissertations, des beaux sentimens ! Eraste, héros de Roman ; mon mari, plaideur inquiet ; Monsieur son frere, raisonneur fatiguant, m'ont donné des vapeurs tour-à-tour. Je les crois les plus honnêtes gens du monde ; mais en vérité, je n'en connois guères de moins divertissans.

LISETTE, *ironiquement*.

C'en est fait, nous sommes perdues, si ce Monsieur Eraste devient votre gendre. La raison, la règle, le bon ordre vont regner dans la maison.

Madame ORGON.

J'ai prévu ce malheur. Le choix de Damis m'en garantira.

LISETTE.

Et Monsieur Orgon, qu'en dit-il?

Madame ORGON.

Le croirois-tu, Lisette? Par hasard, il a pensé juste. Il approuve mon choix.

LISETTE.

Quelle heureuse nouvelle!

Madame ORGON.

Mais, dis-moi, qu'en pensera ma fille? la recevra-t-elle avec plaisir?

LISETTE.

Je demêle dans son cœur un fond d'estime pour Eraste, qui m'allarme; un commencement de goût pour Damis, qui me rassure.

Madame ORGON.

Ah! Lisette, seconde cette inclination naissante. Il faut nous défaire d'Eraste. Fais-lui bien sentir l'ennui d'une humeur toujours inaltérable, d'un sang-froid que rien ne peut troubler. Enfin, dépeins-lui vivement le dégoût de passer sa vie avec un époux si raisonnable. Va, je compte sur tes soins. Toi seule es capable de me remplacer. N'oublie aucun des bons conseils que je pourrois donner moi-même.

SCENE II.

Madame ORGON, DAMIS.

Madame ORGON.

MAis voici Damis ; il vient très-à-propos. (*à Damis.*) Réjouissez-vous; vos affaires sont en bon train. Vous avez ma voix ; ma fille y joindra la sienne : celle de mon mari, qui n'est pas grand'chose, ne tient plus à rien. L'aimable avenir que j'envisage ! la joyeuse vie que nous menerons ! Toujours de nouveaux plaisirs ; toujours des idées riantes. Point de soucis domestiques ; pas la moindre affaire ; pas un moment de sérieux. Voilà ce que j'attends de vous. Voilà mes conventions.

DAMIS.

Vous me rendez, Madame, le plus heureux de tous les hommes. Comment pourrois-je m'empêcher de me livrer à la joie ? La mienne est trop parfaite pour n'être pas durable. N'appréhendez pas qu'elle puisse jamais s'altérer. La seule envie de vous plaire auroit décidé de mon genre de vie ; mais en m'imposant des loix si douces, vous paroissez plutôt consulter mon caractère, que m'assujettir au vôtre ; & vous n'attachez des conditions aux graces que vous me faites, que pour en augmenter le prix.

Madame ORGON.

Oui, Damis, vous me convenez parfaitement. Notre goût, notre humeur s'accordent. Jamais vous n'avez mal pensé ; car jamais vos ſentimens n'ont été différens des miens.

DAMIS.

Le mérite n'eſt pas grand. Marcher ſur vos pas, c'eſt travailler à ſe rendre heureux. Vous cherchez le plaiſir, vous fuyez le chagrin.....

Madame ORGON.

Je fais encore mieux ; je le mets à profit : il me fournit des reſſources inconnues de belle humeur ; & tout ce qui fait pleurer les autres, ne manque jamais de me donner envie de rire.

DAMIS.

Le ridicule eſt mêlé par-tout. La triſteſſe en eſt encore plus ſuſceptible que tout le reſte. Il y a de la pénétration à l'appercevoir, & du bon eſprit à s'en divertir.

Madame ORGON.

L'aimable façon de penſer ! mais je crains l'hymen pour vous ; j'ai peur qu'il ne vous gâte.

DAMIS.

Seroit-il poſſible que mon bonheur même pût m'attriſter ? En eſt-il un plus grand que de pouvoir contribuer à celui d'Angélique ?

Madame ORGON.

Quel miracle ! On verra donc un bon mariage ?

DAMIS.

Ils réuſſiroient tous également, ſi l'on ſongeoit que l'intérêt commun, c'eſt l'intérêt du

plaisir. Est-il un bien plus précieux qu'un trésor inépuisable de gaieté? Mais loin de chercher à la conserver, on ne songe souvent qu'à l'éteindre. On érige en devoir une contrainte réciproque ; on gémit de part & d'autre sous le poids accablant des bienséances. Une Société qui devroit faire la douceur de la vie, devient une source continuelle de chagrins. Pour l'ordinaire, on n'y met en commun qu'un fonds égal de mauvaise humeur. Les peines s'y communiquent ; les amusemens ne s'y partagent point : & le seul avantage que l'on y trouve, c'est de s'affliger de compagnie.

Madame ORGON.

Vos discours m'enchantent. Ils me répondent du bonheur de ma fille. Mais à propos, quelles sont vos vues pour votre établissement?

DAMIS.

On m'avoit parlé d'une Charge dans la Robe.

Madame ORGON,

Ah ! fi ! Quelle horreur ! Quoi ! Je vous verrois en perruque quarrée, en rabat, affublé d'une vilaine robe noire ?

DAMIS.

La parure n'est pas favorable.

Madame ORGON.

Et que deviendroient alors tous vos rares talens? Ce badinage léger, cet amour effréné du plaisir, cet heureux dégoût de la raison ?

DAMIS.

Je ne mérite pas.....

Madame ORGON.

Je connois tout le prix de ce que vous valez. Je vous crois incapable de réflexion, de travail, d'application. Comment pourriez-vous remplir une si triste profession ?

DAMIS.

Vous avez raison. Les partis mitoyens ne valent rien. Les affaires & le plaisir ne s'accorderont jamais. L'essentiel est de passer la vie dans un perpétuel amusement. Le moindre partage gâte tout.

Madame ORGON.

Rien n'est mieux dit. Ah ! que notre tems sera bien rempli ! Quel enchaînement de plaisirs toujours singuliers ! Quelles charmantes Sociétés ! Vous connoissez le petit Marquis ? Il nous le faudra, je vous prie. Toujours vif, toujours léger, il badine sans cesse. L'air, le ton, les manières, tout parle en sa faveur. Les nouveautés, les modes, rien ne lui échappe ; il sçait tout. J'admire en lui tout plein de petites choses inestimables, de petits riens qu'on ne sçauroit payer. C'est le mérite le plus superficiel, le plus accompli.....

DAMIS.

Personne n'est plus propre à réussir dans le monde.

Madame ORGON.

Amenez-le donc. C'est justement l'homme qu'il nous faut, pour contribuer à la réforme que je veux établir dans la maison. Travaillons-y de concert : je l'ai résolu, on aura beau

faire, vous ferez mon Gendre, & vous le ferez, dès ce soir. Vous comprenez bien que la fête doit être éclatante. Festin, Concert, Mascarade; vous y verrez un betit Ballet de mon imagination, que je prétends faire exécuter. Rien n'est si vif, si piquant. On en parlera, je vous en réponds.

DAMIS.

Ma félicité ne peut être trop publique.

Madame ORGON.

L'insipide chose qu'une nôce obscure & silencieuse! Pour moi, je l'avoue, j'aime le bruit, le tumulte, l'embarras.

DAMIS.

Une joie vive ne peut être tranquille.

Madame ORGON.

Je ne crains rien tant qu'une petite Compagnie choisie.

DAMIS.

Il est des occasions où elle ne sçauroit être trop nombreuse.

Madame ORGON.

Il faut de l'appareil, il faut des dehors.

DAMIS.

L'obscurité me déplaît.

Madame ORGON.

Le fracas est nécessaire.

DAMIS.

C'est le moyen d'en imposer.

Madame ORGON.

Le désordre a ses agrémens.

DAMIS.

Souvent un air de dérangement ne gâte rien.

Madame ORGON.

La foule me divertit ; elle inſpire la joie.

DAMIS.

Je l'ai ſouvent remarqué.

Madame ORGON.

Je m'ennuie, ſi je ne ſuis heurtée, pouſſée, preſſée.

DAMIS.

Quelquefois un peu de cohue rend la fête plus agréable.

Madame ORGON.

Ah ! que vois-je ? C'eſt Monſieur Orgon. Il nous interrompt bien mal-à-propos. Tâchez un peu de vous contraindre. Je vous laiſſe, & vous plains.

SCENE III.

Monſieur ORGON, DAMIS.

Monſieur ORGON.

VOus me voyez, Damis, dans une ſituation bien embarraſſante. Mes affaires m'accablent ; nulle conſolation domeſtique, nul ſecours étranger. L'un m'annonce triſtement la perte de mon procès ; l'autre tourne la choſe en plaiſanterie. L'éloquence de mon frere ne tarit point ſur les inconvéniens ; ſa ſtérilité n'eſt pas moins grande ſur les expédiens. Chacun m'afflige, chacun blâme ma vigilance.

DAMIS.

Les moindres ſuccès ne s'achetent que par les ſoins.

Monſieur ORGON.

On diroit que j'ai tort de veiller à la conſervation de mon bien. J'entends vanter ſans ceſſe l'indifférence, le détachement.

DAMIS.

Souvent la pareſſe ſe cache ſous les dehors de la générosité.

Monſieur ORGON.

L'impertinente philoſophie ! Que fait-on ſans biens? Que devient-on? Eſt-il une ſource plus certaine de conſidération, d'agrément, de bonheur ? N'eſt-il pas juſte que tant d'avantages nous coûtent une attention conſtante & pénible.

DAMIS.

Oui ; c'eſt moins par intérêt que par néceſſité qu'il faut s'occuper de ſa fortune. Quand on la néglige, quand on ſe livre aux amuſemens frivoles, quand on ſe laiſſe aller au goût dangereux des plaiſirs, on tombe dans le mépris, en tombant dans l'indigence : & la diſſipation de l'eſprit entraîne celle des richeſſes, & ruine quelquefois la réputation même.

Monſieur ORGON.

Voilà de bonnes & judicieuſes maximes. Voilà le langage de la droite raiſon J'y retrouve les principes ſolides dont vous m'avez toujours paru touché. Cet eſprit d'ordre & d'arrangement m'eſt un garant fidèle du

parti que vous allez embrasser. Vous songez, sans doute, à prendre celui de la Robe?

DAMIS.

J'y étois assez porté; mais on m'a fait entendre que je ferois mieux de me déterminer pour l'Epée.

Monsieur ORGON.

Du caractère dont vous êtes, la Robe est bien mieux votre fait. Un travail assidu, des fonctions réglées, un genre de vie toujours occupé, toujours rempli, c'est le vrai partage d'un homme qui pense aussi sérieusement que vous.

DAMIS.

J'en conviens; cet état a de grands avantages. Il est flatteur de faire un métier où le vrai mérite décide des véritables distinctions, où la personne prévaut sur la place, où l'esprit & le cœur sont également soûtenus par les plus grands objets, & par les meilleurs modèles.

Monsieur ORGON.

Que je vous sçais bon gré des sentimens que vous me faites voir! Oui, je l'ai toujours prévu, vous serez mon appui. Je vieillis, mes affaires en souffrent. C'est un poids qui devient bien pesant, quand il se joint à celui des années. Je succombe sous ce double fardeau.

DAMIS.

Que ne puis-je vous épargner une partie de vos soins? Que ne puis-je réparer par mon application, par mon activité?....

Monsieur ORGON.

Vous travaillerez pour vous-même. C'en est fait ; je vous donne ma fille. Déja l'inclination vous assuroit de mon choix ; la réflexion m'y confirme. Ne différons plus. Faisons le mariage dès aujourd'hui.

DAMIS.

Vous ne doutez pas de mon impatience ?

Monsieur ORGON.

Nous le pouvons sans peine. Les préparatifs sont inutiles. Il n'y faut pas tant de façons. L'étalage, la cérémonie nous jetteroient dans une longueur inévitable.

DAMIS.

Les retardemens me mettroient au désespoir.

Monsieur ORGON.

Il faut vous dire la vérité. Rien ne me déplaît davantage que le faste & l'ostentation.

DAMIS.

Après tout, elle ne fait qu'exciter l'envie.

Monsieur ORGON.

A quoi bon la magnificence, les apprêts pompeux des nôces ?

DAMIS.

Ce n'est souvent qu'un vain spectacle pour le Public.

Monsieur ORGON.

Les gens sensés bannissent ces dépenses superflues.

DAMIS.

Effectivement, on en pourroit faire un meilleur usage.

Monsieur ORGON.

Monsieur ORGON.

Croyez-moi, n'invitons que nos amis particuliers.

DAMIS.

C'est le moien de n'avoir pas grand monde.

Monsieur ORGON.

Des assemblées bruyantes & nombreuses me sont insupportables.

DAMIS.

On n'y sçauroit être à son aise.

Monsieur ORGON.

Une fête qu'on prépare qu'on annonce, m'ennuie d'avance.

DAMIS.

On ne se divertit guères, quand on s'en impose la nécessité.

SCENE IV.

Monsieur ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

CLÉANTE.

JE vous cherchois, mon frere, avec empressement. Vous n'avez plus de tems à perdre. Accommodez-vous, à quelque prix que ce soit. Tout le monde vous condamne. Ne vous obstinez point à soûtenir un procès désesperé. Ne songez qu'à vous procurer du repos ; vous ne sçauriez trop l'acheter. (*A Damis.*) Vous m'approuvez, sans doute, Monsieur ? Joignez-vous à moi, je vous prie :

peut-être vos raisons seront-elles plus favorablement écoutées.

DAMIS.

Un conseil si sage n'a pas besoin d'être appuyé. Personne n'ignore le prix de la tranquillité. On ne se livre qu'à regret à l'embarras des procés; les suites en sont toujours douteuses. L'avantage d'un accommodement est toujours infaillible.

Monsieur ORGON.

C'est ainsi qu'on raisonne, quand on n'est pas au fait. Premièrement, mettez-vous dans l'esprit que mon procès est fort bon; sçachez de plus qu'on ne sçauroit l'accommoder. Il n'est plus tems de hasarder une proposition qui marqueroit de la défiance, & qui seroit certainement rejettée.

DAMIS.

Cela devient bien différent. Quand on a le malheur d'avoir affaire à des gens déraisonnables, les moindres avances sont dangereuses.

Monsieur ORGON.

Justement, vous y êtes. Si vous sçaviez l'avidité, l'injustice du Chicaneur obstiné.....

CLÉANTE.

Langage ordinaire des Plaideurs! Vous vous trompez, mon frere. Fiez-vous à moi; je parlerai à vos Parties, & j'espère leur faire entendre raison.

DAMIS.

On pourroit l'essayer.

Monſieur ORGON.

Non, de par tous les Diables, ils ne l'entendront jamais. Je les connois mieux que vous.

DAMIS.

Perſonne, en effet, ne doit mieux les connoître.

CLÉANTE.

Encore une fois, vous êtes dans l'erreur; ils ſont moins difficiles que vous ne penſez. La prévention vous aveugle.

DAMIS.

Pour ſe méprendre ſur le caractère de quelqu'un, il ſuffit ſouvent de plaider avec lui.

Monſieur ORGON.

Jeſçais ce que je dois penſer; je ſçais ce que je dois faire; j'irai mon train; rien ne peut m'en détourner.

CLÉANTE.

Et moi, je vous ſoutiens que vous ne ſçauriez prendre un plus mauvais parti.

Monſieur ORGON, *en colere.*

Bon ou mauvais, j'y ſuis réſolu.

CLÉANTE.

Ne nous échauffons point; parlons ſans entêtement. Vous avez confiance en Damis; demandons ſon avis.

Monſieur ORGON.

A la bonne heure: je m'en rapporte à lui.

DAMIS.

A moi, Monſieur?

Monſieur ORGON.

A vous-même. C ij

DAMIS.

Il me seroit bien difficile.....

CLÉANTE.

Où est la difficulté de dire ce que l'on pense?

DAMIS.

Dispensez-moi, je vous prie.....

Monsieur ORGON.

Non, non; vous me ferez plaisir.

DAMIS.

Je ne suis pas assez au fait.

CLÉANTE.

Il n'est pas besoin d'en sçavoir davantage.

Monsieur ORGON.

Parlez librement; vos conseils seront bien reçus.

CLÉANTE.

Vous ne pouvez plus vous en défendre.

Monsieur ORGON.

J'attends votre réponse.

DAMIS.

Eh! bien, puisque vous l'exigez absolument, je vous dirai que dans une pareille conjoncture...... Mais, en vérité, il m'est impossible.....

Monsieur ORGON.

Finissez donc, je vous le demande en grace.

CLÉANTE.

Eh! oui, tirez-nous d'embarras.

DAMIS.

C'est vous même qui m'y jettez; & je vous avoue que je vois de part & d'autre des raisons considérables. D'un côté, je conçois les difficultés, peut-être l'impossibilité d'un accom-

modement ; le génie bizarre, capricieux ; que sçais-je ? La mauvaise foi d'une Partie, qui va tirer avantage d'une démarche précipitée.

Monsieur ORGON.

Vous le voyez, mon frere.

DAMIS.

Mais en même tems, on ne peut aussi dissimuler le péril d'un Arrêt désavantageux dont vous êtes menacé, la disposition fâcheuse des Juges, les longueurs, les frais immenses des procédures.

CLÉANTE.

Vous l'entendez.

Monsieur ORGON.

Eh ! bien, que concluez-vous de-là ?

CLÉANTE.

Quelle est votre décision ?

DAMIS.

Pour vous dire mon sentiment, il est à souhaiter que vous sortiez d'affaire à l'amiable ; mais il est à craindre que vous n'y trouviez des obstacles invincibles.

CLÉANTE.

J'avois donc raison. Il approuve l'accommodement.

Monsieur ORGON.

Oui, s'il étoit faisable.

CLÉANTE.

Ne convenez-vous pas qu'il faut chercher des voies de conciliation ?

DAMIS.

Elles seroient fort de mon goût.

Monsieur ORGON.

N'avouez-vous pas qu'elles sont impraticables ?

DAMIS.

Mais. . . . . vous l'avez assez fait sentir.

Monsieur ORGON.

Bon ; vous voilà donc de mon avis ?

DAMIS.

Ce ne seroit pas un grand avantage.

CLÉANTE.

Nullement. Il pense tout le contraire.

DAMIS.

Mon suffrage ne mérite pas. . . . .

Monsieur ORGON.

Adieu, c'en est assez ; je vais chez mon Procureur.

CLÉANTE.

Un moment, s'il vous plaît; faites encore réflexion.

Monsieur ORGON.

N'êtes vous pas content ? Damis vous a condamné.

CLÉANTE.

Point du tout. Expliquez-vous donc, Monsieur.

DAMIS.

Eh ! mais. . . . . que voulez-vous de plus ?

Monsieur ORGON.

Enfin, que faut-il davantage ?

CLÉANTE.

Encore un mot ; attendez.

Monsieur ORGON.

Quelle obstination !

SCENE V.

DAMIS, CLÉANTE.

CLÉANTE.

En bonne foi, Damis, quel est votre dessein ? Quel plaisir prenez-vous à tromper mon frere ?

DAMIS.

Moi ? J'en serois bien fâché.

CLÉANTE.

Vous voyez son aveuglement. Pourquoi l'empêchez-vous d'ouvrir les yeux ? Pourquoi n'osez-vous combattre ses raisons ?

DAMIS.

Je vous l'avoue, elles m'ont paru plausibles.

CLÉANTE.

Et les miennes, il falloit donc les contredire.

DAMIS.

Je n'avois garde ; elles m'ont frappé.

CLÉANTE.

Quoi ! le pour & le contre vous plaît également ? Quelle façon de penser ! En vérité, cela n'est pas excusable.

DAMIS.

Est-ce une crime, à votre avis, de douter dans les choses douteuses ?

CLÉANTE.

Vous, des doutes ? Jamais vous n'en avez

aucun. Tout vous paroît clair, tout vous est bon. Les opinions les plus singulières ne vous étonnent point. Vous conciliez sans peine les sentimens les plus opposés. Il vous en coûte, à la vérité, d'assez fréquentes contradictions; & c'est l'écueil où l'on tombe toujours, quand on n'a point de principes certains, quand on ne suit aucun systême.

DAMIS.

Le mien, puisqu'enfin vous m'ordonnez d'en avoir un, n'est pas de m'assujettir aveuglément à ces règles arbitraires qu'on n'ose jamais perdre de vue, à ces loix importunes & rigoureuses qu'on s'impose souvent sans nécessité, & que vous appellez des principes. Leur effet ordinaire est de contrarier les idées d'autrui, sans rectifier les nôtres. Pour vivre avec tout le monde, il faut se persuader, si l'on peut, que tout le monde a raison. A force de le souhaiter, je m'accoutume à le croire.

CLÉANTE.

Cette illusion volontaire dont vous êtes si content, suppose au moins un grand fond d'indifférence pour la vérité. Tout est plein de gens qui ont tort; vous ne l'ignorez pas: & loin de les condamner, vous employez tous vos talens à les justifier mal-à-propos. Vous favorisez leurs erreurs; vous leur prêtez des excuses. Cette conduite vous paroît-elle bien nette? Et que voulez-vous qu'on en pense?

DAMIS.

Ne cherchez point à m'allarmer par un odieux ſoupçon de mauvaiſe foi. On n'eſt point faux, quand on ne veut point l'être. Peu jaloux de ce que je penſe, peu attaché même à ce que je veux, ma facilité naturelle me fait entrer avec plaiſir dans les mouvemens qu'on m'inſpire : une prévention toujours favorable, & toujours ſincère, me peint les objets ſous les couleurs les plus heureuſes : je vois les hommes tels qu'ils veulent me paroître : je ne m'attache point à ſonder les replis de leurs cœurs : indulgent pour leurs travers, admirateur de leurs bonnes qualités, je cherche moins à démêler leurs vices, qu'à profiter de leurs vertus.

CLÉANTE.

Mais du moins cette admiration continuelle vous fait tomber dans la flatterie, & c'eſt un défaut dont tout le monde doit rougir.

DAMIS.

Et dont perſonne ne doit m'accuſer. Un flatteur eſt ſans ceſſe occupé de vues intéreſſées, & la honte d'une adulation ſervile le touche beaucoup moins que les avantages perſonnels qu'il en tire. Pour moi, ſans former de projets, ſans exiger de reconnoiſſance, j'apporte dans la ſociété des diſpoſitions d'autant plus commodes, que chacun y peut trouver ſon compte, ſans qu'il m'en coûte rien. En un mot, voici toute ma Philoſophie, & je me ſçais bon gré d'en être redevable à la nature

plutôt qu'à la réflexion : j'écoute volontiers, j'approuve aisément, je ne contredis jamais ; & pour peu que la conversation dure, je pourrois bien prendre votre avis contre moi-même: peut être l'aurois-je déja fait, si vous m'aviez attaqué moins vivement. . . . .

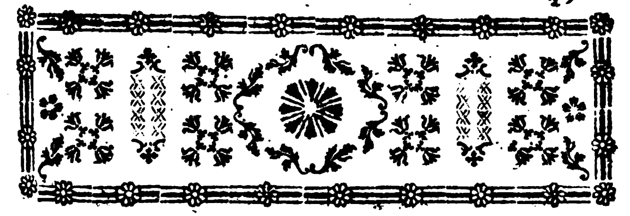
CLÉANTE.

Non, non ; continuez, Damis. La gloire de vous corriger ne m'est pas réservée. La foiblesse est un mal sans remede ; & ce défaut, le plus incurable de tous, est précisément ce qui forme votre caractère. Jouissez de votre erreur ; elle vous plaît, & par malheur pour vous, elle vous donne quelquefois une occasion de plaire. Je vous quitte, & ne veux pas troubler la satisfaction frivole dont vous jouïssez, par des lumières fâcheuses dont vous ne profiteriez jamais.

SCENE VI.

DAMIS *seul.*

IL a beau dire ; puis-je regarder comme un défaut le talent de concilier les humeurs incompatibles, sans faire violence à mes propres sentimens ? On m'accorde ce que j'aime ; on éloigne mon rival ; tout me réussit ; est-ce le tems de me repentir ? Allons trouver Angélique : hâtons-nous de lui apprendre l'heureux succès de mes voeux. Puisse-t-elle le partager. *Fin du second Acte.*



ACTE III.

SCENE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

QU'avez-vous donc, Mademoiselle ? Vous me paroissez bien occupée ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lisette, je suis dans une grande inquiétude.

LISETTE.

Me permettez-vous de deviner ? Vous épousez Damis : il est aimable ; chacun le trouve à son gré ; il fait rire Madame, il fait pleurer Monsieur : convenez aussi qu'il vous fait rêver.

ANGÉLIQUE.

C'est lui, je l'avoue, qui m'ôte ma tranquillité. L'heureux talent de plaire parle en sa faveur. Un mouvement secret m'inspire de la défiance. J'entrevois ses défauts ; malgré

moi j'aime à les oublier. Sa complaisance extrême m'enchante & m'allarme ; elle m'annonce la douceur de son caractère ; elle m'en fait appréhender la légereté : mais bien-tôt ses graces, son esprit, triomphent de mes craintes, & je me reproche ma pénétration.

LISETTE.

Ces réflexions rafinées ne vous occupent guères quand vous le voyez. Vous venez de le quitter, & pendant la conversation, votre embarras, ce me semble, avoit une autre cause.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai ; Damis me trouble toujours ; mais il me trouble différemment. Sa présence fait naître dans mon cœur des sentimens inconnus ; elle m'agite ; elle me plaît. S'il cesse de paroître, j'examine s'il a dû me plaire, & souvent j'ai le malheur d'être contrainte d'en douter.

LISETTE.

Damis est heureux, puisque vous craignez de l'aimer. Il vous réduit à combattre ; il n'est pas loin de vaincre. Jamais votre estimable Eraste ne vous a mis à pareille épreuve.

ANGÉLIQUE.

C'est ce que je ne puis me pardonner : le tort que je lui fais, me blesse autant que lui-même : je sens tout ce qu'il vaut ; je connois les qualités de son cœur ; je les admire. Que ne puis-je écouter la voix de le raison ? Elle m'assure à tout moment que son amour n'est pas moins pur que sa vertu.

LISETTE.

Le voici ; déterminez-vous. Si vous avez peine à le congédier de vous-même, la volonté de vos parens vous servira de prétexte.

SCENE II.

ÉRASTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ÉRASTE.

JE vous cherche, belle Angélique, & je crains de vous trouver. Un seul mot va décider de mon sort : je viens m'en instruire, & je tremble de l'apprendre.

ANGÉLIQUE.

Vous le sçavez, Eraste ; ce n'est pas à moi d'en ordonner.

ÉRASTE.

Ah ! c'est de vous seule qu'il dépend. Quelle ressource, quelle espérance pour moi, si votre aveu m'échappe ! Celui de votre famille n'a jamais été l'objet de mes soins, de ma constance. C'est de votre choix que je voudrois vous obtenir. Plus touché du bonheur de vous plaire, que du dessein de vous posséder, je vous rendrois à vous-même, si l'on vous donnoit malgré vous.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi vous obstiner à connoître mes sentimens ? Ne les cherchez que dans les ordres de ma famille.

ÉRASTE.

Non : c'est dans le fond de votre cœur que

je veux lire ma destinée ; c'est de vous-même que je veux l'apprendre. Quoi qu'il puisse m'en coûter, expliquez-vous, je vous en conjure. Epargnez-vous ces ménagemens de bonté que vous croyez peut-être devoir à ma présence ; & que la pitié même ne vous en impose point.

ANGÉLIQUE.

Evitons l'un & l'autre un éclaircissement qui m'embarrasse. Je ne me connois point encore, & je crains de me connoître.

ÉRASTE.

Dites plutôt que c'est à moi de craindre. Mais n'importe, parlez sans contrainte. Je renonce aux avantages de l'incertitude où j'aurois intérêt de rester ; le plaisir de vous en tirer vous-même, me tiendra lieu de tout. Un Arrêt de votre bouche peut m'affliger ; mais il ne peut me déplaire.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez de l'amour, Eraste ; vous m'en témoignez, vous en méritez : que ne puis-je vous en promettre ?

ÉRASTE.

C'en est donc fait ! ma disgrace est certaine ; il faut m'éloigner, je pars ; je ne vous verrai plus. Il ne me reste pas même la consolation d'espérer que l'absence puisse affoiblir un amour trop d'accord avec ma raison. Je faisois mon bonheur de contribuer au vôtre : puissiez vous être heureuse ! j'en soutiendrai mon malheur avec plus de fermeté.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

IL m'attendrit, & je commence à le regretter.

ANGÉLIQUE.

J'ai tort, j'en conviens; sa tendresse seroit digne de la mienne; & ce n'est pas assez pour lui de l'estimer & de le plaindre.

LISETTE.

Ah! quel ennui! Voici Monsieur Argant.

ANGÉLIQUE.

Délivre-m'en, Lisette; je ne suis pas en humeur de disputer.

LISETTE.

Taisons-nous; il approche.

ANGÉLIQUE.

La fâcheuse visite!

LISETTE.

Le fatiguant personnage!

SCENE IV.

ARGANT, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ARGANT.

QU'est-ce donc, ma Cousine? C'est aujourd'hui qu'on vous marie?

ANGÉLIQUE.

C'est le dessein de mon pere.

ARGANT.

Beau projet, vraiment! Beau projet! Marier sa fille, faire juger son procès, & le tout en un même jour!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient.....

ARGANT.

Comment! Ce n'est pas à vous qu'il appartient de discuter un intérêt capital, de raisonner à fond sur votre établissement! Cette grande & difficile question, au lieu d'être mûrement balancée, longuement agitée, vivement disputée, passera tout d'une voix dans une famille, sans examen, sans remontrances, sans contestations!

ANGÉLIQUE.

Vous sçavez, Monsieur, que je ne suis pas la maitresse de.....

ARGANT.

Et pourquoi ne pas s'opposer ouvertement....

ANGÉLIQUE.

L'obéissance.....

ARGANT.

Plaisante chimère!

ANGÉLIQUE.

Le devoir.....

ARGANT.

Chansons que tout cela!

ANGÉLIQUE.

Je n'avois garde de vouloir.....

ARGANT.

Ah! bon; cet aveu vous trahit. Voilà ce

que je demandois. Je n'avois garde, dites-vous? Je n'avois garde! Sentez-vous bien toute la force, toute l'énergie du discours qui vous est échappé?

ANGÉLIQUE.

Eh! bien? quelle conclusion tirez-vous de-là?

ARGANT.

Une conclusion claire, évidente, infaillible; c'est que vous souhaitiez d'avoir un mari: & voilà précisément le préjugé, l'illusion, le prestige, dont j'entreprends de vous détromper.

LISETTE.

Ah! Ciel!

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas besoin.....

ARGANT.

Et moi, je vous soutiens qu'il est très-essentiel.....

ANGÉLIQUE.

Epargnez-vous, s'il vous plaît.....

ARGANT.

Quelle obstination!

ANGÉLIQUE.

C'est en vain.....

ARGANT.

Quel aveuglement! Persévérer dans l'erreur, se refuser à la lumière!

ANGÉLIQUE.

A quoi bon?....

ARGANT.

Apprenez-moi, du moins, dans quelle

ſource vous puiſez tous les mauvais raiſonnemens que vous faites.

ANGÉLIQUE.

Il me paroît difficile de raiſonner mal, quand on ne raiſonne point du tout.

ARGANT.

Nouvelle abſurdité ! Mais vous avez beau faire, malgré cette foule d'argumens frivoles que vous entaſſez continuellement, vous allez dans un inſtant toucher au doigt la vérité.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'y ſçaurois plus tenir.

SCENE V.

ARGANT, LISETTE.

ARGANT.

VOtre mariage, encore une fois, eſt déraiſonnable, imprudent, précipité.

LISETTE.

Vous avez tort ; & je ſoutiens le contraire de tout ce que vous avez dit, & de tout ce que vous allez dire.

ARGANT.

Dieu ſoit loué ! Voici la négative la plus ferme & la plus complette que je pouvois deſirer. Encore paſſe, quand les gens ſe mettent en règle, & ſe diſpoſent à entendre raiſon. Eh ! bien, écoutez-moi tranquillement. Je vais ſans chaleur & ſans bruit vous prouver invinciblement.......

LISETTE.

On ne me prouve rien.

ARGANT.

Quoi ! vous pouſſez l'entêtement ! .....

LISETTE.

Je ne molis jamais.

ARGANT.

Nous allons voir. Premièrement.....

LISETTE.

Premièrement, je n'aime point la diſpute.

ARGANT.

Vous n'aimez pas la diſpute ! Ah ! quelle extravagance ! Quelle étrange maladie ! J'en ai pitié. Il faut l'en guérir, ſi nous pouvons. Or ſus, gardez-vous bien d'interrompre le fil de mon diſcours, & n'en perdez pas un ſeul mot. La diſpute.....

LISETTE.

Me fait fuir.

SCENE VI.

ARGANT *continue, ſans s'appercevoir qu'il eſt ſeul, & croyant parler à Angélique.*

EST l'ame de la ſociété, le charme de la converſation, le principe des Sciences. Elle échauffe l'imagination, exerce l'eſprit, ſubtiliſe les idées. Dans la diſpute, le génie le plus borné ſe développe ; le plus indolent ſe réveille ; le plus ſtérile devient fécond ; le plus opiniâtre eſt forcé de ſe ſoumettre ; & le

silence annonce sa défaite. En voici la preuve; Vous vous taisez. J'approuve cet hommage que vous rendez à la force de mes raisons; & c'est un sacrifice héroïque de l'amour-propre dont je vous félicite. Je vous en aime cent fois davantage. Je suis charmé, enchanté, enthousiasmé. Venez, que je vous embrasse.

(Il embrasse Damis qui est survenu pendant qu'il parloit seul.)

SCENE VII.

ARGANT, DAMIS.

DAMIS.

JE suis confus..... Par où puis-je mériter......

ARGANT.

Monsieur, je..... (*à part.*) Je crois, Dieu me pardonne, qu'elles se sont toutes deux frauduleusement échappées? Quelle noirceur! Quelle trahison!

DAMIS.

Pardon de vous avoir troublé. Je me retire.

ARGANT.

Non, Monsieur, je vous prie. Vous en profiterez, puisque je vous trouve; & vous sçaurez la suite d'un raisonnement, que je serois bien fâché de perdre.

DAMIS.

Volontiers. (*à part.*) Quel entretien me faut-il essuyer, quand je cherche Angélique?

Monſieur ORGON, *à part.*

Voyons ſi cet homme-ci penſe bien. (*haut*) Je ſerai bien-aiſe de ſçavoir ſi vous êtes de mon avis.

DAMIS.

J'aurois bien de la peine à m'en défendre.

ARGANT.

Eh ! pourquoi ? Vous ne ſçavez pas de quoi il s'agit. Je diſois que la diſpute eſt le plus grand de tous les biens.

DAMIS.

Vous avez grande raiſon.

ARGANT.

Je prouvois qu'on ne peut s'en paſſer.....

DAMIS.

C'eſt bien mon ſentiment.

ARGANT.

Qu'elle perſuade inſenſiblement.

DAMIS.

Cela eſt ſans réplique.

ARGANT.

Vous penſez donc comme moi ?

DAMIS.

Oui, Monſieur ; & le moyen de faire autrement ?

ARGANT.

Oui, oui ! Cela eſt bien-tôt dit, oui. Je ne prétends pas cependant que la queſtion ſoit ſans difficulté.

DAMIS.

Ni moi non plus. Il y a des gens ſi déraiſonnables : mais tout ce que vous venez d'avancer, n'en eſt pas moins évident.

ARGANT.

Evident ! Mais point du tout. On peut dire là-dessus bien des choses, & même de vraisemblables.

DAMIS.

Assurément.

ARGANT.

N'éprouve-t-on pas souvent que la dispute ne produit pas tout le fruit. . . .

DAMIS.

En effet, elle nous irrite quelquefois, & ne sert qu'à fortifier nos travers. On a beau nous les montrer, ils nous plaisent toujours, & la haîne demeure à ceux qui nous les découvrent. Le cœur s'aigrit, & l'esprit ne se corrige point.

ARGANT.

Attendez. Mais n'êtes-vous pas de mon avis ?

DAMIS.

Oui, Monsieur.

ARGANT.

Mais duquel ?

DAMIS.

Du vôtre, encore une fois.

ARGANT.

Et c'est ?

DAMIS.

Oui, Monsieur ; je vous l'ai déja dit. On ne peut rien ajoûter à vos réflexions, & vous m'avez convaincu.

ARGANT.

Oh ! oui, oui ! vous ne voulez donc rien

examiner ? Je vous déclare net que je n'aime pas les gens qui disent toujours oui.

DAMIS, *à part.*

Voilà un homme bien singulier !

ARGANT, *à part.*

Voyons s'il sera assez contrariant pour être toujours de mon avis. (*à L amis.*) Répondez-moi sans détour, & faites-moi voir si vous suivez ma proposition.

DAMIS.

Tout dépend de se bien entendre.

ARGANT.

Vous devez ce soir épouser Angélique. C'est aller un peu vîte, & dans la situation présente des choses, votre impatience amoureuse pourroit bien.....

DAMIS.

Vous blâmez apparemment la précipitation ?

ARGANT.

Ah ! voyons.

DAMIS.

Cet empressement vous déplaît ? &.....

ARGANT.

Vous commencez d'entrevoir la difficulté.

DAMIS.

Vous croyez peut-être qu'un amour trop violent est une raison d'éloigner un engagement qui demande la plus parfaite liberté d'esprit ?

ARGANT.

Moi ? Dieu me préserve d'avancer une pareille impertinence.

DAMIS.

Je voulois pénétrer à-peu-près votre pensée.

ARGANT.

Ma pensée ? Vous n'en n'approchez pas. Comment diable ! ce n'est donc pas assez de vous obstiner à penser comme moi : vous poussez la tyrannie jusqu'à vouloir m'obliger de penser comme vous ?

DAMIS, *à part.*

Je m'y perds.

ARGANT.

Voyez un peu la belle proposition ! Un Amant doit attendre froidement que son amour diminue pour épouser sa Maitresse.

DAMIS.

Un peu de patience. Vous ne me donnez pas le tems de nier.....

ARGANT.

Comment ! nier ! Vous l'avez dit formellement. Oseriez-vous disconvenir ?.....

DAMIS.

J'allois combattre dans le moment.....

ARGANT.

Non, non ; vous voilà démasqué. Je suis ravi de connoître vos véritables sentimens.

DAMIS.

Je ne prétends pas.....

ARGANT.

Vous verrez que c'est vous qui êtes à plaindre d'épouser Angélique !

DAMIS.

Je suis bien éloigné.....

ARGANT.

Et l'on feroit affez fou pour vous la donner!

DAMIS.

Un moment.

ARGANT.

Je l'empêcherai, fi je puis.

DAMIS.

Ecoutez-moi.

ARGANT.

Je ne veux rien entendre. Vous m'étourdiffez, vous m'épuifez, vous me déféfperez.

SCENE VIII.

Monfieur ORGON, ARGANT, DAMIS.

ARGANT.

ECoutez, je vous prie, Monfieur Orgon, les jolis propos de votre Gendre. Depuis une heure entière, il fe creufe l'imagination pour trouver des raifons de différer fon mariage.

Monfieur ORGON.

Que veut dire ceci?

DAMIS.

Moi, Monfieur?

ARGANT.

Et ce qu'il y a de plus choquant, c'eft qu'il voudroit fur ce fujet m'affocier à la bifarrerie de fes idées.

Monfieur ORGON.

Parlez, expliquez-vous.

DAMIS.

La possession de l'aimable Angélique est l'unique objet de mes desirs, & c'est un bonheur dont je ne sçaurois jouir assez promptement.

ARGANT.

Le lâche! Il se dédit : il n'a pas le courage d'essuyer le moindre choc. Allez, cela est indigne, & ce dernier trait m'irrite plus que tout le reste.

(*A Monsieur Orgon.*)

Vous n'aurez plus apparemment la tentation de lui donner votre fille? En tout cas, je vous avertis qu'un pareil mariage ne déterminera point ma bonne volonté pour Angélique, & que je ferai de mon mieux pour le traverser. Jusqu'au revoir.

SCENE IX.

Monsieur ORGON, DAMIS.

DAMIS.

SEroit-il possible, Monsieur, que la mauvaise humeur de Monsieur Argant?.....

Monsieur ORGON.

Non, non; je le connois; soyez tranquille; nous l'appaiserons tout à loisir. Dans le fond il est bon homme. Mais il s'agit de choses plus intéressantes, & j'ai une grace à obtenir de vous.

DAMIS.

Ordonnez.

Monſieur ORGON.

On me doit juger aujourd'hui; Liſimon eſt mon Rapporteur: il eſt votre ami. Paſſez chez lui, je vous en conjure; priez-le de différer de quelques jours le jugement de mon procès. Les Papiers qui viennent de m'arriver, me fourniſſent de nouveaux moyens dont le ſuccès eſt infaillible. Allez, il n'y a point de tems à perdre.

DAMIS.

J'y vais, & je me flatte d'y réuſſir.

Monſieur ORGON.

Ce qui me charme, c'eſt de vous voir, à votre âge, un ſi grand nombre d'amis ſages, ſérieux, graves, appliqués. Votre humeur eſt incompatible avec les jeunes écervelés, dont la fatuité.....

SCENE X.

Mr. ORGON, DAMIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH! Bon jour, Damis: je te cherche depuis huit jours. Viens que je t'embraſſe.

DAMIS.

Bon jour, Marquis.

Monſieur ORGON, *à part.*

Celui-ci n'a pas l'air ſi poſé.

LE MARQUIS, *à Damis.*
N'eſt-ce pas là Monſieur Orgon?
DAMIS.
Oui, lui-même.
LE MARQUIS, *à M. Orgon.*
Parbleu! Monſieur, trouvez bon que je vous embraſſe auſſi.
Monſieur ORGON.
Monſieur.....
LE MARQUIS.
L'aimable femme que Madame Orgon! Je la vois dans quinze ou vingt maiſons de ma connoiſſance. Quel feu! Quelle vivacité d'imagination! Quel goût! Quel rafinement dans les plaiſirs! Nous avons des femmes gaies; mais ce ſont des gaietés qu'on trouve par-tout. Eh! parbleu! il faut convenir que Madame Orgon eſt un de ces caractères uniques qu'on ne peut copier ni remplacer. N'eſt-il pas vrai, Damis?
DAMIS.
C'eſt la nature ſeule qui peut donner un auſſi grand fond de belle humeur.
LE MARQUIS.
Je lui ai donné cent paroles de venir lui rendre viſite, ſans y avoir pu parvenir. Je brûlois d'envie de vous connoître auſſi: mais comme elle ma prévenu que vous aviez des procès & des affaires triſtes qui vous occupoient entièrement, j'attendois que vous fuſſiez ſorti de vos embarras, pour vous propoſer de faire amitié enſemble.

Monsieur ORGON, *ironiquement.*

J'accepte un projet si raisonnable, Monsieur ; j'aurai soin moi-même de vous faire avertir ; & je vais travailler à me procurer, le plutôt qu'il me sera possible, l'honneur que vous me faites espérer. Je vous laisse, & vous prie, Damis, d'aller promptement chez Lisimon. Je vous attends à dîner. (*à part.*) Quel extravagant !

SCENE XI.

DAMIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

COmme tu ne sors plus d'ici, il faut bien t'y venir chercher. A qui diable en as-tu de t'emprisonner ainsi bourgeoisement ? Tu négliges tes amis, nos parties languissent, & depuis huit jours entiers, nous n'avons pas fait la moindre extravagance.

DAMIS.

Ta présence ne laisse rien à desirer.

LE MARQUIS.

Non, tu nous manquois. Car sans te flatter, personne n'a des idées si folles, si originales.

DAMIS.

Trève de louanges.

LE MARQUIS.

C'est, ma foi, sans complimens. Je dis ce que je pense.

DAMIS.

Eh ! bien ? qu'as-tu donc à m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Ah ! mon cher, j'ai besoin de ton secours ; mes affaires vont très-mal.

DAMIS.

Tu me surprends ! Comment ! Toi, le fléau des Maris, le héros de coquettes, l'écueil des prudes, le modele des jeunes gens, & l'objet de leur envie !

LE MARQUIS.

Ces titres heureux ne m'appartiennent plus. Je me dégrade ; je me décrédite à vue d'œil ; je baisse insensiblement ; je dépéris ; je m'anéantis.

DAMIS.

Que t'est-il donc arrivé ?

LE MARQUIS.

Rien du tout. Voilà ce qui me perd : je languis dans l'inaction ; je tombe dans l'oubli, je suis coulé à fond, & je n'en releverai jamais, si quelque aventure brillante ne rétablit ma réputation.

DAMIS.

Rien n'est désespéré. Je connois tes talens ; tu ne manqueras point de ressources.

LE MARQUIS.

Qu'il en coûte, ami, pour être homme du bel air ! Quels soins ! Quel travail ! Quelles fatigues ! Je me ruine en habits, je m'abîme en équipages ; je cours les spectacles, sans oser les entendre. Il ne m'est pas permis de rester

en place. Je remplis avec le dernier ſcrupule le devoir indiſpenſable de lorgner toutes les femmes. Un ſourire fin, un air ſatisfait, quelquefois dédaigneux, une impoliteſſe même haſardée à deſſein, donnent en ma faveur les plus heureux ſoupçons. Ma principale étude eſt d'approfondir curieuſement les plus petites intrigues, de les débiter, de les embellir, de les compoſer même dans un beſoin. Je nage dans les tracaſſeries; c'eſt mon élément: je les ſoutiens, je les excite. On me nomme, on me voit, on me trouve par-tout. Qu'en arrive-t-il? Quel en eſt le fruit? Après tant de peines & de ſoins, ſi je m'arrête, ſi je me relâche un moment, ſi je ne fixe inceſſamment ſur moi les regards du Public; en un mot, ſi je ne ſuis au plutôt l'acteur principal de quelque ſcène éclatante; c'en eſt fait, je vais paſſer de mode; adieu les bonnes fortunes.

DAMIS.

Tu parles à merveilles. Il faut ſuivre la mode; elle décide de tout. Idole biſarre de l'eſprit humain, en condamnant ſon culte, on lui prodigue des ſacrifices; on la mépriſe, on la ſert; on l'adore, on la craint; le caprice l'éleve, l'aveuglement la ſoutient; le ſuccès la juſtifie, & l'ouvrage de la folie triomphe enfin de la raiſon. Je plains ta diſgrace, & j'en prévois les ſuites. Il faut un coup de tête pour ſortir d'embarras.

LE MARQUIS.

J'aurois en main plus d'un expédient, sans un obstacle imprévu qui m'empêche de m'en servir. Par exemple, je suis le maître de faire courir les billets doux d'une prude dédaigneuse.

DAMIS.

Ce seroit une petite nouvelle.

LE MARQUIS.

Je dispose d'une vieille coquette que je puis ruiner, abîmer, exterminer.

DAMIS.

Cela sera encore bien commun.

LE MARQUIS.

Oh! pour ceci, tu ne me le disputeras pas. Je connois une jeune Beauté, modeste, occupée de ses devoirs, & qui n'a rien eu encore sur son compte. Il m'est aisé de lui tourner la tête, & de la brouiller ouvertement avec sa famille. Voilà le fond d'une histoire qu'on pourroit ajuster, & dont le sujet fourniroit au Public.....

DAMIS.

Oui, ceci commence à devenir intéressant.

LE MARQUIS.

Je la garderois peu ; je ménagerois dans la rupture quelque circonstance singulière. L'événement feroit grand bruit, & me feroit grand honneur par conséquent. Il n'en faudroit pas davantage pour me remettre en crédit auprès des Dames.

DAMIS.

DAMIS.

En user mal avec une, c'eſt ſouvent un titre pour en gagner beaucoup d'autres.

LE MARQUIS.

Vains projets ! Reſſource inutile ! Il faut renoncer à tous mes avantages. Je prévois ma chûte, & je n'ai plus la force de la prévenir.

DAMIS.

Quel eſt donc cet obſtacle qui s'oppoſe?....

LE MARQUIS.

Faut-il te l'avouer ? Je ſuis amoureux, & aſſez ſot pour l'être de bonne foi.

DAMIS.

Je ne l'aurois jamais deviné.

LE MARQUIS.

Tu peux te moquer de moi, j'y conſens, ma faute eſt inexcuſable. Je ſuis tendre, empreſſé, délicat ; enfin j'adore Célimène, & j'en ſuis aimé.

DAMIS.

Toi, amoureux! Quelle étrange révolution!

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas tout : pour comble de malheur, j'en ſuis jaloux. Elle me vante trop ſouvent la délicateſſe de ſes ſentimens ; j'y trouve de l'affectation. J'ai trop vécu avec des coquettes, pour n'être pas ſoupçonneux.

DAMIS.

Quel eſt donc ton deſſein ?

LE MARQUIS.

M'éclaircir. Célimène me plaît, & je l'en crois digne: je haſarde en ſa faveur l'heureuſe inconſtance dont je me ſuis toujours ſi bien trouvé. Pareil ſacrifice vaut bien l'aſſurance

de ſon cœur. Il faut donc me rendre un ſervice. Toi ſeul peux.....

DAMIS.

De quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

D'éprouver Célimène.

DAMIS.

Moi ?

LE MARQUIS.

Oui. Peut-être n'a-t'elle deſſein de m'engager, que pour venger la gloire de ſon ſexe. Celle de me fixer pourroit bien la toucher uniquement : & rien ne ſeroit ſi honteux pour moi, que d'en être la dupe.

DAMIS.

Effectivement, ce ſeroit le moyen d'achever.

LE MARQUIS.

J'ai trouvé celui de m'en garantir. J'ai ſçu que ce ſoir elle doit être ſeule chez elle ; je devrois y aller, naturellement ; mais je veux t'y mener à ma place. Tu pourras l'entretenir à ton aiſe, lui dire, lui jurer, lui proteſter que tu l'adores : tu n'épargneras point les beaux ſentimens ; enfin, tu n'oublieras rien pour lui plaire, pour la démaſquer, ſi elle me trompe, & pour la rendre infidelle, ſi elle eſt ſincère. Quoique tu la voyes rarement, elle m'a fait plus d'une fois ton éloge ; ainſi je ne puis mieux choiſir : & nous verrons un peu comme elle s'en démêlera.

DAMIS.

Ce ſoir, dis-tu ?

LE MARQUIS.

Oui, ce ſoir.

DAMIS.

Cela m'eſt impoſſible.

LE MARQUIS.

Il le faut abſolument.

DAMIS.

Ne pourrois-tu pas différer d'un ſeul jour ?

LE MARQUIS.

Non ; mes meſures ſont priſes.

DAMIS.

Mais moi, j'en ai pris d'autres qui ſeroient entièrement dérangées.

LE MARQUIS.

Je ne te demande qu'une heure de tems.

DAMIS.

Mais tu prétends m'obliger à faire un rôle...

LE MARQUIS.

Que tu rempliras mieux que perſonne.

DAMIS.

Mais quand Célimène verra que je la jouois?

LE MARQUIS.

Elle ne le croira point.

DAMIS.

C'eſt dans toutes les règles une véritable tromperie.

LE MARQUIS.

O Dieu ! que de ſcrupules ! C'eſt une gentilleſſe tout au plus.

DAMIS.

Si tu ſçavois ce qu'il m'en coûte ?

LE MARQUIS.

Oh ! quand on veut faire plaiſir, il faut s'y prendre de meilleure grace.

DAMIS.

Il n'y a donc pas moyen de faire autrement?

LE MARQUIS.

Si tu me refuses cette bagatelle, n'attends pas.....

DAMIS.

Allons, j'y consens.

LE MARQUIS.

Tu me donnes ta parole?

DAMIS.

Je te le promets.

LE MARQUIS.

Je reviendrai dans peu t'en faire ressouvenir.

DAMIS.

Tu fais de moi ce que tu veux.

LE MARQUIS.

Parbleu! ce n'est pas sans peine. Crois-moi; corrige-toi d'un carractère sec & dur, qui te fera tort.

DAMIS.

Tu m'accuses injustement.

LE MARQUIS.

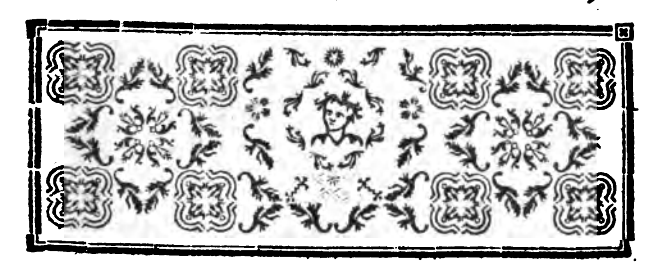
Je te l'ai toujours dit, tu as mille bonnes qualités; mais ton peu de complaisance gâte tout. Adieu.

SCENE XII.

DAMIS *seul.*

BOn! Il se plaint encore! Après tout, il a quelque raison; j'ai poussé loin la résistance. Courons expédier la visite de Lisimon. Tout conspire à m'empêcher de voir Angélique.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

DAMIS *seul.*

GRaces au Ciel, m'en voilà quitte. Tout sembloit s'être conjuré pour m'embarrasser. La jolie commission, que d'avoir à concilier deux sollicitations contraires! Monsieur Orgon me tourmente pour engager son Rapporteur à différer; j'y cours. Je rencontre en mon chemin Madame Orgon, qui me presse de le faire avancer. Chacun d'eux, à force de raisonnemens, me fait promettre de le servir à son gré. Que faire? Malgré tous les fâcheux qui me retardent, j'arrive assez-tôt chez Lisimon, qui sortoit avec les papiers de Monsieur Orgon. Je l'arrête sans trop sçavoir ce que je veux lui dire. Heureusement il me tire d'embarras, & me fait si bien sentir la nécessité de

juger, qu'il me détermine à l'en presser moi-même. Je ne le quitte que pour tomber entre les mains d'un ami, qui m'oblige à lui tenir sans délai une vieille promesse de dîner avec lui, & qui me force à manquer à Monsieur Orgon. Non, de ma vie, je n'ai essuyé tant d'importunités qu'aujourd'hui. N'y pensons plus. Mais quel bonheur! J'apperçois Angélique.

SCENE II.

DAMIS, ANGÉLIQUE.

DAMIS.

JE touche enfin au moment fortuné qui mettroit le comble à tous mes vœux, si vous me permettiez d'entrevoir que vous le souffrez sans peine. Mais quoi! Vous rêvez? Vous paroissez inquiette? Je lis dans vos yeux des réflexions, & je n'y cherche que des sentimens.

ANGÉLIQUE.

Il faut l'avouer, Damis, l'engagement le plus aimable ne laisse pas d'être sérieux, quand il doit durer toujours. C'est le cas de réfléchir.

DAMIS.

Quoi! Votre cœur balance? L'incertitude où je le vois.....

ANGÉLIQUE.

C'est dans le vôtre que je crains d'en trou-

ver. Je ne le connois point encore, & peut-être ne l'avez vous jamais bien connu.

DAMIS.

Connoiſſez ſeulement la paſſion qui l'anime, vous le connoîtrez tout entier.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends pas. Une paſſion capable de vous occuper uniquement, me paroîtroit d'un grand prix : mais en la couronnant, puis-je eſpérer de la fixer ?

DAMIS.

Eh ! pourquoi voudrois-je ceſſer d'être heureux? Le ſort le plus digne d'envie va bientôt combler mes deſirs. Déſormais tranquille & ſatisfait, mes jours s'écouleront dans une félicité parfaite, & dans une paix inaltérable. Jamais d'agitation, jamais de trouble, jamais de jalouſie.

ANGÉLIQUE.

Vous me l'aſſurez donc ? Vous ne ſerez point jaloux ?

DAMIS.

Ne craignez pas que je m'expoſe à m'affliger, & à vous déplaire.

ANGÉLIQUE.

Y ſongez-vous, Damis? Diſpoſe t-on de l'amour à ſon gré ? Prend-il ainſi toutes les formes qu'on lui donne ?

DAMIS.

J'en écarte aiſément tout ce qui peut en troubler la douceur ; & pour me défendre de la jalouſie, c'eſt aſſez pour moi de la re-

garder comme un sentiment odieux, qui ne peut nuire au repos d'un autre, sans faire au mien le même tort.

ANGÉLIQUE.

La jalousie bannit du moins l'idée de l'indifférence : la sécurité semble au contraire l'annoncer. Laquelle dans un amant vous paroît préférable ?

DAMIS.

Ah ! si la jalousie peut seule vous prouver mon amour, je sens que je deviendrai jaloux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que dois-je penser d'un amour si docile? (*à Damis.*)

Vous croyez être amoureux, & vous le croyez de la meilleure foi du monde : détrompez-vous, Damis. Vous êtes galant, & rien de plus. Vos expressions vous en imposent ; elles sont vives, animées, délicates ; elles ont l'art de vous persuader vous-même, ou du moins de vous éblouir. Le fond des sentimens n'est jamais à vous. Tantôt agité, tantôt paisible, votre cœur indéterminé sur la route qu'il veut suivre, se livre au choix d'autrui, sans oser jamais se consulter lui-même.

DAMIS.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'un penchant invincible m'entraîne à penser toujours comme vous? La soumission la plus aveugle est, ce me semble, la plus flatteuse.

ANGÉLIQUE.

Elle vous coûte trop peu, pour vous en te-

nir compte. Quand on n'a pas la force de résister, que devient le mérite du sacrifice? Il faudroit du moins vous appercevoir de quel côté se tourneroient les mouvemens de votre cœur, si vous lui donniez la liberté d'agir. Pourquoi l'abandonner d'abord aux impressions étrangères qui viennent s'y placer d'elles-mêmes, & qui s'en emparent sans peine. C'est une foiblesse que je démêle en vous avec regret; & plus j'y pense, moins je puis espérer qu'on soit capable de s'attacher sérieusement à d'autres, quand on est si détaché de soi-même.

DAMIS.

Vous prenez plaisir à me désespérer, & la dureté de vos reproches......

ANGÉLIQUE.

Tout mon dessein c'est d'éclaircir mes doutes. Que ne sçaviez-vous les prévenir, ou que ne sçaviez-vous les détruire?

DAMIS.

Souffrez du moins que je me justifie: il me sera facile.....

ANGÉLIQUE.

Nous reprendrons cette conversation; j'apperçois mon pere.

SCENE III.

Mr. ORGON, DAMIS, ANGÉLIQUE.

Monsieur ORGON, *tristement.*

LAissez-nous, ma fille; j'ai des affaires sérieuses à communiquer.....

ANGÉLIQUE.

Moi, vous quitter dans la tristesse où vous paroissez plongé ! Permettez.....

Monsieur ORGON.

Non, ma fille, il n'est pas nécessaire ; je veux être seul avec Damis.

SCENE IV.

Monsieur ORGON, DAMIS.

Monsieur ORGON.

JE l'éloigne à regret ; mais c'est pour lui cacher les premiers transports de ma douleur. Ce n'est qu'aux yeux d'un ami tel que vous, que j'ose montrer toute ma foiblesse. Ah ! Mon cher Damis, je suis ruiné, je suis perdu.

DAMIS.

Ce discours m'apprend le mauvais succès de votre affaire.

Monsieur ORGON.

On vient de me l'annoncer. J'en ignore le détail ; mais enfin je suis condamné.

DAMIS.

Ce coup de foudre m'accable.

Monsieur ORGON.

Est-il possible que Lisimon ait eu si peu d'égard à votre priere ? Sa précipitation, son impatience renversent ma fortune. Le moindre délai pouvoit la sauver.

DAMIS.

J'en suis inconsolable.

Monſieur ORGON.

Vous êtes mon unique reſſource. Sans vous, ſans ma fille que j'aime, je ne pourrois ſoutenir mon malheur. Porté naturellement à la triſteſſe, jembraſſe avidement les occaſions de m'affliger ; je me plais à groſſir les évènemens fâcheux, & ne trouve de la douceur qu'à m'abandonner aux larmes. (*Il pleure.*) Ah ! ah !

DAMIS.

Vos regrets me percent l'ame.

Monſieur ORGON.

Vous m'attendriſſez encore, mon cher Damis. Ah ! je n'en puis plus ; je ſuffoque.

DAMIS.

Je ſuis au déſeſpoir.

SCENE V.

Monſieur ORGON, DAMIS, LISETTE.

LISETTE.

De la joie, Monſieur, de la joie ! Voici des ſymphoniſtes, des décorateurs, des chanteurs, des danſeurs.

Monſieur ORGON.

Qu'ils aillent à tous les diables.

LISETTE.

Oh ! vous ne ſerez pas le plus fort. Ils ſont en grand nombre ; ils entreront malgré vous.

Monſieur ORGON.

Comment ! malgré moi ! chez moi ?

DAMIS.

Voilà le comble de l'insolence.

Monsieur ORGON.

Je crêve, j'enrage. Ah! mon cher Damis! délivrez-moi, je vous prie.....

DAMIS.

J'y cours.

SCENE VI.

Monsieur ORGON, LISETTE.

LISETTE.

SÇavez-vous bien, Monsieur, qu'ils viennent de la part de Madame, pour répéter un petit divertissement ?

Monsieur ORGON.

Ils prennent vraiment bien leur tems.

LISETTE.

Mais Madame sera furieuse, quand à son retour elle apprendra.....

Monsieur ORGON.

Tant mieux. Je crains bien plus sa belle humeur que sa colère. Vous pouvez lui dire de ma part qu'on a honteusement chassé.....

LISETTE.

Par ma foi, le dira qui voudra : je ne me charge pas d'une si mauvaise commission.



SCENE VII.

Monſieur ORGON *ſeul.*

EN vérité, ma femme abuſe de ma patience : elle me pouſſe à bout.

SCENE III.

Monſieur ORGON, DAMIS.

DAMIS.

JE viens de congédier les Muſiciens ; mais ce n'eſt pas ſans peine; il a fallu les menacer.

Monſieur ORGON.

Cette impertinente ſérénade eſt encore une nouvelle extravagance de ma femme. Que je ſuis malheureux !

DAMIS.

Je plains votre ſort, & me fais un plaiſir de le partager.

Monſieur ORGON.

La bonté de votre cœur me charme.

DAMIS.

Ne m'en ſçachez point de gré. Peut-on penſer autrement ? Peut-on ne pas entrer vivement dans la ſituation des perſonnes qu'on aime ? Je ſuis dans un abattement....

Monſieur ORGON, *à part.*

Le pauvre garçon eſt encore, je crois, plus affligé que moi ? (*à Damis.*) Calmez-vous, Damis, vous me reſtez ; c'en eſt aſſez.

DAMIS.

L'excès de vos bontés redouble encore mon affliction.

Monsieur ORGON.

Modérez-la, je vous en conjure.

DAMIS.

Non, je ne puis; je me sens trop vivement frappé. Il me faut du tems pour me remettre.

Monsieur ORGON, *à part.*

Quel fond de tendresse & d'amitié! Oh! je vais chercher mon frere; il en sera témoin. Que j'aurai de plaisir à confondre ses injustes préventions! (*à Damis.*) Attendez un moment; je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IX.

DAMIS *seul.*

LA tristesse est bien contagieuse! Je n'ai pu m'en défendre; j'en suis pénetré, & mon plus grand chagrin, c'est d'avoir contribué peut-être, sans le vouloir, à ce triste évènement. Il est bien cruel.....

SCENE X.

Madame ORGON, DAMIS.

Madame ORGON.

J'Ai couru toute la Ville pour arranger notre fête. Les Musiciens devroient être ici.

Le tems presse. A quelle heure veulent-ils donc répéter ? Mais à qui en avez-vous, Monsieur ? Qui peut causer la mélancolie?...

DAMIS.

Hélas ! Madame, ne le sçavez-vous pas ? Votre Procès est perdu.

Madame ORGON.

Il est perdu ! Est-il bien vrai ?

DAMIS.

Cela ne l'est que trop.

Madame ORGON.

Tout de bon ? Vous me ravissez ; vous me comblez de joie. Il est perdu ! Quel plaisir !

DAMIS.

Mais, Madame.....

Madame ORGON.

L'heureuse nouvelle !

DAMIS.

Vous n'y songez pas.

Madame ORGON.

Si fait vraiment. Toute ma peur étoit de voir le Jugement différé. J'avois mes raisons.

DAMIS.

Je ne sçaurois m'imaginer ce qu'il y a de si divertissant dans ce procès perdu.

Madame ORGON.

Vraiment ! toute la plaisanterie de mon ballet roule précisément là-dessus.

DAMIS.

Mais quel rapport ?.....

Madame ORGON.

Rien n'est plus juste. J'ai pris pour mon sujet le triomphe de la Chicane. C'est une satyre

allégorique faite exprès pour mon mari.

DAMIS.

Mais il trouvera mauvais.....

Madame ORGON.

Point, point. Le projet m'a paru si comique, si bouffon, si nouveau, qu'il en rira tout le premier.

DAMIS.

Vous tirez parti de tout.

Madame ORGON.

Si vous sçaviez l'idée du ballet..... J'en ai tout l'honneur. Le plan est de ma façon. Le reste n'est point un embarras. Je fournis quelques rimes au Poëte, quelques tons aux Musiciens. L'un les attrape comme il peut; l'autre les arrange comme il veut. Et voilà comme je compose.

DAMIS.

Vous me donnez une curiosité.....

Madame ORGON.

Au moins, attendez-vous à du nouveau, du recherché, du bizarre, de l'original.

DAMIS.

Le triomphe de la Chicane! Ce titre promet.

Madame ORGON.

Et tient encore davantage. Vous en allez juger.

DAMIS.

J'en ferai charmé.

Madame ORGON.

Le Théâtre représente le Temple de la Chicane.

Chicane. Son trône est élevé sur les débris poudreux des châteaux ruinés, des maisons délabrées, des tours abattues, qu'elle foule à ses pieds.

DAMIS.

Ce début est fort bon.

Madame ORGON.

Une longue file de Sacrificateurs célébrent les louanges, & partagent les offrandes de la Divinité qu"ils adorent. Vous comprenez bien que les Prêtres de la Chicanne sont des Procureurs.

DAMIS.

Oh! Cela va sans dire.

Madame ORGON.

Passons à la Pièce. Elle commence par un chœur inimitable.

Que tous les Procès
Durent à jamais;
Qu'on les embrouille,
Qu'on les barbouille.

Que tous les Procès, entre par fugue.

Elle chante.

Que tous les Procès durent à jamais.

Toutes les Parties roulent les unes aprés les autres.

Elle chante.

Que tous les Procès durent à jamais.

Et pendant que les dessus tiennent,

Elle chante.

à jamais.

Arrivent à grand bruit les basses.

Elle chante.

Qu'on les barbouille, qu'on les embrouille.

Le chœur toujours suivi a deux desseins.

Elle chante. à jamais.

Vous entendez la haute-contre.

Elle chante.

Qu'on les barbouille.

La taille.

Elle chante.

Qu'on les embrouille, qu'on les barbouille, à jamais; qu'on les embrouille, qu'on les barbouille, embrouille, barbouille, bouille.

Le tout accompagné d'un charivari admirable.

DAMIS.

Cela peut faire beaucoup d'effet.

Madame ORGON.

On voit entrer Monsieur Orgon. Il se prosterne, il demande la permission de faire un sacrifice de ses biens. Le chœur applaudit. Il obtient la grace qu'il demande. Alors tout retentit de ses louanges. La Pauvreté vient l'embrasser; la Faim le caresse tendrement; la Soif lui passe amoureusement la main sous le menton. Elles dansent alternativement avec les chœurs, sa gloire, sa ruine & sa sottise. Ce chœur est admirable: & s'il m'étoit possible de vous rendre.....

DAMIS.

Je chante à livre ouvert. Si vous vouliez donner ma partie......

Madame ORGON.

Ah! que ne parliez-vous plutôt? L'heureuse découverte!

DAMIS.

Mais il est bon de vous avertir que j'ai une voix affreuse.

Madame ORGON.

Qu'importe ! je ne hais pas les voix fausses ; elles font paroître la Musique plus travaillée.

DAMIS.

Oui; elles font mieux sentir les dissonnances.

Madame ORGON.

Il faudra danser aussi dans de certains endroits ; car le chant est coupé par les danses.

DAMIS.

Bon ! je danse encore plus détestablement que je ne chante.

Madame ORGON.

Eh ! bien, vous danserez mal ; qu'est-ce que cela fait ?

DAMIS.

Après tout, ce n'est pas mon métier. Songez pourtant que je n'ai jamais sçu former un pas.

Madame ORGON.

Tant mieux. Vous ferez pour moi quelque chose de nouveau.

DAMIS.

Volontiers. Je m'en tirerai comme je pourrai.

Madame ORGON.

Qu'aimez-vous mieux du rôle de la Faim ou de la Soif ?

DAMIS.

Mais cela m'est fort égal.

Madame ORGON.

La Soif, je crois, vous convient mieux. C'est une basse.

Ils chantent.

Duo.

Rions, chantons,
Dansons, sautons;
Faisons honneur
A ce Plaideur,
Grand chicaneur.

La faim ardente,
La soif brûlante,
La pauvreté
Le talonne,
Se cramponne
A son côté.

Madame ORGON.

Il faut exprimer la faim; des pas précipités. (*Ils dansent.*) Fort bien. Allons, ici, plus vivement encore. Prenez garde, si vous manquiez une note, vous n'y seriez plus. Pour en être plus sûr, repassez un moment votre partie.

DAMIS.

Vous avez raison.

Pendant que Damis chante tout bas, Madame Orgon danse seule.



SCENE XI.

Monsieur ORGON, CLÉANTE, Madame ORGON, DAMIS.

Monsieur Orgon & Cléante sont survenus, pendant que Damis & Madame Orgon chantoient & dansoient. Ils se sont arrêtés quelque tems dans le fond du Théâtre à les considerer. Ils parlent à basse voix, quand Damis étudie sa Partie.

CLÉANTE *à Monsieur Orgon.*

VOilà donc cette affliction?

Monsieur ORGON.

Je n'y comprends rien.

CLÉANTE.

Prenez garde, il va mourir de désespoir.

Monsieur ORGON.

Je vais.....

CLÉANTE.

Non; voyons jusqu'au bout.

DAMIS *à Madame Orgon.*

Allons, j'y suis.

Madame ORGON.

Un point. Partez.

Ils chantent.

Duo.

La Faim. . . . . Nous te pillons.
La Soif . . . . Te houspillons.
La Faim. . . . . Nous te moquons.
La Soif . . . . Nous t'excroquons.
La Faim. . . . . Nous te sifflons.
La Soif . . . . T'écorniflons.

La Faim . . . . Te nazardons.
La Soif . . . . Goguenardons.
La Faim . . . . Te balotons.
La Soif . . . . T'eſcamotons.
Enſemble.
Rions, chantons,
Danſons, ſautons;
Faiſons honneur
A ce Plaideur,
Grand chicaneur.

Madame ORGON.

On paſſe. (*Ils danſent.*) On repaſſe. Il faut ſauter. Courage; bon, de la gaieté. Un rigaudon en tournant.

Monſieur ORGON *les ſurprenant.*

Qu'avez-vous, Damis? Vous me paroiſſez bien gaillard.

DAMIS.

Ah! Monſieur, je ne vous voyois pas.

CLÉANTE.

Je m'en doute bien.

Monſieur ORGON.

Quelle eſt la cauſe d'un ſi prompt changement?

DAMIS.

Madame me faiſoit voir. . . . .

Monſieur ORGON.

Des folies, ſans doute?

Madame ORGON.

Oui, je parlois de vous.

Monſieur ORGON.

Je vous ai laiſſé dans un chagrin ſombre & noir. . . . .

DAMIS.

J'étois, il eſt vrai, dans une triſteſſe. . . . .

Madame ORGON.

Vous étiez tout-à-l'heure dans une joye vive & naturelle.

DAMIS.

Je commençois à m'égayer.

Monsieur ORGON.

Mon état vous attendrissoit; je vous ai vû prêt à pleurer.

DAMIS.

Votre situation est affreuse.

Monsieur ORGON.

Vous me paroissez un peu consolé.

DAMIS.

Je cherche à me dissiper.

Madame ORGON.

Mon ballet vous donnoit grande envie de rire.

DAMIS.

L'imagination en est plaisante.

Madame ORGON.

Vous êtes tout-à-coup devenu sérieux.

DAMIS.

On est venu nous interrompre.

Monsieur ORGON.

Vous me paroissez embarrassé.

DAMIS.

Point du tout.

Madame ORGON.

Vous n'êtes plus le même.

DAMIS.

Pardonnez-moi.

CLÉANTE.

C'est qu'il n'est pas déterminé s'il doit être triste ou gai.

Monsieur ORGON.

Il faut raisonner sur le parti.....

DAMIS.

J'en suis fort d'avis.

Madame ORGON.

Venez ; il faut dresser un théatre, & voir si....

DAMIS.

Assurément.

Monsieur ORGON.

La Requête civile me reste. Qu'en pensez-vous ?

Madame ORGON.

Les Musiciens n'arrivent point. Que ferons-nous ?

DAMIS.

Pour moi, mon avis, si vous voulez m'en croire, est de songer à terminer dans ce moment un mariage que vous avez paru desirer, & que votre disgrace même me fait souhaiter encore plus ardemment.

(*à Madame Orgon.*) Nous verrons ensuite.....

Madame ORGON.

C'est fort bien dit.

CLÉANTE, *bas à Orgon.*

Pouriez-vous goûter encore un caractère aussi léger?

Monsieur ORGON, *bas à Cléante.*

Du moins son désintéressement le justifie. (*haut.*) Oui, ma parole est donnée ; je ne sçais point y manquer. Allons de ce pas chez mon Notaire.

DAMIS.

Je vais vous y joindre. Dreſſez vous-même le contrat : & ne m'ôtez pas des momens précieux, que je veux donner à l'aimable Angélique.

Monſieur ORGON.

J'y conſens. Suivez-moi, mon frere.

SCENE XII.

Madame ORGON, DAMIS.

Madame ORGON.

ET moi, je vais mettre ordre à mon ballet. Mes Acteurs n'arrivent point ; j'en ſuis dans une peine extrême. Sçachons ce qui peut les retarder.

SCENE XIII.

DAMIS *ſeul.*

JE ſuis au comble de mes vœux. Mon hymen eſt certain. Je meurs d'impatience d'entretenir Angélique ; &, ſi je puis, de la déſabuſer.....

SCENE XIV.

DAMIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS

VIens, mon cher, viens promptement. Voici l'heure où Célimène doit être

ſeule. Mon caroſſe eſt là-bas ; & je vais la conduire juſques chez elle.

DAMIS.

J'en ſuis outré ; mais je ne puis.

LE MARQUIS.

Oh ! Parbleu, tu te moques de moi. Apres les meſures que j'ai priſes.....

DAMIS.

Un autre jour, tant que tu voudras.

LE MARQUIS.

Je ne trouverai jamais d'occaſion ſi favorable.

DAMIS.

J'ai des affaires.

LE MARQUIS.

Bon ! Tu n'en as point.

DAMIS.

Et très-ſérieuſes même.

LE MARQUIS.

Tant mieux : tu me ſçauras meilleur gré de t'en avoir débarraſſé.

DAMIS.

Mais elles ſont d'une eſpèce.....

LE MARQUIS.

De quoi diable s'agit-il donc ?

DAMIS.

Il faut te l'avouer, je me marie.

LE MARQUIS.

Quoi ! Ce n'eſt que cela ? Voudrois-tu pour une pareille fadaiſe te déranger un moment ? Quel ridicule ! Parbleu, je ne le ſouffrirai point.

DAMIS.

Au moins, faut-il le premier jour....

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; l'essentiel est de se mettre d'abord sur le bon pied. Finissons donc. Si tu différes davantage, je vais faire ici un carillon de tous les diables.

DAMIS.

Ah ! point de bruit, je te prie.

LE MARQUIS.

Rien ne m'arrête plus ; je me brouille avec toi. Après une parole donnée.....

DAMIS.

J'en conviens. Si tu l'exiges absolument.....

LE MARQUIS.

Oui, très-certainement je l'exige.

DAMIS.

En vérité, ta tyrannie.....

LE MARQUIS.

Ah ! Marquis, il faut.....

DAMIS.

Allons donc.

LE MARQUIS.

Que de façons ! le tems se passe. Quelle platitude !

DAMIS.

Partons donc, puisqu'il en faut passer par-là.

LE MARQUIS.

Dépêchons.

DAMIS.

Mais souviens-toi qu'il s'agit d'une heure tout au plus ; & qu'il faut que je me rende ici tout aussi-tôt.

LE MARQUIS.

Oui, oui ; je sçais tout cela. Va-t-en.

SCENE XV.

DAMIS, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur, Monſieur, où courez-vous donc ?

DAMIS.

Que voulez-vous ?

LISETTE.

On vous attend.

DAMIS.

Je ſuis ici dans un moment.

LISETTE.

Mademoiſelle veut vous dire.....

DAMIS.

Je ſuis.....

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus queſtion de délibérer.

LISETTE.

Quoi ! vous partez ?

DAMIS.

Je voudrois.....

LE MARQUIS *le tirant.*

Je ne ſouffrirai pas.....

LISETTE *le tirant auſſi.*

Ni moi non plus.

DAMIS.

Un inſtant.

LE MARQUIS.

La réſiſtance eſt inutile.

LISETTE.

Vous ne voulez donc pas ?

DAMIS.

Je reviens tout à l'heure.

LE MARQUIS.

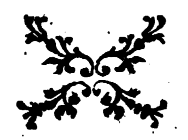
Prenez patience, Mademoiselle ; je vais bien-tôt vous le renvoyer.

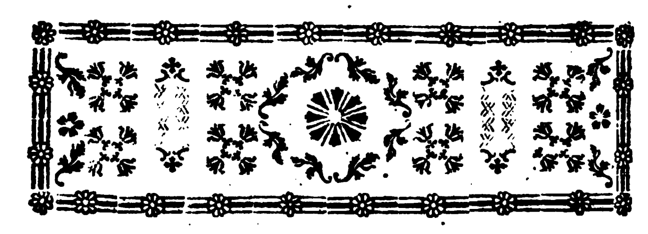
SCENE XVI.

LISETTE *seule.*

QUelle étrange liaison de Damis avec un pareil fat ! Je voudrois bien sçavoir quel peut être l'engagement auquel on sacrifie ma Maitresse. Voilà vraiment un Amant fort empressé ! Chacun s'en empare comme il veut. Je ne sçais comme Angélique prendra la chose. Mais combien de femmes s'accommoderoient d'un mari si facile, & qui leur donneroit un si bon exemple !

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

ALlons, Mademoiſelle, réjouiſſons-nous, plus de mélancolie; plus de triſteſſe. On va vous marier.

ANGÉLIQUE.

Me marier, Liſette? Il n'en eſt plus queſtion.

LISETTE.

Vos parens ne voudroient-ils plus? ....

ANGÉLIQUE.

Ils le voudroient vainement.

LISETTE.

Seroit-ce vous qui changeriez d'avis? Et feriez-vous déja dégoûtée de Damis? Par ma foi, Mademoiſelle, vous allez trop vîte. Attendez qu'il ſoit votre mari.

ANGÉLIQUE.

Encore une fois, Liſette, il ne le ſera jamais.

LISETTE.

Je n'y comprends plus rien. Je ne vous ai jamais vû de caprices; mais j'ai ouï dire que l'amour en donnoit. Peut-être commencez-vous à devenir plus tendre.

ANGÉLIQUE.

Tu le sçais, mes sentimens pour Damis n'ont jamais été parfaitement décidés. Mon cœur, à la vérité, lui donnoit la préférence; mes réflexions l'ont souvent combattue; & sa conduite autorise mes réflexions.

LISETTE.

En vérité, vous prenez les choses trop à cœur. Un moment d'absence vous désole. Damis est parti mal-à-propos, j'en conviens: mais.....

ANGÉLIQUE.

Non, non; son absence me toucheroit peu, si j'en ignorois le motif. Le croirois-tu? C'est Célimène qui l'arrête. Il en est amoureux.

LISETTE.

Votre amie Célimène vous feroit un si vilain tour?

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas d'elle que j'ai lieu de me plaindre. L'infidélité de Damis l'a révoltée. Elle vient de me l'apprendre; & sa Lettre que je reçois dans le moment, ne me permet pas d'en douter.

LISETTE.

Vous me surprenez.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai d'obligation à Célimène ! Elle m'ouvre les yeux sur le danger d'un mariage dont les suites ne pouvoient être heureuses. Elle assure mon repos ; elle me guérit : car, enfin, je te l'avoue, peut-être l'aurois-je aimé.

LISETTE.

Et peut-être l'aimez-vous encore.

ANGÉLIQUE

Non ; je ne sens pour lui qu'un mépris tranquille ; & je n'ai précisément que le degré de haine qu'il faut pour ne l'aimer jamais.

LISETTE.

Franchement sa justification me paroît impossible.

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'Eraste est différent ! Qu'il est incapable de s'exposer jamais à l'embarras de se justifier !

LISETTE.

Vous voilà détrompée. C'est toujours beaucoup. Mais il vous reste encore une terrible difficulté. Monsieur votre pere a donné sa parole.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur n'est pas donné. Damis n'en est pas digne. J'emploierai tout pour rompre un hymen où la bonté de mon pere ne voudra jamais me forcer. Je vais me jetter à ses genoux. Il ne résistera point à mes prieres, à mes larmes.....

LISETTE.

LISETTE.

Attendez un moment. Monſieur Orgon eſt actuellement dans ſon cabinet, enveloppé dans ſon chagrin. Ce ſeroit mal prendre votre tems. Laiſſez-moi obſerver les momens de lui parler ; & ſi j'en trouve un favorable, je viendrai vous en avertir.

ANGÉLIQUE.

Je me repoſe ſur toi, ma chere Liſette.

LISETTE.

Fuyez, je vois Monſieur Argant.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

SI je pouvois l'engager à prendre nos intérêts ; mais le ſeul moyen, c'eſt de ne l'en pas prier.

SCENE III.

ARGANT, LISETTE.

ARGANT.

LIſette? Liſette?

LISETTE.

Monſieur ?

ARGANT.

Eraſte eſt-il arrivé?

LISETTE.

Eraſte ?

ARGANT.

Oui, ſans doute, Eraſte. Il alloit partir ;

mais en dépit de tout le monde il va revenir tout à l'heure.

LISETTE.

Comment donc ! Je le croiois résolu de s'éloigner.

ARGANT.

C'est ce qu'il vouloit faire, & ce que je n'ai pas voulu souffrir. J'ai supposé finement que nous avions ici un besoin indispensable de sa présence ; & je prétends en effet me servir de lui pour contrarier un mariage qui me déplaît. Vous n'avez tous que votre Damis en tête : mais palsambleu ! si l'on me pousse à bout, Eraste aura plutôt tout mon bien.

LISETTE, *à part.*

Ceci n'est pas mauvais.

ARGANT.

Comment ceci n'est pas mauvais ? Oh ! nous verrons si l'on ne prendra pas l'avis de la seule tête sensée de la famille. Monsieur Orgon va venir ; & je prétends.....

LISETTE.

Le voici. (*à part.*) Eraste n'est point parti ; courons en avertir ma Maitresse.

SCENE IV.

Monsieur ORGON, ARGANT.

Monsieur ORGON.

HElas ! mon cher parent, je suis désolé ; j'ai perdu mon procès.

ARGANT.

Je vous l'avois toujours bien dit.

Monsieur ORGON.

Et pour comble de désespoir, je viens d'apprendre dans ce moment que l'Arrêt me condamne par corps à payer cinquante mille écus.

ARGANT.

Par corps ! Je m'en étois bien douté.

Monsieur ORGON.

Mon frere est allé chez mon Procureur ; il a voulu le consulter encore sur les moyens d'arrêter une condamnation si injuste.

ARGANT.

Ne vous en prenez qu'à vous - même. Vous agissez toujours avec une précipitation....

Monsieur ORGON.

Tout au contraire ; je reculois.

ARGANT.

Oui, je veux dire avec une lenteur.....

Monsieur ORGON.

N'avez-vous rien de plus consolant à me dire ?

ARGANT.

Le seul avis qui me reste à vous donner, c'est de ne point choisir Damis pour votre gendre.

Monsieur ORGON.

Il ne le sera jamais. Apprenez que lui seul est cause de l'embarras affreux où je me trouve.

ARGANT.

Imagination ! Il n'est pas vraisemblable....

Monsieur ORGON.

Rien n'est plus vrai. Il a pressé la décision de mon affaire. Lisimon vient de m'en assurer.

ARGANT.

Quoi! Damis?....

Monsieur ORGON.

Il me trompe, il sollicite contre moi, contre sa parole. Je n'en puis revenir. Cette perfidie me confond.

ARGANT.

N'allons pas si vîte. Doucement. J'entrevois dans l'accusation, des indices d'innocence. Car enfin.....

Monsieur ORGON.

Quelle indignité! Quelle noirceur!

SCENE V.

Monsieur ORGON, ARGANT, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

JE viens vous conjurer, mon pere, par toute la tendresse que vous m'avez toujours témoignée.

Monsieur ORGON.

Vos priéres sont inutiles, ma fille. Vous pouvez renoncer à Damis; & je vous défends absolument d'y penser.

LISETTE.

Quelle heureuse nouveauté!

ANGÉLIQUE.

Mes sentimens ont prévenu les vôtres; & vous n'aurez pas de peine à vous faire obéir.

SCENE VI.

Monſieur ORGON, Madame ORGON, ARGANT, ANGÉLIQUE, LISETTE.

Madame ORGON.

JE ſuis ravie de vous trouver tous raſſemblés. Sçavez-vous, ma fille, la trahiſon de ce petit monſtre, qui vouloit vous épouſer ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame ; & mon pere vient de rompre le mariage.

Madame ORGON.

Oh ! cela étoit déjà conclu dans ma tête. L'injure eſt trop ſanglante ; & je ne lui pardonnerai de ma vie.

Monſieur ORGON.

Qui peu déja vous avoir appris le mauvais tour que Damis m'a joué ? c'eſt tout à l'heure ſeulement. . . .

ANGÉLIQUE.

En effet ; c'eſt tout à l'heure que j'ai ſçu....

Madame ORGON.

Oui, juſtement, c'eſt tout à l'heure qu'il m'a fait l'impertinence la plus outrée...... d'où le ſçavez-vous ?

Monſieur ORGON.

Parbleu, de mon Rapporteur lui-même. On ne peut pas un meilleur témoin.

ANGÉLIQUE.

Votre Rapporteur ? Par où connoît-il Célimène ?

Madame ORGON.

Je le vois bien, c'eſt un bruit de Ville, tout le monde en eſt ſcandaliſé. Oh! pour cela, je ſuis furieuſe.

Monſieur ORGON.

Pour le coup, ma femme, j'approuve votre vivacité.

Madame ORGON.

En vérité, Monſieur Orgon, je ne ſçais à qui vous en avez; mais vous devenez, ce me ſemble, tout-à-fait, raiſonnable.

Monſieur ORGON.

Je me ſens dans une indignation.....

Madame ORGON.

Conſolez-vous, le mal n'eſt pas ſans remede. Il ſera facile de faire venir les Muſiciens que Damis a chaſſés.

Monſieur ORGON.

Comment! Vous rêvez, je penſe? Il s'agit bien de muſique, quand je me vois ruiné par la mauvaiſe foi de Damis.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez, mon pere, de regretter les avantages d'un mariage auquel il auroit fallu ſacrifier tout le bonheur de ma vie.

Monſieur ORGON.

A d'autres! Quel galimatias! Vous croyez qu'on n'eſt occupé que de votre mariage.

ANGÉLIQUE.

Mais quoi! N'eſt-ce pas de l'infidélité de Damis que?.....

Monſieur ORGON.

Juſtement. Eſt-il rien de plus perfide que

de solliciter, comme il a fait, le jugement de mon procès, après m'avoir promis de le faire différer?

Madame ORGON.

Ah! ah! Ce n'est que cela? Il n'a agi que par mes conseils.

Monsieur ORGON.

Par vos conseils!

Madame ORGON.

Sans doute. Pouvoit-on faire mieux que de terminer promptement une ennuyeuse affaire, dont le succès ne peut jamais être aussi fâcheux que le chagrin d'en entendre parler?

Monsieur ORGON.

C'est donc par déférence pour vous?....

Madame ORGON.

Assurément. Peut s'en faut même que je ne lui pardonne d'avoir renvoyé mes Musiciens.

Monsieur ORGON.

Eh! bien, sçachez que c'est par mon ordre qu'il les a fait sortir.

Madame ORGON.

Par votre ordre! par votre ordre! Damis reçoit vos ordres! Il prétend m'assujettir à vos ordres! Ah! le scélerat! Je l'étranglerois, si je pouvois

Monsieur ORGON.

Oh! je perds patience. Sa complaisance outrée pour vos extravagances m'a follement exposé à la perte de mon bien; & je devrois encore vous rendre graces d'être condamné à payer cinquante mille écus.

SCENE VII.

Monſieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE, ARGANT, ANGÉLIQUE, LISETTE.

CLÉANTE.

EH! bien, mon frere, ſoyez content, votre dette eſt payée.

Monſieur ORGON.

Eſt-il poſſible? Quels remerciemens?.....

CLÉANTE.

Ce n'eſt point à moi qu'ils doivent s'adreſſer. J'aurois acheté de tout mon bien le plaiſir de vous tirer d'un ſi mauvais pas: mais vous connoiſſez l'état de ma fortune; elle ne me l'a pas permis.

Monſieur ORGON.

A qui ſuis-je donc redevable d'une généroſité ſi rare?

CLÉANTE.

Je l'ignore. Et votre Procureur vient de m'avertir ſeulement que vos créanciers ſont ſatisfaits. Il n'a jamais voulu m'en dire davantage.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'y méprends point; c'eſt Eraſte.

Monſieur ORGON.

Ce trait eſt digne de lui.

ARGANT.

En voici bien d'un autre.

CLÉANTE.

Je l'aurois penſé comme vous, ſi je ne

l'avois laissé dans la résolution de partir. Vous le sçavez, Angélique, vos rigueurs en étoient la cause.

ANGÉLIQUE.

Non, Cléante; l'incertitude du procès aura suspendu son départ. Il n'aura pu se résoudre à nous abandonner dans une pareille circonstance.

ARGANT.

Mauvais raisonnemens! Pitoyables conjectures!

LISETTE.

Bon! Voici mon homme qui tourne.

Madame ORGON.

C'est Eraste, j'en suis sûre; car Damis m'a déplu.

Monsieur ORGON.

Le faux brillant de Damis m'avoit aveuglé sur le mérite solide d'Eraste.

ARGANT.

Je ne sçais: mais vos éloges unanimes me fatiguent. Vous faites tous le panégyrique d'Eraste. Sur quoi fondez-vous la haute opinion que vous avez de sa magnificence?

Monsieur ORGON.

Sur la passion tendre & désintéressée qu'il avoit pour Angélique.

ARGANT.

Et vous prétendez qu'il vous a fait présent de cinquante mille écus, pour vous remercier de la préférence que vous donniez à son rival? Pour moi, je gagerois qu'Eraste n'a pas la moindre part....

Monsieur ORGON.

Vous pourriez vous en repentir.

ARGANT.

Oui, je gagerois tout mon bien.

Monsieur ORGON.

Vous hasarderiez beaucoup.

ARGANT.

Je le gage, vous dis-je. On a toûjours beau jeu, quand on parie contre les bons procédés.

Monsieur ORGON.

Sçachons donc enfin.....

ARGANT.

Pauvre-esprit ! Cerveau bouché ! Il ne voit pas que Damis, Amant heureux & favorablement écouté, est le seul.....

Monsieur ORGON.

Damis ! lui qui sollicite contre moi ?

Madame ORGON.

Qui me choque insolemment ?

ANGÉLIQUE.

Qui me trahit pour une autre ?

LISETTE.

Qui s'enfuit, quand il peut voir sa Maîtresse ?

ARGANT.

Oui, votre déchaînement m'engage à le protéger. Je commence à me repentir d'avoir pris le parti d'Eraste ; & je suis à présent bien fâché de la démarche que j'ai faite en sa faveur.

Monsieur ORGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Sçachez qu'il n'est point parti ; & que c'est

moi seul qui l'ai fait demeurer. Il ne tardera pas même à venir.

CLÉANTE.

Je cours au-devant de lui. J'éclaircirai peut-être.....

Monsieur ORGON.

Allez, mon frere ; ma joie ne seroit pas complette, si j'en ignorois l'auteur.

ANGÉLIQUE.

Ni la mienne, si j'en étois redevable à quelqu'autre.

CLÉANTE.

Je n'irai pas loin, le voici.

SCENE VIII.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, ARGANT, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE, LISETTE.

ÉRASTE.

VOs ordres m'appellent ici, Monsieur. Serois-je assez heureux pour trouver enfin l'occasion ?.....

ARGANT.

Vous le voyez, il convient qu'il ne l'a pas trouvée. Ma foi j'aurois gagné.

Monsieur ORGON.

Mon frere vient de nous apprendre le service important qu'on m'a rendu. Je n'en connois point encore l'auteur. Nommez-le, Eraste, je vous prie. Je ne veux point en chercher d'autre que vous.

ÉRASTE.

Par quelle bonté jettez-vous les yeux ſur moi, dans l'incertitude où vous êtes? Suis-je le ſeul qui voulût aſpirer à l'honneur de vous ſervir?

ARGANT.

J'avois bien raiſon.....

Monſieur ORGON.

Ne me cachez plus la main libérale.....

ÉRASTE.

Vous n'ignorez pas combien le ſort m'eſt contraire. Pouvez-vous préſumer qu'il ait enfin ceſſé de me perſécuter? pouvez-vous croire qu'il ne m'ait pas envié le plaiſir ſenſible de vous être utile?

ARGANT.

Me croira-t-on une autre fois?

ANGÉLIQUE.

Aurois-je pu me tromper? Aurois-je la douleur de ne vous rien devoir?

ÉRASTE.

Y ſongez-vous, charmante Angélique? Damis vous pardonneroit-il des vœux en ma faveur?

ANGÉLIQUE.

Il n'en doit point eſpérer pour lui-même. Jamais il ne diſpoſera de ma main ni de mon cœur. Votre rival s'eſt fait connoître. Ne m'empêchez point de vous connoître à votre tour.

ÉRASTE.

Vous pénétrez un ſecret que vos ſeules bontés m'arrachent. Un éternel ſilence vous l'auroit dérobé, ſi j'avois cru vous impoſer

une reconnoissance onéreuse. Ce n'est point par de semblables liens que je voulois vous engager. Damis étoit heureux : en troublant son bonheur, le vôtre en auroit souffert. Sa disgrace réveille mes espérances. M'est-il enfin permis d'en former ?

ANGÉLIQUE.

Je me tais, Eraste ; c'est vous en dire assez.

Monsieur ORGON.

Vos vertus, vos bienfaits parlent en votre faveur. Trop heureux, si la main de ma fille pouvoit jamais m'acquitter ! .....

Madame ORGON.

Oui ; j'y consens ; Damis en crèvera de dépit.

ÉRASTE.

Belle Angélique, vous êtes toujours libre. Ma destinée est de vous aimer, & de ne vous pas contraindre.

ANGÉLIQUE.

Vos sentimens vous répondent des miens. Je me ferois moi-même trop de violence de vous les cacher.

ARGANT.

Il faut l'avouer ; tout ce que je vois m'étonne. Jamais on n'a porté si loin la délicatesse & le désintéressement.

LISETTE.

Voilà vos doutes éclaircis. Vous vous rendez?

ARGANT.

Oui, je n'ai plus besoin de preuves. La générosité d'Eraste s'est fait assez connoître par le soin qu'il a pris de la cacher. Quand on est ca-

pable de taire les vérités qui nous font honheur, on eſt incapable de mentir.

LISETTE.

Et la gageure, que deviendra-t-elle?

ARGANT.

Je ne m'en dédis point. La ſingularité de l'action me pique. Elle mérite une récompenſe extraordinaire. Je vous rends, Eraſte, tout ce qu'il vous en coûte; & j'aſſure mon bien en faveur du mariage. (*à Angélique & Eraſte.*) Allons, approchez, que j'aye le plaiſir de vous unir moi-même.

Monſieur ORGON.

Recevez, ma fille, de la main de Monſieur Argant un époux ſi digne de votre tendreſſe. C'eſt un préſent plus précieux que tout le bien qu'il vous donne.

SCENE IX.

Monſieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE, ARGANT, ANGÉLIQUE, DAMIS, ÉRASTE, LISETTE.

ARGANT.

AH! voici Monſieur Damis. Il ne pouvoit prendre des meſures plus juſtes, pour être témoin.

DAMIS *voyant Eraſte, qui baiſe la main d'Angélique.*

Que vois-je?

Madame ORGON.

Vous voyez qu'on vous rend juſtice.

DAMIS.

Quoi donc! Eraſte!

ARGANT.

Lui-même : il épouse Angélique.

DAMIS.

Ah Ciel !

LISETTE.

Célimène vous a-t-elle congédié ?

DAMIS.

Célimène ! A peine la connois-je. Les importunités d'un ami m'ont obligé, malgré moi, de feindre un amour qu'Angélique seule a sçu m'inspirer.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ? Tandis que vous faites l'amour pour un autre, on épouse ici pour vous.

ANGÉLIQUE.

Epargnez-lui des reproches dont il n'est pas digne. A quoi sert de confondre, quand on ne se soucie pas de corriger.

SCENE X.

Monsieur ORGON, Madame ORGON, CLÉANTE, ARGANT, DAMIS.

DAMIS.

ARrêtez : un moment suffira pour me justifier.

Monsieur ORGON.

Vous justifier ! le pourriez-vous ? Quoi ! vous ne rougissez point d'avoir avancé le jugement de mon procès, après m'avoir promis tout le contraire ? Le secours d'Eraste a sauvé ma fortune & ma liberté, sans me le dire, sans exiger de reconnoissance. Il a

donné pour moi ce que vous m'avez fait perdre. L'hymen d'Angélique en eſt le prix.

SCENE XI.

Madame ORGON, ARGANT, DAMIS.

DAMIS.

Funeſte complaiſance, voilà ce que tu me coûtes ! (*A Madame Orgon*) Madame.....

Madame ORGON.

Bon ſoir, Damis ; je ſuis vengée. Mon ballet a manqué, votre hymen eſt rompu.

SCENE XII. & derniere.

ARGANT, DAMIS.

ARGANT.

EH ! bien, Monſieur l'approbateur éternel applaudirez-vous encore au choix d'Eraſte ? trouverez-vous que nous avons raiſon ?

DAMIS.

Je ſuis au déſeſpoir ; l'injuſtice du ſort peut-elle aller plus loin ?

ARGANT.

Vous blâmez donc la préférence ?

DAMIS.

Non : je ſuis forcé d'y ſouſcrire. Eraſte mérite ſon bonheur. Une vertu ſublime ne peut être dignement récompenſée que par l'hommage même d'un rival.

ARGANT.

Le bourreau ne ſortira jamais de ſon mauvais caractère.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE PARESSEUX,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Avril 1733.



PRÉFACE.

J'Avoue que je me trouve embarrassé dans l'éxécution du dessein que j'ai de mettre une Préface à la tête du Paresseux. *On ne manquera pas de me dire qu'il n'y avoit rien de si aisé que de n'en point mettre ; j'ajoûterai même, si l'on veut, que peut-être, à quelques égards, cela auroit été plus sensé : mais je crois devoir au Public de sincères remercîmens, pour*

les diſpoſitions favorables qu'il a apportées à la repréſentation de ma Pièce, & pour l'audience qu'il lui a donnée; car j'ai ſenti moi-même que l'inaction, qui fait le fond du caractère principal, avoit pu ſe communiquer, & rendre l'impreſſion de la repréſentation moins vive & moins heureuſe: il eſt vrai que je m'étois toujours flatté que le Perſonnage de Cidaliſe, qui avoit paru neuf & impoſant à la lecture, ranimeroit la langueur apparente de celui de Damon, & réchaufferoit, par ſon intérêt, l'action générale de la Pièce.

Quoi qu'il en ſoit, depuis plu-

ſieurs années, on voit des Pièces avoir au Theâtre un ſuccès prodigieux, & ſans vouloir parler d'aucune en particulier, on voit ces mêmes Pièces qui avoient fait l'admiration des Spectateurs, perdre beaucoup de leur prix, quand ces Spectateurs ſont devenus Lecteurs. Comment expliquer une contradiction ſi marquée & ſi ſingulière? Ne pourroit-on pas inférer qu'il devroit y avoir aujourd'hui deux ſortes de Poëtiques, l'une pour la repréſentation, & l'autre pour la lecture?

Celle de la repréſentation donneroit apparemment pour régles les

contrastes forcés, les rivalités vaines, les plaisanteries outrées, les prestiges mêmes; enfin, tous ces épisodes & ces caractères d'emprunt qui, à l'aide de l'exécution des Acteurs aimés, excitent dans le Spectateur avide d'amusement & de plaisir, la joie & les acclamations.

Celle de la lecture, au contraire, renfermée exactement dans les bornes des anciennes règles, prescriroit la sagesse, la conduite, la vérité, la simplicité, en un mot, tout ce qu'un Lecteur sensé desire de trouver dans un Ouvrage, quand, receuilli dans l'intérieur de son Cabinet, il se rend compte à lui-même des motifs de son plaisir.

Je me garderai bien de dire, ni même de penſer que j'aie rempli, à beaucoup près, les préceptes de cette ſeconde & judicieuſe Poëtique; mais je ne craindrai point de publier que, jaloux d'une eſtime durable, j'ai regardé celle qui n'eſt que paſſagère, comme un écueil qu'il falloit éviter, & que, voyant dans le Cabinet le charme de la repréſentation s'évanouir, je n'ai pas moins appréhendé la chûte de la Piéce à l'impreſſion, que ſur le Théâtre; le Public a déja eu la bonté de me raſſurer à cet égard, en prononçant d'avance en faveur de la lecture: heureux! s'il confirme cette

espérance que j'ai conçue, & s'il me laisse ainsi la plus solide satisfaction.





PROLOGUE DE LA COMÉDIE DU PARESSEUX.



UN POETE, L'AUTEUR.

LE POETE, *tirant l'Auteur.*

OH ! parbleu ! vous viendrez ; vous entrerez, vous dis-je.

L'AUTEUR, *se défendant.*

De grace ; Monsieur, laissez-moi.

LE POETE.

Non pas, Monsieur l'Auteur ; vous lirez, je l'exige.

L'AUTEUR.

Non ; je m'en suis fait une loi :
Lire dans les maisons est un si sot emploi,
Que qui me le propose, & m'offense & m'afflige.

LE POETE.

Il eſt cependant tout commun :
Mais, vos motifs ? que je les ſçache.

L'AUTEUR.

Je ne vais vous en citer qu'un ;
C'eſt que je ne veux d'autre attache
Que celle du Public.

LE POETE.

Eh ! bien, nous y voilà ;
C'eſt préciſément pour cela
Qu'il vous faut notre aveu ; vous ignorez nos titres ;
Sçachez que, dans Paris, nous ſommes les arbitres
De tout ce qu'on fait de nouveau ;
Qu'en ces lieux Apollon réſide,
Qu'il illumine mon cerveau,
Que c'eſt ici qu'il tient Bureau,
Et que par ma bouche il décide.

L'AUTEUR.

J'ignorois votre miſſion,
Ou je la tenois pour ſuſpecte ;
Mais ſur votre expoſition,
Je vois combien il faut que l'on reſpecte
Pareille Juriſdiction.

LE POETE.

Concevez-vous quel avantage
Retire un Auteur nouveau né
De l'honneur de notre ſuffrage ;

Et quel succès enfin doit avoir un Ouvrage
Qui par nous d'avance est prôné ?
C'est à quoi nous devons nous attacher sans cesse.
Des Prôneurs, des Prôneurs ; c'est là notre soûtien :
Sans eux le mérite n'est rien.
Moins de mérite & plus d'adresse,
Voilà notre devise & notre grand moyen.

L'AUTEUR.

Ce moyen, pour un tems, peut donner quelque gloire ;
Il vous a, je le sçais, quelquefois réussi ;
Mais, par malheur, il n'en est pas ainsi,
Quand on veut avoir place au Temple de Mémoire ;
Il faut, pour y jouir des honneurs immortels,
D'autre aveu que celui de Messieurs tels & tels.

LE POETE.

Pour moi, je suis certain qu'il n'est point d'autre route.

L'AUTEUR.

Oh ! vous permettrez que j'en doute,
Et que je m'y prenne autrement.
J'ai l'erreur de penser que la gloire solide
Doit s'acquérir différemment ;
Que le Public seul en décide,
Par la réunion du commun sentiment.
Les Particuliers le composent ;
Mais ils ne jugent point seuls & séparément :
C'est le corps assemblé qui forme un jugement,
Et jamais à sa voix vos partisans n'imposent.

LE POETE.

Et vous êtes persuadé
Que sa décision vous sera favorable ?

L'AUTEUR.

Vous m'en voyez intimidé ;
Mais, le Juge étant équitable,
Ce qu'il décidera sera bien décidé.

LE POETE.

Mais ne peut-on sçavoir au moins de votre Pièce
Quel est le plan, quel est le fonds

L'AUTEUR.

Les inconvéniens où jette la paresse.

LE POETE.

N'allez pas faire de sermon ;
La morale seche fatigue.

L'AUTEUR.

Je sçais qu'on est aujourd'hui pour l'intrigue.

LE POETE.

Et même on ne hait point tant soit peu de Roman.

L'AUTEUR.

Il n'en entre point dans mon plan :
Tout est simple ; je peins un Paresseux qu'on aime :
Qui, par nature & par systême,

Veut éviter la peine, & qui toujours s'en fait;
En affaire, en amour, négligent à l'extrême,
Du plus petit travail craignant jusqu'au projet:
Aveugle confiance, abandon de soi-même,
Voilà son caractère, & voilà le sujet.

LE POETE.

Je suis fâché pourtant que par quelqu'épisode,
Quelque reconnoissance enfin..... car c'est la mode,
Vous n'ayez pas rendu ce sujet plus piquant.

L'AUTEUR.

Je ne l'aurois rendu, je pense, que choquant;
Toute beauté d'emprunt est toujours déplacée:
Je sçais qu'à quelques-uns on passe ce défaut:
Mais la toile est-elle baissée,
On en fait justice aussi-tôt.

LE POETE.

Enfin donc, il n'est pas possible
De vaincre aujourd'hui vos refus?
Et vous ne voulez point.....

L'AUTEUR.

Non, Monsieur; là-dessus
Je me pique d'être inflexible.
Je prends cependant des conseils,
Mais avec choix, & souvent tête-à-tête;
Au-lieu que vous & vos pareils,

Faites d'une lecture un ſpectacle, une fête.
Or, de deux choſes l'une ; il arrive en ce cas,
Ou que l'ouvrage plaît, ou bien qu'il ne plaît pas ;
S'il plaît, ce qu'on retient, en tous lieux on le cite,
Et l'on effleure ainſi toute ſa nouveauté ;
On exagere ſon mérite,
Qui ſe réduit à rien pour être trop vanté.
S'il n'a pas le bonheur de plaire,
Chacun y fait ſon commentaire,
On en dit rage avant qu'il ſoit repréſenté ;
Approuvez donc ma retenue,
Vous-même imitez-la, tenez-vous en repos ;
Quand l'Aſſemblée eſt prévenue,
De ce qu'on lui préſente elle n'eſt plus émue.
Il me ſouvient, à ce propos,
D'un certain Florentin & de ſon aventure ;
Un homme voulut voir, de ſes tours les plus beaux,
Le deſſous & la tablature ;
Pour un méchant ſouper, l'autre fut aſſez ſot
Que d'expliquer le tout en grande compagnie ;
De-là, de bouche en bouche, on tranſmit, mot pour mot,
Tous les ſecrets de ſa Magie.
Sitôt que chacun fut au fait,
Vous jugez que les tours ne firent plus d'effet :
On les exécutoit même dans mainte Orgie.
Où ſont ces Ecrivains, ces premiers Enchanteurs,
Des vrais ſecrets de l'Art fameux Dépoſitaires ?
Ils nous en ont en vain dévoilé les myſtères ;

Ils n'ont point eu d'imitateurs.
Par la discrétion, sauvons donc notre gloire;
Et si nous ne pouvons atteindre à la beauté,
Laissons du moins à l'Auditoire
L'agrément de la nouveauté.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

DAMON, le Pareſſeux.

CIDALISE, Veuve accordée à Damon.

LISETTE, Suivante de Cidaliſe.

LE CHEVALIER, Ami de Damon.

FROSIMON, Intendant de Damon.

ARGANTE, Ami de Damon, & parent de Cidaliſe.

L'ÉPINE, Valet de Damon.

La Scene eſt à Paris, dans le Veſtibule de la Maiſon de Damon.

LE



LE PARESSEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, L'ÉPINE, *ſe faiſant des révérences.*

L'ÉPINE.



I, depuis quinze jours que vous êtes ici,
Vous n'avez pu me voir, ni moi vous voir auſſi,
(Car ſe voir, ſans parler, fait l'effet de l'abſence,
A gens qui, comme nous, n'aiment pas le ſilence)

Pour mieux dédommager notre langue à chacun
D'une injuste contrainte & d'un calme importun,
Voulez-vous bien souffrir, Lisette incomparable,
Que nous ayons ici quelque propos aimable ?

LISETTE.

Bon ! j'ai donc bien jugé dès que je vous ai vu,
Et Monsieur de l'Epine est tel qu'il m'a paru ;
Ne démentant en rien tous ceux de son espèce,
Bavard de son métier ; d'ailleurs sur la tendresse
Fort vif, apparemment ? ce qui fait qu'en deux mots,
J'attends de votre part quelqu'amoureux propos.

L'ÉPINE.

L'usage en est formel, & gentille Suivante
A Valet comme nous est fort assortissante :
Ainsi, pour établir d'abord les qualités,
Et bannir d'entre nous toutes formalités,

(*Il lui tend la main.*)

Touche : & puisqu'en ces lieux notre sort nous rassemble,
Comme futurs Epoux, soyons d'accord ensemble.

LISETTE.

C'est couper un peu court au cérémonial ;
Mais puisque vous parlez du lien conjugal,

(*Elle lui frappe dans la main.*)

Tope, & pour à présent, comme pour dans la suite,

C'eſt un bon correctif ; mais je veux être inſtruite,
Et que ſur chaque point tu me rendes raiſon :
Nous ſervons tous les deux preſqu'en même Maiſon,
Apprends-moi quel eſprit, dis-moi quel caractère
Regne en ces deux Logis ? Car c'eſt un vrai myſtère,
Et depuis que j'y ſuis, je n'ai rien apperçu,
Rien vu, peu ſoupçonné, rien compris & rien ſçu.

L'ÉPINE.

Quoi ! Cidaliſe encor ne t'a fait confidence.....

LISETTE.

Bon ! juſqu'à ſes Valets tout garde le ſilence,
Et je n'ai jamais vu Domeſtique ſi ſot.
Ils ſont bien leur devoir, mais pas le moindre mot.

L'ÉPINE.

Oh ! bien ; pour ſuivre ici l'ordinaire habitude,
Et pour te délivrer de ton inquiétude,
Je m'en vais contenter ta curioſité ;
Et t'inſtruire de tout d'un & d'autre côté.
Ta Maitreſſe *primo*, qui n'en fait rien paroître,
Eſt depuis quinze mois accordée à mon Maître,
Contrat fait & ſigné.

LISETTE.

La belle viſion !
Qui pourroit s'oppoſer à la concluſion ?
Ils ſont libres tous deux enfin, &.....

L'ÉPINE.

Je confesse

Que Cidalise est veuve, & partant sa Maitresse.

LISETTE.

Et ton Maître est garçon.

L'ÉPINE

Et fort riches tous deux.

LISETTE.

Et pourquoi donc, dis-moi, ne pas se rendre heureux?

L'ÉPINE.

Apprends, ma chere enfant, apprends que la Paresse
Est la seule vertu que mon Maître professe;
Non qu'il n'ait, dans le fond, beaucoup de probité,
De l'esprit, quelquefois de la vivacité;
Mais de ces qualités aucune n'est active,
Et dès qu'il faut agir, il prend la négative.

LISETTE.

Voilà certainement un cas bien singulier,
Et cela fait quelqu'un de fort particulier.

L'ÉPINE.

Bon! je ne dis qu'en gros ce que Damon peut être,
Mais c'est dans le détail qu'il est bon à connoître;
Sur ce qu'il est volé quand j'ouvre le propos,
Eh! vole-moi toi-même, & me laisse en repos.....

Je crois de Cidalise avec un tel systême,
Qu'il me dira bientôt de l'épouser moi-même.

LISETTE.

Ne l'aimeroit-il plus ?

L'ÉPINE.

Si fait, il l'aime fort ;
Et s'il ne l'aimoit point, ce seroit bien à tort,
Cidalise est en tout une veuve charmante.

LISETTE.

J'en parle comme toi, moi qui suis sa Suivante,
Et je voudrois les voir tous les deux bien d'accord.

L'ÉPINE.

Oui-dà : mais épouser ! diantre c'est trop d'effort ;
Même il a grande peine à lui rendre visite :
Cependant, tu le vois, la distance est petite,
Puisque les deux Maisons ont le même jardin :
Mais non : il trouve, lui, que c'est trop de chemin ;
Aussi l'on voit céans très-souvent Cidalise,
La tante de Damon à venir l'autorise ;
Elle est infirme, & c'est dans son appartement
Qu'on mange & qu'on se tient plus ordinairement.

LISETTE.

Je le sçais, & je viens d'en sçavoir des nouvelles.

L'ÉPINE.

Mon amour, pour te joindre, a déployé ses aîles.

Si-tôt que je t'ai vu, j'ai volé ſur tes pas ;
Et je crois qu'à préſent tu ne t'en repens pas.

LISETTE.

Non-dà : mais ton Damon, voïs-tu, m'impatiente.

L'ÉPINE.

Oh ! c'eſt que ton humeur eſt vive & pétulante ;
Mais ſi tu voulois bien me laiſſer dire tout,
Tu verrois, mon enfant, que tu n'es pas au bout.
Premièrement, devoirs, égards & bienſéances,
Selon lui, ſont façons pleines d'extràvagances,
Et que dans ſa famille, ou parmi ſes amis,
On pourvoye une fille, ou mette en Charge un fils ;
Qu'on ſoit malade, ou non ; qu'on meure, ou ſe marie,
Au diable, s'il y donne aucun ſigne de vie ;
Et chez ſa tante enfin, hors les tems du repas,
(Quoiqu'il puiſſe en attendre) il ne monteroit pas.

LISETTE.

Oh ! tant que tu voudras je ſerai pétulante,
Mais encore une foi Damon m'impatiente ;
Mon courroux contre lui brûle de s'exhaler.....
Mais, n'a-t'il point d'amis qui puiſſent lui parler ?

L'ÉPINE.

Pas un : & (comme on dit) la bonne compagnie,
Que fait fuir la mauvaiſe, a quitté la partie ;
Et pour la remplacer, il a pris deux vauriens,
Qui ſont conjointement main-baſſe ſur ſes biens.

L'un est un Chevalier, Chevalier d'industrie,
Mauvais plaisant; mais fin, expert en flatterie.
L'autre est un Intendant..... tout des plus Intendans,
Dont il croit les conseils & zèlés & prudens :
Frosimon régle tout, arrange toute chose;
Il afferme, reçoit, vend, donne, prend, dispose.
Le Chevalier décide avec autorité
De la chere, du jeu, de la societé;
Et c'est ce que Damon, comme un franc imbécille,
Appelle réunir l'agréable & l'utile.

LISETTE.

Pour celui-là, l'Epine, il n'a pas tout le tort,
Et chacun d'eux, du moins, doit en être d'accord;
Si quelque homme de poids.....

L'ÉPINE.

Chansons : certain Argante,
Parent de Cidalise, ami de notre tante,
Sur lui, de tems en tems, obtenoit quelque point;
Mais il est en Province, & n'en reviendra point.
C'est depuis son départ que ces braves espèces
Ont sugjugué Damon, & font tant de proüesses.

LISETTE.

Ecoute : Hier chez nous arriva sur le soir
Un Courier bien mouillé qu'on fut ravi de voir;
On le disoit d'Argante.

L'ÉPINE.

Ah! c'étoit quelque Lettre

Qu'il avoit de son Maître, & qu'il venoit remettre.
Enfin, quoi qu'il en soit, je ne vois qu'un moyen
Qui puisse à tout le monde apporter quelque bien :
C'est de rompre la glace auprès de ta Maitresse ;
Elle est la dupe aussi de sa délicatesse ;
Plains deux beaux yeux qu'on laisse, & flatte leurs appas ;
Ne te rebute point, tu ne déplairas pas.
Je vais de mon côté mettre tout en usage,
Pour suivre Frosimon, pour prouver son pillage :
Alors il faudra bien que Damon détrompé
Perde l'entêtement qui l'a préoccupé.
Quand tout sera remis dans l'ordre convenable,
Nous ferons l'un & l'autre une fin raisonnable.

LISETTE.

J'adopte ton projet, je le trouve sensé.

L'ÉPINE.

J'en suis, s'il réussit, plus que récompensé.

LISETTE.

Adieu ; je vais agir auprès de ma Maitresse.

L'ÉPINE.

Adieu ; je vais servir & devoir & tendresse.

(*Ils se font de nouvelles révérences, & Lisette s'en va.*)



SCENE II.

L'ÉPINE, *seul.*

DÉJA deux Créanciers de Damon m'ont parlé ;
Tâchons que Frosimon par eux soit dévoilé :
De plusieurs de ses faits ils m'ont promis la preuve ;
Quand nous en seront sûrs, nous irons à la veuve.
Mais je le vois venir, le Chevalier le suit ;
Laissons-les, & courrons où l'espoir nous conduit.

(Il s'en va.)

SCENE III.

LE CHEVALIER, FROSIMON.

LE CHEVALIER.

VIENS, pendant qu'on le leve, & jusqu'à ce qu'il vienne,
Dis-moi, sur quoi veux-tu qu'ici je l'entretienne ?

FROSIMON.

Primo, rejetter loin la Procuration ;
Et comme le travail est son aversion,
Lui faire imaginer de chercher quelque route
Plus courte.....

LE CHEVALIER.

Il le fera ; je n'en fais aucun doute :
Tu sçais, pour éviter tels inconveniens,

Qu'il ne manque jamais de prompts expédiens :
Un ſeul point m'inquiette, & te trouble toi-même ;
C'eſt Cidaliſe : Ami, qui nous hait, & qu'il aime ;
Tu ſçais tout ce qu'ici j'ai tenté vainement,
Pour vaincre ce qu'elle a pour nous d'éloignement ;
Depuis peu cependant, (& cela me conſole,)
Je vois qu'elle m'adreſſe un peu plus la parole ;
Peut-être en ſon parti veut-elle m'attirer,
Pour preſſer ſon hymen qu'elle voit différer.
Mais elle auroit grand tort d'y compter : que t'en ſemble ?
Nous ne devons ſonger qu'à les brouiller enſemble ;
Juſqu'ici je n'ai pu ;..... mais ſi j'y trouve jour.....
Le voici qui paroît.

SCENE IV.

DAMON, LE CHEVALIER, FROSIMON.

DAMON, *en robe de chambre.*

BON JOUR, Amis, bon jour ;
(*Il fait ſigne qu'on apporte des fauteuils.*)
Je ſuis bien las des ſoins que demande la vie :
Je ne m'en crois exempt qu'en votre compagnie ;
Mais pour être ſortis, & ſitôt arrivés,
Il faut que du matin vous vous ſoyez levés ;
Car il eſt, ce me ſemble, encore de bonne heure,
Et pour avoir ſitôt quitté votre demeure,

Vous aurez, Chevalier, preſſé votre réveil;
Dites, n'avez-vous pas troublé votre ſommeil?
Je ſerois très-fâché d'en avoir été cauſe.

LE CHEVALIER.

Non, je vous en réponds, & j'en ai pris ma doſe;
Mais elle n'ôte rien à mon empreſſement.

DAMON.

Oh! ma foi, là-deſſus je ſuis ſans compliment,
Et comme on me feroit une peine cruelle,
(Fût-ce pour la raiſon la plus eſſentielle,)
De me venir tirer d'un ſommeil enchanté,
Je ſens que pour autrui j'ai la même équité.

LE CHEVALIER.

Écoutez; le ſommeil eſt en effet aimable.

DAMON.

Que celui du matin ſur-tout eſt agréable!
Il eſt léger, charmant, ce n'eſt que s'aſſoupir;
Vous rêvez doucement, vous vous ſentez dormir;
N'eſt-il pas vrai? Pour moi, je ne ſçaurois m'en taire,
Je ne voudrois jamais me lever..... car, que faire?

LE CHEVALIER.

Toujours la même choſe.

DAMON.

Et pour voir des objets
Importuns, chagrinans, faits pour troubler la paix;
Pour entendre parler d'affaires, de nouvelles,

Prendre des ſoins fâcheux, ouïr des bagatelles ;
Voilà tout ce qu'on fait ſi-tôt qu'on eſt debout,
Ne vaudroit-il pas mieux ne rien faire du tout ?

LE CHEVALIER.

Ne rien faire du tout ! le mot eſt admirable !
Mais la choſe eſt en ſoi mille fois plus aimable.
Ne rien faire du tout !... non, je ſuis ſi charmé...

(*à Froſimon.*)

Sentez-vous tout le ſens dans ce mot renfermé ?

FROSIMON.

Je ſens que ce ſeroit la plus heureuſe vie ;
Mais que cette pratique eſt loin d'être ſuivie !

DAMON.

Et pourquoi, quand on peut, ne pas s'y ramener ?

LE CHEVALIER.

Il faudra par Arrêt quelque jour l'ordonner.

DAMON.

Bon ! ce ſont nos Seigneurs de la Magiſtrature
Qui ſe donnent le plus de peine & de torture ;
On vouloit m'engager à prendre ce parti,
Mais Amis & parens ont eu le démenti :
Que nous font en effet les affaires des autres,
Quand nous pouvons à peine avoir le ſoin des nôtres ?
Enſuite on me preſſa de prendre un Régiment,
Pour celui-là, c'étoit aſſez mon ſentiment ;
Mais quand j'enviſageai que, pour ſe rendre utile,

Il falloit pour la Cour abandonner la Ville,
Obséder le Ministre, assiéger les Bureaux,
Produire tous les jours des mémoires nouveaux;
De tout un corps enfin être l'homme d'affaire;
Malgré ce grand honneur je n'en voulus rien faire;
Et j'ai bien mieux aimé vivre en particulier,
Au hazard de passer pour homme singulier.
On nommera cela paresse, eh bien! paresse,
Soit; moi j'en suis charmé, tout haut je le confesse.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne l'avoueriez-vous pas?

DAMON.

C'est qu'il est bien des gens qui, dans le même cas,
Du nom de Paresseux se feroient une honte;
Moi, je passe le titre, & j'y trouve mon compte;
Mais je ne donne pas dans cette oisiveté
Qui vise & va tout droit à la stupidité:
La paresse est chez moi paresse raisonnée,
Qui procure une vie & libre & fortunée,
En un mot, la sagesse avec la volupté.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que j'appelle un systême enchanté!

DAMON.

Heureuse passion, qui n'a jamais d'allarmes!
Rien n'altere ses traits, rien ne trouble ses charmes;
C'est pour y revenir que vous l'abandonnez,
Avec plus de plaisir que vous y revenez:

Elle, comme une douce & commode maitresse,
Vous en reçoit encore avec plus de tendresse,
Et vous ouvrant son sein, & vous tendant les bras;
Sçait encor vous lier par de nouveaux appas.

LE CHEVALIER.

Vous en faites vraiment une image charmante.

DAMON.

Je ne la flatte point, elle est très-ressemblante:
Mais voilà Frosimon qui paroît bien surpris,
Et je ne pense pas qu'il soit de mon avis;
Il lui faut du travail à lui.

FROSIMON.

Non, je vous jure;
Et j'en trouve souvent la nécessité dure.
Je serois très-content si je ne faisois rien:
Mais il faut travailler quand on n'a pas de bien;
Sans ce motif pressant, bien des gens dans la vie,
Suivroient très-volontiers votre Philosophie.

DAMON.

Il a raison, au moins: nous naissons paresseux;
Et si nous restions tels, nous serions tous heureux;
Mais ce beau naturel, personne ne l'exerce;
Préjugés, passions viennent à la traverse,
Qui nous fermant l'oreille à sa secrette voix,
Nous forcent malgré nous à suivre d'autres loix.
L'ambitieux, qui semble en être le contraire,

Dans le fond de son cœur porte ce caractère ;
Et parmi les rebuts, les affronts, les travaux,
Son véritable objet c'est l'amour du repos :
Mais au but qu'il souhaite aussi-tôt qu'il arrive,
De ce repos si cher sa passion le prive ;
Pour conserver sa place, ou bien, pour s'agrandir,
On le voit de nouveau s'agiter, s'enhardir,
Et du desir ardent de sa béatitude,
Faire un nouveau prétexte à son inquiétude.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous avez raison, le voilà trait pour trait,
Et vous n'en chargez point encore le portrait.

DAMON.

Aussi je les vois tous comme de vils Esclaves,
Qui ne méritent pas qu'on brise leurs entraves ;
Mais quant à l'Intendant, j'en suis vraiment touché ;
Puisque de travailler il dit qu'il est fâché ;
Ses soins me sont pourtant tout-à-fait nécessaires ;
Et sans lui j'aurois peine à faire mes affaires.

LE CHEVALIER.

Il en est bien encor qu'il voudroit vous sauver ;
Mais il ne peut souvent sans vous les achever.

FROSIMON.

Plût au Ciel quelquefois que cela fût possible !

DAMON.

Mais il est sur la régle aussi trop infléxible.
Que lui coûteroit-il d'être un peu plus humain ?

LE CHEVALIER.

Ah ! quelqu'un comme lui, qui va droit son chemin,

Veut que les choses soient dans la meilleure forme.

DAMON.

Par exemple, voilà ce que je trouve énorme :
Moi sur-tout, l'ennemi de la précaution,
Je rappellois tantôt la Procuration,
Que je dis l'autre jour qu'au plutôt il fît faire :
Mais, ma foi, je lui dis aujourd'hui le contraire ;
Elle ne serviroit qu'à nous embarrasser.
Car, je le connois bien ; il voudra me dresser
Des Comptes, des Etats, me faire des Mémoires :
Moi, je ne veux rien voir jamais de ces grimoires.
Ce seroit en effet quelque chose de beau
D'être comme un Commis vis-à-vis un Bureau,
Calculant, épluchant d'ennuyeuses légendes,
Vérifiant des faits, contestant des demandes !
Puisqu'il en prend la peine, & qu'on s'en fie à lui,
Dites-moi s'il vous plaît, dois-je en avoir l'ennui ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on s'y peut fier en assurance.

DAMON.

Et puis, voyez-vous rien comme la défiance ?
N'est-elle pas l'écueil de la tranquillité ?
Est-ce vivre, en un mot, que d'être tourmenté ?

FROSIMON.

Il faut bien faire voir pourtant comme vous êtes.

DAMON.

Ne le voyez-vous pas, si c'est vous qui le faites ?

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'entends ce qu'il veut dire, il veut sa sûreté ;
Qu'il ait payé pour vous, ou qu'il ait emprunté,
Il lui faut sa décharge, afin que dans les suites
On ne lui fasse pas de mauvaises poursuites.

FROSIMON.

Sans doute, à cet article on ne peut répliquer.

DAMON.

Vous ne me donnez pas le tems de m'expliquer :
Tous ces cas sont prévûs, & je voulois vous dire
Que j'ai trouvé le point, & cela sans écrire ;
Ou du moins, quelques mots suffiront pour cela....
Devinez à présent : Oh ! le tout part de-là.
Je ne suis pas pourtant un aigle en fait d'affaire ;
Mais j'ai le sens commun, c'est le point nécessaire.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut rien de plus ; du bon sens, tout est dit.

DAMON.

J'étois donc ce matin à rêver dans mon lit ;
Et c'est dans ce tems-là qu'on a la tête saine,
Que sans se fatiguer notre esprit se promene :
Là, j'ai trouvé tout net, & tout du premier coup,
Un moyen qui pourra nous soulager beaucoup ;
Qui ne sçauroit jamais dans aucune occurrence,
Contre lui, ni les siens tirer à conséquence :
C'est le seul en un mot ; pouvez-vous deviner ?

LE CHEVALIER & FROSIMON.

Non.

DAMON.

Ce sont mes blancs-seings que je veux lui donner.

LE CHEVALIER.

Pour le coup je me rends, ce moyen est unique.

DAMON.

N'est-il pas vrai ? pour moi, je le crois sans réplique;
Et voici leur usage : il reçoit mes deniers,
Il remplira les blancs : voilà pour mes Fermiers;
Et pour son compte à lui, comme il fait ma dépense,
Autres blancs à remplir ; & voilà sa quittance.

FROSIMON.

Mais, Monsieur.....

DAMON.

Point de mais,... allons donc, Chevalier,
Dites-lui qu'il a tort de me contrarier :
Vous êtes son ami ; voyez-vous dans la chose
Rien qui lui puisse nuire, & qu'en rien on l'expose ?

LE CHEVALIER.

Non, je l'accuserois même d'être entêté,
Et je dirois qu'il a mauvaise volonté.

(*à Frosimon.*)

Allons, acceptez donc, Monsieur le formaliste.

FROSIMON.

Je vois qu'on ne veut pas permettre que j'insiste.

DAMON, *leur tendant la main à tous les deux.*

Allons donc : touchez-là, vivons tous trois heureux :
En vérité, je suis au comble de mes vœux.

Hé bien ! en un ſeul mot, & dépenſe & recette,
Quand je vivrois cent ans ; voilà la régle faite.
Il ne faut que s'entendre, & ſi l'on vouloit bien,
On ne rencontreroit de l'embarras en rien :
Oh çà ! puiſque la choſe eſt ainſi terminée,
Décidons à préſent du ſort de la journée ;
Nous la paſſons ici, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Vous ferez
Tout ce qu'il vous plaira ; nous, ce que vous voudrez.

DAMON.

Oui, je trouve ennuyeux ſpectacle & promenade,
Et Cidaliſe étant encore un peu malade,
Elle ne viendra point : que le Suiſſe aujourd'hui
(*à Froſimon.*)
Ne nous laiſſe monter perſonne, dites-lui.
Voir tous les jours du monde eſt une ſotte mode,
Et la Robe-de-chambre eſt d'ailleurs ſi commode,
Que par cérémonie, & pour ſe tourmenter,
Je n'ai jamais conçu comme on peut la quitter.

FROSIMON.

Il eſt vrai : cependant ſi c'eſt là-haut qu'on mange ;
Vous n'y montez jamais.....

DAMON, *fâché.*

Cérémonie étrange !
Il faut donc s'habiller ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Fort bien : s'il eſt ainſi ;
Nous ne dînerons point de trois heures d'ici.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE.

Oui, Monſieur, ma Maitreſſe en eſt fort étonnée;
Elle croyoit vous voir dans cette après-dînée,
Et je ne conçois pas comment ſur ſa ſanté,
Vous témoignez, Monſieur, tant de tranquillité.

DAMON, *embarraſſé.*

J'ai ſçu qu'elle étoit mieux: ſi j'avois pu moi-même
Aller.....

LISETTE, *ſur le même ton.*

Oui, mais aller......c'eſt une peine extrême;
J'ai l'honneur cependant de vous faire ſçavoir
Que chez nous à ſouper on vous attend ce ſoir.

DAMON.

Le fâcheux contre-tems!

LISETTE.

Et j'ai même à vous dire

Que quelqu'un y doit être encore.....

DAMON.

Ah !quel martyre !

LISETTE.

Que vous ferez, dit-on, bien aise de revoir.

DAMON.

Non ; vous me mettriez, je crois, au désespoir.

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? vous êtes bien étrange !

DAMON.

Quoi ! vous ne voyez pas que cela me dérange.
Car j'avois au travail destiné ce jour-ci.
(*Il est embarrassé, & regarde le Chevalier.*)
Ce matin nous étions en affaires ici....

LE CHEVALIER.

Et peut-être allions-nous encor nous y remettre.

DAMON.

Mais Cidalise enfin ne veut pas le permettre ;
Avec elle toujours il faut se transplanter.

LISETTE.

Transplanter !.. c'est le mot ; oui, c'est bien riposter ;
Et pour peu qu'on vous laisse en dire davantage,
Vous allez nous prouver que c'est un vrai voyage.

DAMON.

Et ce n'est point cela qui cause mon chagrin ;

C'eſt l'interruption, & non pas le chemin :
Bon ! effectivement, c'eſt-là mon caractère !
J'irois dix fois le jour, ſi je n'avois que faire.

LE CHEVALIER, *à Liſette.*

Vous autres, qu'on ne voit, du matin juſqu'au ſoir,
Qu'aller, venir, reſter, vous lever, vous aſſeoir,
Qui ne vaquez à rien qu'à des choſes oiſeuſes,
Il faut penſer pour vous ; vous-êtes bien heureuſes.

LISETTE, *en montrant Damon.*

Oui, Monſieur eſt ſans doute un homme fort actif,
Et fort eſſentiel, ſur-tout fort effectif ;
Il agit cependant ; mais ce n'eſt qu'en paroles ;
Hé ! fi donc, eſt-ce à moi qu'on dit ces fariboles ?
Etre en affaires, vous ? la belle viſion !
Comme les Médecins en conſultation ;
Vous riez, plaiſantez, parlez de bagatelles,
Et vous vous aſſemblez pour dire des nouvelles.

DAMON.

Quel eſt donc ce diſcours ? Il me paroît très-bon !
Et vous le prenez là ſur un fort joli ton !

LISETTE.

C'eſt que j'ai de bons yeux, & que ſans microſcope
Je vois ; je ſçais de plus tirer un horoſcope :
Voulez-vous, par exemple, être au plus juſte inſtruit
Du ſort où chaque jour votre humeur vous conduit ?

DAMON.

Je vous ſuis obligé ; laiſſez, Mademoiſelle :
Je ne veux point ſçavoir vos écarts de cervelle.

LISETTE.

Oh ! c'eſt la raiſon même ; & pour dire entre nous,
Ce que j'ai tout ſujet d'appréhender pour vous ;
Sçachez que je prévois que votre caractère
Pourra vous attirer quelque méchante affaire ;
Que cette Cidaliſe, avec qui ſans égard
Vous apportez toujours quelque nouveau retard,
Se laſſera bientôt de ſouffrir & d'attendre,
Qu'elle ouvrira les yeux, ceſſera d'être tendre :
Vous voudrez revenir, mais inutilement ;
Rien ne pourra fléchir ſon endurciſſement ;
Le coup ſera porté ; votre repentir même
Ne ſera regardé que comme un ſtratagême,
Et bientôt le mépris ſuccédant au courroux,
Votre punition ne viendra que de vous.

DAMON.

Encore ! Quel diſcours ! & quelle pétulance !

LISETTE.

Oui, cela jure bien avec votre indolence.

DAMON, *au Chevalier.*

Mais que dites-vous donc, Monſieur, de cet excès ?

LISETTE.

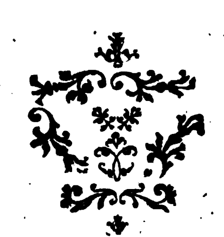
Oh ! Monſieur n'eſt pas fait pour juger ce procès.

LE CHEVALIER, *d'un ton doux.*

Sans devoir le juger ni le vouloir ; la ſuite
Vous fera mieux penſer, vous ſerez mieux inſtruite.

LISETTE.

Moi, je penſe aujourd'hui comme je penſerai ;
Jamais dans ſes erreurs je ne l'applaudirai ;
Et comme je n'ai point, & n'aurai point de vues,
Je ne prendrai jamais de routes ambigues.
Je vais faire récit de ma commiſſion. (*Elle s'en va.*)



SCENE II.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

PEUT-on pouſſer plus loin la perſécution ?
Si la colere en ſoi n'étoit pas une peine,
Je m'y mettrois, je crois, juſques à perdre haleine.

LE CHEVALIER.

Faut-il vous arrêter à de pareils propos ?

DAMON.

S'il ne s'agiſſoit pas encor de mon repos.....

LE CHEVALIER.

Comment le croyez-vous ?

DAMON.

C'eſt que je ſens la criſe.
Cette Liſette anime & pouſſe Cidaliſe,
Je m'en apperçois bien ; & que, ſans dire mot,
Elles ont contre-moi tramé quelque complot :
Je ſuis bien malheureux d'avoir été me mettre
En un pareil tourment ! Pouvois-je me promettre
Cette tranquillité, dont je fais tant de cas ?
Et peut-on la goûter au milieu du fracas ?

LE CHEVALIER.

Mais comment avez-vous pouſſé ſi loin l'affaire ?

DAMON.

Je vous jure d'honneur que je ne le sçais guére ;
Cidalise arriva veuve en cette maison,
Un parent qu'elle avoit fit notre liaison ;
Il étoit mon ami ; son amitié pressante
Le fit penser à moi pour sa belle parente ;
Je ne vous tairai point qu'elle, par sa douceur,
Fit une impression très-vive sur mon cœur ;
Mais quand j'eus tout signé, je revins à moi-même,
Et je me reprochai cette foiblesse extrême :
Alors l'ami partit, & depuis ce tems-là,
Tout est au même point que lorsqu'il s'en alla.

LE CHEVALIER.

Mais enfin, dites-moi quel dessein est le vôtre ?

DAMON.

Dans la simple amitié de rester l'un & l'autre ;
Et comme frere & sœur vivre en société,
Sans autre engagement que notre volonté :
Car enfin, que deviens-je, Ami, si je termine ?
Il faut qu'à mille soins dèslors je me destine :
Une sotte famille, & toujours triste à voir,
Qu'il faut se résigner pourtant à recevoir,
Vient vous importuner tout le long de l'année ;
Puis viennent les enfans, de qui la destinée
Vous occupe : on les doit & former & guider ;
Leur établissement qu'ensuite il faut fonder.....
Un homme, croyez-moi, qui n'aime pas la peine,

Et qui du mariage ose subir la chaîne,
Indispensablement éprouve des retours,
Qui, lui tournant la tête, abrégent bien ses jours.

LE CHEVALIER.

Ma foi, si vous voulez que je parle sans feinte,
Vous me donniez pour vous un vrai sujet de crainte;
Vous n'êtes point du tout formé pour ce lien.
Vous marier! fi donc! cela vous sieroit bien!

DAMON.

N'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Les gens de votre caractère
Doivent vivre garçons, n'ont rien de mieux à faire:
Ce n'est pas cependant qu'aujourd'hui les maris,
N'étant pas fortement de leurs femmes épris,
En soient embarrassés; quand on s'épouse, il semble
Que ce soit se jurer de ne plus vivre ensemble:
Mais vous, si vous l'aimez, vous ferez sagement
De ne point achever un tel engagement;
Et si vous voulez bien à moi vous en remettre,
Je m'en vais lui parler, le tout sans vous commettre.

DAMON.

Vous me rendez la vie; oui, mon cher Chevalier,
Faites qu'hymen jamais ne puisse me lier.
Sur-tout, peignez-lui bien les charmes d'un commerce
Que nul souci fâcheux ne trouble, ne traverse,

Que nos cœurs sont contens, que nos jours sont serreins,
Que toujours l'hymenée entraîne des chagrins;
Et que de l'amitié la douceur est plus pure,
Ses plaisirs plus parfaits, sa constance plus sûre.

LE CHEVALIER.

Reposez-vous sur moi, je parlerai des mieux.
Adieu; je reviendrai vous trouver en ces lieux.

(*à part en s'en allant.*)

L'occasion nous rit: & voici, ce me semble,
Un favorable instant pour les brouiller ensemble.



SCENE III.

DAMON, *seul.*

AH ! qu'un pareil ami se trouve rarement !
Il va de mon bonheur avancer le moment :
La paix va devenir mon unique compagne ;
Il est vrai qu'on n'en peut jouir qu'à la campagne ;
Que Paris n'est point fait pour la faire regner,
Déterminons-nous donc à nous en éloigner ;
Ma Terre de Xaintonge est un séjour tranquille,
Que je puis me résoudre à choisir pour asyle ;
Là.........



SCENE IV.

DAMON, L'ÉPINE, *tenant deux grosses liasses de Lettres.*

L'ÉPINE.

PUISQUE je vous trouve en un si doux loisir,
Voulez-vous bien qu'ici par forme de plaisir,
Je fasse auprès de vous charge de Secrétaire ?....
De vos Lettres je suis le grand dépositaire.

DAMON.

Hé bien ! à la bonne heure, & si c'est un dépôt,
Tu n'as qu'à le garder.

L'ÉPINE.

C'est parler comme il faut ;
Avec grande équité votre bouche prononce ;
Mais ce dépôt, Monsieur, vous demande réponse.

DAMON.

Et ne l'ai-je pas faite ?

L'ÉPINE.

Ah ! Monsieur, doucement :
Vous ne les avez pas ouvertes seulement.

DAMON.

Hé bien ! apparemment qu'il étoit inutile.

L'ÉPINE.

Ecoutez ; ſans les lire, il n'eſt pas bien facile
De pouvoir diſcerner s'il faut répondre, ou non ;
Dites-donc à préſent que je n'ai pas raiſon.

DAMON.

Sans-doute : car, à voir ſeulement l'écriture,
Ne peut-on pas d'abord former ſa conjécture ?

L'ÉPINE.

Oui ; mais moi qui les ouvre, & qui vois....

DAMON.

Laiſſe-moi.

L'ÉPINE.

Je ne puis donc jamais exercer mon emploi ?

DAMON.

Non.

L'ÉPINE, *montrant les liaſſes.*

Tout eſt par année : Ah ! c'eſt un bel ouvrage !

DAMON.

Je ne le verrai pas pour cela davantage.

L'ÉPINE. (*Il met les liaſſes après en avoir tiré une Lettre qu'il montre à Damon.*)

Celle-ci cependant vous déterminera,
Et réponſe de vous à la fin ſortira.

DAMON, *fâché.*

La raiſon, s'il vous plaît ? Je vous trouve admirable !

L'ÉPINE.

C'eſt qu'elle vient d'un lieu pour vous ſi deſirable !

DAMON.

D'où donc ?

L'ÉPINE

De la Xaintonge.

DAMON, *charmé*

Ah ! séjour plein d'appas!

L'ÉPINE, *sur le même ton.*

Peut-on si fort aimer ce qu'on ne connoît pas ?
Cette Terre, il est vrai, passe pour des plus belles :
Mais comment pourriez-vous en dire des nouvelles ?
Vous ne l'avez point vûe.

DAMON.

Et n'ai-je pas les plans ?
Et ne m'y dois-je pas transporter tous les ans ?

L'ÉPINE.

Ah ! c'est la même chose.

DAMON.

A-peu-près : mais n'importe.

L'ÉPINE.

Il faut que vous ayez la conception forte.

DAMON.

Veux-tu voir ? Le Château d'abord...est...bien bâti.
Ce sont...trois pavillons...fondés sur pilotis.....
La riviere à l'entour.... y vient... rouler son onde....
De-là... c'est en un mot le plus beau lieu du monde.

L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Il eſt donc bien fâcheux, qu'un ſi beau bâtiment
Tombe de tous côtés !

DAMON.

Bon ! quel égarement !
Que dis-tu de tomber ?

L'ÉPINE.

Tenez, liſez vous-même ;
Votre Concierge écrit que ſa peine eſt extrême
De voir......

DAMON.

Oh ! lis toi-même.

L'ÉPINE.

MONSIEUR,

» Je ſuis bien fâché d'être obligé de vous tirer de » vos grandes & ſérieuſes occupations, pour vous » donner avis que faute d'avoir fait faire dans votre » Château les réparations que je demande depuis ſi » long-tems, un pavillon eſt tombé tout entier » dans la riviere ; ſi Monſieur vouloit m'envoyer un » ordre à prendre ſur ſes Fermiers, je le remettrois » entre les mains de Monſieur le Baron, qui veut » bien ſe charger de conduire.....

DAMON, *l'interrompant.*

Ah ! quelle viſion !
Mon Concierge eſt donc fol ? cependant il eſt bon

De mettre ordre au plutôt à ce qui périclite :
Allons ; j'irai moi-même en faire la visite.

L'ÉPINE.

S'il faut pour y mettre ordre attendre un jour si beau,
Oh ! ma foi pour le coup, adieu tout le Château.

DAMON.

Tu crois ?

L'ÉPINE.

Eh ! faites mieux ; attendant ce voyage,
Et pour ne rien risquer, chargez cet homme sage,
Cet honnête Baron, & des mains des Fermiers
Sur un ordre de vous, il prendra les deniers.

DAMON, *après avoir un peu rêvé.*

Allons, je le veux bien : donne-moi l'écritoire.
Te voilà bien content ; tu vas chanter victoire.

L'ÉPINE.

(Il approche la table avec tout ce qu'il faut pour écrire.)

C'est bien plutôt à vous.

DAMON.

Eh bien ! oui : je le crois.

(Quand il est prêt d'écrire, il s'arrête & dit :)

Quel jour est-ce aujourd'hui ?....... le quantiéme du mois ?...

L'ÉPINE.

Mettez la date en blanc sur l'ordre & sur la lettre,
Je ne m'en souviens point ; & l'on peut bien l'y mettre ;

C'eſt autant d'épargné d'ailleurs pour votre main,
Et dix ou douze mots ſont un aſſez bon gain.

DAMON.

Oui-dà, c'eſt quelque choſe : en tout je hais la peine,
Et puis, je ne ſuis point, pour écrire, en haleine;
Il faut de l'habitude, au moins, à ce métier.
Voyons donc. *(Il prend une feuille de papier.)*

L'ÉPINE.

De quel air vous prenez ce papier!

DAMON, *s'arrêtant encore.*

Oui, je ſuis déjà las ; n'imagine pas rire.

L'ÉPINE, *à part.*

Je gage qu'il voudroit ne pas ſçavoir écrire.
(à Damon.)
Eh bien enfin ?

DAMON.

(Il prend de l'encre, & fait comme s'il alloit écrire ; mais s'interrompant encore.)
Sçais-tu quel jour la Poſte part ?

L'ÉPINE.

Que cela vous fait-il ? ou plutôt ou plus tard,
Quand vous aurez écrit, on y mettra la lettre.

DAMON.

Oui, mais il faut ſçavoir le jour qu'il la faut mettre.

L'ÉPINE.

C'eſt pour après-demain, je n'en ſuis pas certain.

DAMON, *se levant.*

Eh bien! j'écrirai donc après demain matin ;
Il sera tems assez.

L'ÉPINE, *riant.*

Autre lettre qui rate.

DAMON.

Et puis je serai sûr du jour & de la date.

L'ÉPINE.

Fort bien : nous avons fait un merveilleux travail.

DAMON.

Tu n'as qu'à remporter tout ce bel attirail.

L'ÉPINE.

Oui, car il vous a fait prendre bien de la peine.

DAMON.

Ne crois pas plaisanter : j'en aurai la migraine.

L'ÉPINE.

Ce sera tout au moins ; & j'en suis affligé.

DAMON.

A propos ; ce matin je me suis engagé
D'écrire des blancs-seings pour arranger le compte
De Frosimon.....

L'ÉPINE.

Comment ?

DAMON.

Oui, des blancs-seings.

L'ÉPINE.

Quel conte !

Lui donner des blancs-seings ?

DAMON.

Oui ; donne promptement

(*Il signe au bas de plusieurs feuilles de papier.*)

La plume & le papier...... C'est fait en un moment.

L'ÉPINE.

Je m'y perds.

DAMON.

Je le crois : (*après avoir signé.*) tiens, porte-les lui vîte.

L'ÉPINE, *à part en s'en allant.*

Courons à Cidalise..... O Ciel ! quel coup j'évite !

SCENE V.

DAMON, *seul.*

QU'IL gouverne à son gré mes biens & ma maison ;

Je l'en laisse le maître ; & j'ai grande raison :

J'attends le Chevalier, il faut bien qu'il me dise

Ce qu'il a pu gagner auprès de Cidalise......

Je la vois ; elle est seule... Où donc est-il allé ?

Avant elle pourquoi ne m'a-t-il point parlé ?



SCENE VI.

CIDALISE, DAMON.

CIDALISE.

EH bien ! c'en est donc fait, & Damon m'abandonne ?

DAMON.

O Ciel ! que dites-vous ? Un tel discours m'étonne !

CIDALISE.

Puis-je donc vous parler en des termes plus doux,
Après ce que l'on vient de m'annoncer de vous ?

DAMON.

Et que vous a-t'on dit qui vous puisse, Madame,
D'un honteux abandon faire accuser ma flamme ?

CIDALISE.

Votre flamme ! ah, Damon, quel terme à votre tour !
Peut-on parler de flamme avec si peu d'amour ?

DAMON.

Vous m'offensez : pour vous ma tendresse est extrême :
J'ai pu croire, il est vrai, que, quoique je vous aime,
Si nous restions ici sans former certains nœuds,
Nous serions vous & moi peut-être plus heureux.

CIDALISE.

C'est donc-là le projet que l'amour vous inspire ?

L'honneur, à son défaut, n'a t'il rien à vous dire ?
Et depuis le départ d'Argante, deviez-vous
Différer, dites-moi, de vous voir mon Epoux ?
Cependant jusqu'ici j'ai renfermé ma peine ;
J'ai senti que la plainte étoit indigne & vaine ;
Et me flattant toujours d'avoir le fond du cœur,
Je voyois vos délais sans crainte & sans aigreur ;
Car enfin, la tendresse envers vous qui me guide,
N'a rien qui soit frivole, elle est pure & solide ;
Mon goût pour vous, Damon, ne fut jamais qu'un choix.
Je vis que de l'honneur vous respectiez les loix ;
Et jugeant votre cœur digne de ma tendresse,
Je faisois volontiers grace à votre paresse,
En faveur du beau fond que je trouvois en vous,
Et de vos agrémens : mais à ces derniers coups
Je vois que des vertus abondonnant l'usage,
Le vice même hélas ! devient votre partage ;
Et quoiqu'il ne soit pas dans votre volonté,
Qu'il n'en a pas sur vous moins pris d'autorité.

DAMON.

O Ciel ! que dites-vous ?

CIDALISE.

Ce qu'il ne faut plus taire ;
De mes ménagemens est-ce-là le salaire ?
Et lorsque j'en attends si justement le prix,
C'est pour en recevoir un plus cruel mépris ;

Vous osez de ſang-froid, au point où nous en ſommes,
M'envoyer déclarer par le dernier des hommes,
Que nos engagemens jusqu'ici ſuſpendus,
N'ont été différés que pour être rompus.
Dans tous les autres cas, c'eſt la même conduite ;
Auſſi, vous le voyez, tout le monde vous quitte ;
Je ſuis le ſeul ami qui vous ſoit demeuré,
Encore voulez-vous en être ſéparé.
Mais, quoique vous faſſiez, je reſterai fidèle,
Je le dois par honneur, & je le fais par zèle ;
Puiſqu'enfin vous avez & mon cœur & ma foi,
C'eſt un procédé digne & de vous & de moi.
Je prétends cependant avoir une victime ;
C'eſt votre Chevalier, le coup eſt légitime ;
Avec votre Intendant ſecrettement d'accord,
Je ſçais que c'eſt à qui vous fera plus de tort ;
Et j'ai la preuve en main du plus affreux pillage,
Dont prodigue jamais ait ſouffert le dommage.

DAMON.

Ah ! ne le croyez pas, je ſuis ſûr de leur foi,
Et je vous en réponds ici comme de moi.

CIDALISE.

Comme de vous ? Hélas ! dans cette circonſtance,
Votre atteſtation fait bien mal leur défenſe ;
Mais vous voilà, Damon, crédule au dernier point ;
Vous vous livrez à tout, vous n'examinez point :
Suite pernicieuſe, effet de la pareſſe,

Elle donne d'abord cet esprit de foiblesse,
De confiance aveugle, & de facilité,
Qui finit par ôter la sensibilité.

DAMON.

Ah ! de grace arrêtez, vous me faites injure.

CIDALISE.

Rougissez bien plutôt d'être dupe & parjure.

DAMON.

Non ; je vois bien par où tout ceci finira.

CIDALISE.

Eh bien ! parlez encor ; qu'est-ce qu'il en fera ?

DAMON.

Je prendrai le parti, pour finir cette guerre,
D'aller me confiner dans quelque coin de Terre,
D'où l'on n'entendra plus jamais parler de moi.

CIDALISE.

Et voilà donc le prix que l'on garde à ma foi ?

DAMON.

Que voulez-vous ? le monde est si désagréable,
Si lassant, si méchant, qu'un homme raisonnable
Ne sçauroit vivre en paix qu'après l'avoir quitté.

CIDALISE.

Moi ; quoique vous portiez si loin la dureté,
Je ne changerai point ; le péril est extrême,
Et je veux prendre soin de vous malgré vous-même.

Pour terminer enfin tout ce beau différend,
J'attends chez moi Pirante, il est votre parent;
Je l'ai fait avertir, on sçait sa renommée,
Et jamais Magistrat ne l'eut plus confirmée.
Là, je ferai venir Frosimon devant lui.
Je lui ferai montrer votre état aujourd'hui.
Du Chevalier aussi, je veux qu'il s'éclaircisse,
Et de tous deux enfin qu'il vous fasse justice.

DAMON.

O Ciel! dans quelle affaire allez-vous me jetter?

CIDALISE.

Le désordre est trop grand, & je dois l'arrêter:
Adieu: je vais encore envoyer chez Pirante.

DAMON.

Attendez.

CIDALISE.

Plus j'attends, & plus le mal augmente;
Je ne demande point que vous me secondiez:
Mais je veux empêcher que vous ne vous perdiez.
Si je n'agissois point, je deviendrois complice;
Après, si vous voulez, vous me rendrez justice.

(*Elle s'en va.*)



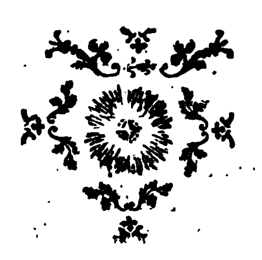
SCENE VII.

DAMON, *seul.*

(Il se jette dans un Fauteuil.)

EH bien ! ne suis-je pas joliment ajusté ?
Cidalise se porte à cette extrémité !
Je ne la connois plus, & crois que c'est un songe.
Oh ! parbleu, pour le coup, je pars pour la Xaintonge ;
Il n'est aucun pouvoir qui me retienne ici...
Elle a tort cependant de me pousser ainsi...
Allons vaquer aux soins où ce départ m'engage...
Ciel ! je ne croyois pas faire si-tôt voyage.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, L'ÉPINE.

LISETTE.

Je te le dis encore, Argante est arrivé;
Ma Maitresse en rentrant chez elle l'a trouvé.

L'ÉPINE.

Argante ! ah ! quelle joye ! à nos vœux tout succède.

LISETTE.

Ils vont à tout ceci mettre bientôt remède;
Pirante est avec eux, en un mot tout est prêt :
Sçais-tu si l'Intendant est de retour ?

L'ÉPINE.

Il l'est:
Mais peut-être ici bas va-t-il bien-tôt descendre,
Et le point capital est de l'aller surprendre,
Pour se rendre d'abord maître de ses papiers...
Ne me devrois-tu pas couronner de lauriers ?
Car enfin, du succès j'ai seul toute la gloire.

LISETTE.

Oh ! j'ai bien, s'il vous plaît, moitié dans la victoire.
Sans moi que tenois-tu ? Si je n'eusse pressé,
Le tout auroit tourné comme par le passé,
Et Cidalise auroit encor versé des larmes.

L'ÉPINE.

Oh! j'avois en ses mains mis de trop fortes armes :
Blancs-seings & Créanciers ont bien fait entre nous.

LISETTE.

Mais parlons de Damon, est-il bien en courroux ?

L'ÉPINE.

On m'a dit que tantôt dans sa douleur profonde,
Il avoit dans sa chambre assemblé tout son monde,
Pour partir, disoit-il ; mais un moment après,
Ne sçachant qu'ordonner, rebuté des apprêts,
Ne voyant qu'embarras, & pas la moindre issue,
Il a congédié l'importune cohue,
Et dans son cabinet s'est vîte renfermé.
Moi, que cette nouvelle a d'abord allarmé,
Je me suis approché du trou de la serrure,
Et je l'ai vû faisant une étrange figure ;
Dans un fauteuil assis, poussant de grands hélas!....
Il s'est même levé, sans pourtant faire un pas :
Puis s'y laissant tomber ; j'ai, dans ce trouble extrême,
Vû qu'il s'abandonnoit tristement à soi-même :
Ses regards s'égaroient.....mon cœur en a frémi.

LISETTE.

Ses yeux se sont fermés, puis il s'est endormi.

L'ÉPINE.

Justement.

LISETTE.

Oh! de lui tu n'avois rien à craindre;
Il s'attriste aussi peu qu'il aime à se contraindre:
Mais je m'amuse trop; adieu, jusqu'au revoir.
Oui, va-t-en les trouver, & finissez ce soir.

(Lisette s'en va.)

SCENE II.

L'ÉPINE, *seul.*

ARGANTE avec Pirante! ô Ciel! quel coup de grace!
Mais c'est mon Maître; allons sçavoir ce qui se passe.



SCENE III.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

Comment depuis tantôt ne vous ai-je pas vû ?
Vous m'avez chagriné.

LE CHEVALIER.

Je ne l'aurois pas pu :
En quittant Cidalise, elle m'a paru faire
Route de ce côté : j'ai fait route au contraire ;
Car après les propos qu'elle a tantôt tenus,
J'ai cru que je devois ne m'y présenter plus.

DAMON.

J'ai bien eu depuis vous une autre conférence ;
Vous n'imaginez point où va sa violence.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si confus, si surpris ;
C'étoit une hauteur, un si choquant mépris,
Que je m'en sens encor outré, hors de moi-même.

DAMON.

Oh bien ! sur Frosimon elle est encor extrême ;
C'est, vous dis-je, un excès, un vrai déchaînement,
Et vous-êtes tous deux traités bien durement.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Que lui veut-elle donc ? Qu'est-ce qu'elle demande ?

DAMON.

C'eſt ſur ſes comptes.

LE CHEVALIER.

Bon !

DAMON.

Elle veut qu'il les rende ;
Elle prétend ſçavoir, dit-elle, mon état,
Et fait à ce ſujet venir un Magiſtrat.

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai de mes jours, moi, vu choſe pareille ;
Et je n'en crois qu'à peine encore mon oreille.
Quoi ! l'on viendra chez vous à titre de Sergens,
Pour faire, malgré vous, rendre compte à vos Gens ?

DAMON.

Vous voyez, mon Ami ; voilà comme on me traite !

LE CHEVALIER.

Ah ! vous le voulez bien ; la foibleſſe eſt complette.

DAMON.

Mais que faire ?

LE CHEVALIER.

Que faire ? Il faut bien poliment,
A ce beau Magiſtrat faire le compliment,
Lui dire qu'à votre âge on n'eſt plus en tutelle ;
Que vous avez encore aſſez bonne cervelle,
Pour gouverner vos biens, le tout ſans ſon crédit,

Et

Et qu'il ne vous plaît pas encor d'être interdit :
En effet, il n'eſt point d'exemple qu'on aſſiége
Ainſi quelqu'un chez ſoi.

DAMON.

Juſtement c'eſt un ſiége ;
Ils ſe ſont propoſés de m'enlever d'aſſaut.

LE CHEVALIER.

Mais Froſimon, je crois, n'eſt pas aſſez nigaud,
Pour leur faire rien voir ?

DAMON.

Que ſçavez-vous ? Peut-être
Sera-t-il ſi troublé, qu'il n'en ſera pas maître.
Mais je ſuis inquiet de ce qu'il ne vient point,
Je voudrois qu'avec lui nous réglaſſions ce point ;

LE CHEVALIER.

Eh! bien, montons-y.

DAMON, *embarraſſé.*

Bon !

LE CHEVALIER.

Vous pourrez lui preſcrire,
Et ce qu'il faudra faire, & ce qu'il pourra dire.

DAMON, *plus embarraſſé.*

Et s'ils y ſont déjà, comment venir à bout
De l'en débarraſſer ?.... J'abandonnerois tout.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien cruel de vous faire des peines ;
Pouvant les éviter.

DAMON.

Je n'aime point les ſcenes.

LE CHEVALIER.

Et n'en eſt-ce pas une & pour vous & pour lui,
Que ce que Cidaliſe entreprend aujourd'hui ?
Et ne pourriez-vous pas, ſans un ſi grand miracle,
Y mettre, d'un ſeul mot, un légitime obſtacle ?

DAMON.

Oui-dà ; c'eſt bien-tôt dit : je voudrois vous y voir...
Non ! encore une fois, je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Mais ce beau déſeſpoir, qui n'eſt que la pareſſe,
Et Froſimon & moi, nous met dans la détreſſe.

DAMON.

Bon ! ne pourrai-je pas toujours vous en tirer ?

LE CHEVALIER.

Mais voici le moment, pourquoi le différer ?
Quoi pour un pas, un mot, quand vous êtes le maître......

(Il eſt effrayé.)

Mais Argante en ces lieux ! comment y peut-il être ?
Jamais ſon nom ici ne me fut prononcé.

SCENE IV.

ARGANTE, DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON, *sans reconnoître Argante.*

D'Où vient qu'on laisse entrer sans avoir annoncé ?

ARGANTE.

N'ai-je donc plus le droit de m'annoncer moi-même ?

DAMON.

Que vois-je ! me trompé-je ? Argante ! ah ! joie
extrême ! (*Ils s'embrassent.*)
Depuis quand de retour ? vous êtes bien discret !

LE CHEVALIER, *à part.*

Payons d'effronterie, engageons-le au secret.

DAMON, *à Argante.*

Vous voir étoit vraiment bien loin de mon attente.
(*Au Chevalier*)
Venez donc, Chevalier, & que je vous présente.

ARGANTE, *en voyant le Chevalier.*

O Ciel !

LE CHEVALIER, *à Damon.*

Monsieur, sans vous, ne m'auroit point remis.

DAMON.

Vous vous connoissez donc ?

LE CHEVALIER, *à Damon.*

Oui, nous sommes amis.

DAMON.

Tant mieux : je ſuis charmé de la reconnoiſſance.

ARGANTE.

Juſqu'au dernier degré c'eſt pouſſer l'inſolence !

LE CHEVALIER, *bas à Argante.*

Je ſuis perdu, Monſieur, ſi vous me démentez.

ARGANTE, *au Chevalier.*

Il faut que vous ſoyez tout des plus effrontés !

LE CHEVALIER, *à Argante.*

Non ; je vous en réponds, vous me louerez vous-même ;
J'agis pour lui, vous dis-je, & c'eſt un ſtratagême
Que vous devez, Monſieur, vous-même ſeconder.

ARGANTE.

Vous aurez de la peine à me le perſuader.

LE CHEVALIER, *paſſant du côté de Damon, & lui adreſſant la parole.*

Si nous nous connoiſſons ? la plaiſante demande !
La liaiſon d'abord entre nous fut ſi grande.....

ARGANTE.

Ah ! pas ſi grande encor que vous le diriez bien.

LE CHEVALIER.

De votre côté donc : car ma foi pour du mien,
Plus de zèle & d'ardeur, je crois, ne ſe voit guére.

DAMON.

Il eſt vrai qu'il eſt tel, c'eſt-là ſon caractère ;
Il eſt officieux, complaiſant, & ſans lui
Je périrois, je crois, de triſteſſe & d'ennui.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous n'acceptez pas le plus petit office,
Et je n'ai pu vous rendre encore aucun ſervice.

ARGANTE.

Il a vraiment grand tort ; ainſi donc tout le jour
Vous vivez en ce lieu ?

LE CHEVALIER.

C'eſt preſque mon ſéjour.

DAMON.

J'aime que mes amis chez moi puiſſent ſe plaire ;
Nous jouons, nous cauſons, nous faiſons bonne chére.
Et, comme vous ſçavez, *primò*, la liberté,
Sans quoi l'on eſt jamais à ſa commodité.

ARGANTE, *à Damon.*

Oh ! je vous connois bien ; je ſçais comme vous faites ;
Vous n'étiez pas pourtant encor comme vous êtes.
(*Au Chevalier.*)
Vous avez augmenté.....Monſieur le Chevalier,
Pour la vieille amitié qui nous a ſçu lier,
Et pour ce que Damon chez lui laiſſe d'aiſance,
Voulez-vous bien ailleurs porter votre préſence ?
Nous avons à parler.

DAMON, *vivement.*

Pourquoi donc l'écarter ?

Je n'ai point de secrets qu'il ne puisse écouter.

ARGANTE.

Ceux que je dois vous dire, il voudra bien permettre
Que seul dans votre sein je puisse les remettre :
Dans le secret d'autrui nul ne doit être admis.

(*Au Chevalier.*)

Sortez.

LE CHEVALIER, *les saluant.*

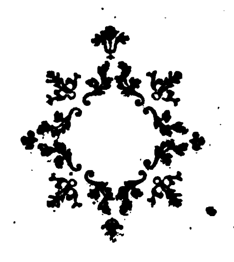
Je ne sçais pas fatiguer mes amis.

DAMON, *au Chevalier.*

Vous devriez monter.....là,.....vous pouvez m'entendre.

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Oui, je vais le trouver & le faire descendre.



SCENE V.

DAMON, ARGANTE.

DAMON.

COMME vous lui parlez !

ARGANTE.

Ainsi que je le dois ;
A quelqu'un qui servoit chez mon frere autrefois.
Bien plus ; si je voulois pousser certaine affaire,
Je crois, à dire vrai, qu'il n'en sortiroit guére.

DAMON.

Quel conte faites-vous ? voilà de vos erreurs :
Il faut qu'au Chevalier vous en vouliez d'ailleurs.

ARGANTE.

Je trouve merveilleux, contre toute apparence,
Qu'à lui plutôt qu'à moi vous accordiez créance ;
Mais je vous reconnois ; ce sont-là de vos traits,
Démentant vos amis, pour croire vos valets.

DAMON.

C'est qu'on ne s'attend point à trouver l'infamie
Dans quelqu'un qui par-tout est bonne compagnie.

ARGANTE.

La bonne compagnie au tems qui court, Damon,

N'eſt pas ſouvent la bonne, & n'en a que le nom;
Et dans une maiſon, quand le jeu qualifie,
Cela peut s'appeller mauvaiſe compagnie.
Mais puiſqu'il eſt la vôtre, il faut, pour commencer,
Que vous vous ſoyez fait bien fuir, bien délaiſſer!
Et comment Cidaliſe a-t-elle la foibleſſe
De ſouffrir près de vous une pareille eſpéce?
Inſtruiſez-moi, comment enſemble vivez-vous?

DAMON.

Tout comme à l'ordinaire.

ARGANTE.

Etes-vous ſon Epoux?
Sans doute.

DAMON.

Pas encor.

ARGANTE.

Comment donc! il me ſemble
Que vous étiez tout prêts de terminer enſemble?

DAMON.

D'acord; mais il falloit bien des arrangemens.

ARGANTE.

Quoi donc! manqueriez-vous à vos engagemens?

DAMON.

Non pas; mais entre nous j'ai vu que Cidaliſe
Ne ſe tourmentoit pas beaucoup pour la remiſe;
Je l'ai laiſſée à l'aiſe; & moi, de mon côté,

Je m'y suis mis aussi : voilà la vérité.

ARGANTE.

Fort bien ! & ces égards ne sont pas ordinaires.
Passons ; apparemment que vos autres affaires
Sont bonnes ? vous aurez, ainsi que de raison,
Nettoyé, liquidé les biens de la maison ?

DAMON.

Eh ! mais.....oui.....je le crois.

ARGANTE.

Vous le croyez ?

DAMON.

Sans doute.
Après tout, là-dedans, moi, je ne connois goute :
Mais j'ai mon Intendant ; un honnête garçon,
Qui m'arrange le tout de la bonne façon.
Eh ! tenez, à propos, il faut que je vous dise
Que sur son compte ici je vois que Cidalise
Prend un travers injuste, & veut le chicanner ;
Parbleu ! de ce projet il faut la détourner ;
Elle s'oppose en tout au repos où j'aspire :
Parlez-lui.

ARGANTE.

Non, Damon ; & puisqu'il faut tout dire,
Ce n'est que pour cela que je suis revenu ;
Votre dérangement ne m'est pas trop connu :
N'êtes-vous pas honteux de mener une vie,

Qui véritablement n'eſt qu'une léthargie ;
Et de ſuivre dans tout un foible, une langueur,
Qui dégrade à la fois, & l'eſprit & le cœur ?
Outre qu'à vous parler l'amitié m'autoriſe,
Vous ſçavez que je ſuis parent de Cidaliſe,
Et je vous vois ſans honte abuſer de ſa foi ;
De l'honneur le plus ſaint vous violez la loi ;
A deux hommes perdus abandonnant votre ame,
Et leur ſacrifiant vos biens & votre flâme,
Des plus chers intérêts ne prenant nul ſouci,
Voilà l'état affreux où je vous trouve ici.

DAMON.

Ah ! quel reproche, ami !

ARGANTE.

N'eſt-il pas équitable ?
Et pouvez-vous nier un fait trop véritable ?
Ouvrez, mon cher Damon, enfin ouvrez les yeux.

DAMON.

Vous m'étonnez, Argante, & j'atteſte les Cieux
Que tout ce que je fais me paroît légitime ;
Quoi ! l'amour du repos ſelon vous eſt un crime ?

ARGANTE.

Quand on le porte au point où vous l'avez porté,
Il va, n'en doutez pas, juſqu'à l'indignité ;
Et l'on doit à jamais déteſter la pareſſe,
Puiſqu'elle fait trahir foi, devoir & tendreſſe.

Vous êtes bien heureux que dans un tel excès
Vous puissiez espérer encor quelque succès ;
D'une tendre pitié que Cidalise émue
Veuille.....mais c'est l'Epine, apprenons-en l'issue.

SCENE VI.

DAMON, ARGANTE, L'ÉPINE.

ARGANTE.

Eh bien ! instruisez-nous de ce qu'on fait là-haut.
On fait rafle de tout, & ma foi, comme il faut.
Je viens, à ce jeu-là, de voir jouer Pirante ;
Ah ! l'habile homme ! il a la chance triomphante !
(à Damon.)
Ma foi, vous lui devez un beau remercîment,
Et sans lui, vous n'étiez pas bien.

DAMON.

Comment ? comment ?
Je ne te comprends point.

L'ÉPINE.

Vous allez le connoître ;
C'est que votre Intendant devenoit votre maître ;
Et s'il l'avoit été ? . . . Je le sçais trop prudent,
Pour aller vous choisir, vous, pour son Intendant.

ARGANTE.

Et le faux Chevalier est bien pour quelque chose....

DAMON, *à Argante.*

Et pourquoi voulez-vous qu'il en ſoit ?

L'ÉPINE, *à Damon.*

Non, il n'oſe

Il n'en étoit, hélas ! que pour un tiers au moins ;
Les biens étoient communs entre ces deux conjoints.

DAMON.

Qu'entends-je ? Juſte Ciel ! ah ! mon trouble eſt extrême.
A qui donc ſe fier ?

ARGANTE, *à l'Épine.*

Il faut voir par ſoi-même ;
Mais qu'eſt-il devenu ce charmant Chevalier ?

L'ÉPINE.

On l'a vu, m'a-t'on dit, deſcendre l'eſcalier
Fort précipitamment, quand, chez ſon camarade,
Il a ſçu qu'on étoit à lui donner l'aubade.

ARGANTE.

Tant mieux, je ne crois pas qu'il revienne ſitôt.
(*à l'Epine.*)
Pirante & Cidaliſe ?

L'ÉPINE.

Ils ſont encor là-haut ;
Ils faiſoient achever une grande écriture....,
Mais je vois Cidaliſe, on vient donc de conclure.

DAMON, *à Argante.*

Grands Dieux ! où me cacher ? Ne m'abandonnez pas.

SCENE VII.

CIDALISE, LISETTE, les Acteurs précédens.

CIDALISE, *à Damon.*

VOus ne me voyez point porter ici mes pas
Pour triompher de vous, ni jouir de ma gloire:
Le succès porte en soi le prix de la victoire;
Et comme l'intérêt ni l'animosité
Ne m'ont point fait agir, j'en fuis la vanité:
Voici donc vos blancs-seings, & la piéce authentique,
(*Elle lui donne des papiers.*)
La déclaration formelle & juridique
Que cet homme a signée, & qui vous rend vos biens.
Il faut pour y rentrer cependant des moyens.
(*Tendrement.*)
Malgré votre abandon & ce désordre extrême,
Pour réparer le mal je ferai tout moi-même.

ARGANTE, *à Cidalise.*

On ne pouvoit de vous, dans cette extrémité,
Attendre un moindre effort de générosité.

DAMON.

Quoi! véritablement vous prendrez tant de peine,
Et vous vous chargerez d'une si lourde chaîne?

CIDALISE.

C'est mon intention, mon honneur, mon devoir.

DAMON, *à Cidalise.*

J'abjure donc les torts que je pouvois avoir,

Et je sens tout le prix d'une telle tendresse ;
C'en est fait, Cidalise ; oui, je vous rends maitresse
Des vœux, des volontés & des biens de Damon ;
Accordez-lui de grace un généreux pardon :
De mon aveuglement je reconnois l'yvresse,
Et je ne conçois pas quelle étoit ma foiblesse :
Car, je n'envisageois le lien conjugal
Que comme un nœud fâcheux, comme le plus grand mal ;
Et point du tout, il est justement le contraire,
Vous en faites un port tranquille & salutaire ;
En sorte que, vos soins débrouillant ce cahos,
Je vois que pour jamais je me mets en repos.

LISETTE.

Fort bien ! voilà l'effort de la délicatesse.

(*à Damon.*)

Ainsi vous l'épousez à présent par paresse ?

CIDALISE.

Qu'importe ! Et s'il ne peut en lui la réprimer,
Dois-je pour cela seul le laisser opprimer ?

ARGANTE.

Non ; vous avez raison : il est de votre gloire
D'excuser ses erreurs, d'en perdre la mémoire ;
Et par une union convenable à tous deux,
De rentrer dans vos droits & de le rendre heureux.
Retournons chez Pirante, & sur notre conduite
Allons lui demander ses avis pour la suite.

DAMON.

Oui, c'est fort bien penser ; mais revenez bien-tôt.
Je vais en attendant me reposer là-haut.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII, & dernière.

L'ÉPINE, LISETTE.

L'ÉPINE, *à Damon, qui s'en va.*

MA foi, vous ferez bien; car dans cette aventure
(*à Lisette.*)
Vous avez eu grand mal....Habitude est nature.

LISETTE.

Ma Maitresse à la fin pourra le ramener...
Entre-nous à présent voyons à terminer.

L'ÉPINE.

Terminer ! c'est bien prompt !

LISETTE.

N'est-ce pas ta promesse ?

L'ÉPINE.

J'ai le mal de Damon, j'aime trop la paresse.

LISETTE.

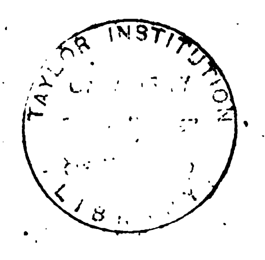
Attendez, s'il vous plaît, je vous apprendrai bien
A vouloir l'imiter....tu n'y gagneras rien.

L'ÉPINE.

Va, je te jure aussi que c'est par badinage.

Puis-je trop avec toi brusquer le mariage ?
Sois sûre qu'attentif à prévenir tes vœux,
Ton l'Épine jamais ne sera paresseux.

FIN.



LA VERITÉ
FABULISTE
COMEDIE.



ACTEURS.

LA VERITE'.
MERCURE.
LE GENTILHOMME de Province,
ET
L'AMI DU GENTILHOMME.
L'AMBITIEUX.
ARLEQUIN EN GASCON.
LE POETE,
ET
LE PROTECTEUR.
LA CAPRICIEUSE.
LE FASTUEUX.
LE FAUX POLITIQUE.

La Scéne est dans un bois consacré à la Verité.



LA VERITÉ FABULISTE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA VERITÉ, MERCURE.

LA VERITÉ.



OUI, Mercure, c'est un parti pris; je ne veux plus rester dans cette triste solitude; ce que j'aprends tous les jours du desordre des humains ne me permet pas davantage de demeurer oisive, & quoi que ces ingrats m'aient bannie d'entr'eux, je ne sçaurois me résoudre à les voir ainsi se détruire eux-mêmes.

MERCURE.

Mais quel remede pourez-vous y aporter ? les hommes ne changeront point ; l'habitude de tant de ſiécles a confirmé un égarement qui leur eſt, pour ainſi dire, devenu néceſſaire ; c'eſt du moins à preſent la forme de leur ſocieté ; & elle ne ſe ſoutient que par toutes les erreurs que vous voulez leur reprocher.

LA VERITE'.

Non, Mercure, je ne veux plus avec eux me jetter dans les reproches : je veux au contraire m'accommoder à leur foibleſſe, & prendre un nouveau tour pour me montrer à eux & pour leur parler. Je ſens que dans les diſpoſitions où ils ſont, ils ſe révolteroient infailliblement ſi la verité ſe preſentoit ſans voile ; j'ai réſolu d'en prendre un.

MERCURE.

Et de quel voile prétendez-vous vous ſervir ?

LA VERITE'.

C'eſt une envelope naïve, une image priſe dans les differentes proprietés des animaux, & même dans les choſes inanimées ; & dans des peintures variées, je leur repréſenterai diverſes actions qui leur feront ſentir leurs erreurs, & ils pouront dans la ſuite devenir moins criminels ou moins ridicules.

MERCURE.

Ce ſeront aparamment des Fables ?

LA VERITE'.

Oüi, & c'eſt le ſeul déguiſement que puiſſe emprunter la Verité.

MERCURE.

Mais ce moyen eſt uſé il y a long-tems. Eſope

votre premier député s'en servit autrefois en Phrygie ; mais quels risques n'y a-t-il pas couru ? & quels gains vous a-t-il faits ?

LA VERITE'.

Il n'a pas laissé de remedier à beaucoup d'abus.

MERCURE.

Je le veux croire : mais ceux qui l'ont suivi n'ont rien avancé du côté de la correction des mœurs. Sçavez-vous ce qui leur est arrivé ? les hommes, qui depuis long-tems ne vous aiment plus, n'ont cherché dans ces Fables que la Fable même, & ils ont laissé à part la Morale & la Verité. Ils ont épluché scrupuleusement la finesse de l'invention, la précision du tour, & la justesse de l'expression. Les unes de ces Fables ont plû universellement, & plairont à jamais ; les autres moins heureuses ont essuyé mille traits de satire.

LA VERITE'.

Je tâcherai de rendre les miennes les plus simples que je pourrai, du moins du côté de l'expression ; il seroit beau que la Verité parlât un autre langage ! quant au fonds, je ferai ensorte qu'il aille droit au point de Morale que j'aurai à traiter : voilà mon but, voilà tout mon art, & il y aura des hommes, croyez-moi, qui voudront peut-être bien s'en laisser toucher.

MERCURE.

Vous êtes bien attachée à votre projet !

LA VERITE'.

Je n'en tiens pas pour cela le succès plus assuré : mais je ne veux rien avoir à me repro-

cher ; & pour vous montrer que cela réussit quelquefois, écoutez la Fable du Sultan & du Visir.

MERCURE.

Très-volontiers.

LA VERITE'.

LE SULTAN ET LE VISIR.

FABLE.

Un *Sultan* furieux portoit par tout la guerre,
Et n'étoit pas content que les lointains climats
Sentissent l'éfort de son bras ;
Il ravageoit sa propre terre,
Ruinoit ses propres Etats.
Son Visir déploroit ce funeste ravage,
Sans oser lui rien témoigner ;
Et quand il l'auroit fait, qu'auroit-il pû gagner ?
Il ne l'eût qu'aigri davantage.
Il arriva pourtant un jour,
Que tous deux étant à la chasse,
Et loin du reste de la Cour,
Le Visir s'avisa d'un tour
Qui sçut colorer son audace,
Sire, je sçais, dit-il, la langue des oiseaux,
Rossignols, Fauvettes, Moineaux,
J'entends clairement leur langage ;
Un habile Dervis, cabaliste & demi,
Honnête homme, & fort mon ami,

M'a procuré cet avantage.
Si Vôtre Majesté veut en voir des effets,
Ses voeux vont être satisfaits.
Le Sultan à cette merveille
Prêtoit une attentive oreille.
Le soir en s'en allant, ils virent deux Hibous,
Perchés sur un arbre, en presence :
Hé bien Visir, nous direz-vous,
De ces deux animaux quelle est la conférence.
Le Visir s'aprocha de l'arbre, & quelque tems
Fit semblant d'écouter ce qu'ils paroissoient dire ;
Puis rejoignant son Maître, ah ! Sire,
Je ne redirai point ce que ces insolens
Sur Vôtre Majesté viennent de faire entendre.
Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,
Mot pour mot je veux tout aprendre.
Hé bien, dit le Visir, voici leur entretien.
Ils parlent d'unir leur famille,
L'un est pere d'un fils, & l'autre d'une fille
Qu'ils veulent ensemble établir ;
Et voici ce que l'un disoit à l'autre pere :
Ecoutez, je prétends, mon frere,
Que nos enfans soient bien, qu'ils ne puissent faillir ;
Et pour que leur état soit durable & tranquille,
Je n'accorderai rien, si vous ne leur donnez
Trente villages ruinés,
Item quelque petite ville.

Oh ! frere, a répondu l'autre Hibou, d'accord;
Cinq cent si vous voulez, allez je vous proteste,
Que, si le Sultan vit, nous en aurons de reste,
Il est pour les Hibous d'un merveilleux raport,
Que son régne soit long, nous aurons pour aziles.
Tous les villages & les villes.
Le Sultan avoit de l'esprit,
Il sentit bien le trait, il le mit à profit,
Et s'arrête enfin dans sa course.
Que dans les gens d'esprit on trouve de ressource !
Il n'en est point de si fort entêté,
Même dans le cas de la haine,
Qu'avec du tour on ne raméne ;
(*A Mercure.*)
Il faut, vous le voyez, orner la Verité.

MERCURE.

J'aurois tort de n'en pas convenir : je me rends : que m'ordonnez-vous ?

LA VERITÉ.

D'aller tout presentement publier aux mortels que la Verité s'est renduë fabuliste, qu'ils peuvent en toute sureté venir à elle, que sa rigueur est entierement bannie, & qu'ils trouveront dans la douceur de ses réponses, des moyens infaillibles pour devenir heureux.

MERCURE.

J'obéis : puisse le Destin favoriser votre entreprise !

SCENE II.

LA VERITE' *seule.*

MErcure par la force de son Caducée va faire promptement paroître ces coupables, qui me sont si chers. Dieux! secondez mes desseins, & donnez à mes paroles le charme de la persuasion. Voici déja quelqu'un.

SCENE III.

LA VERITE', LE GENTILHOMME, ET SON AMI.

L' A M I.

VEnez, vous dis-je, nous voici arrivés.

LE GENTILHOMME.

Où m'amenez-vous donc? & quel est votre projet ridicule?

L' A M I.

De grace laissez-vous conduire.

LA VERITE' *à part.*

C'est un Gentilhomme d'une Province éloignée qui passe sa vie à tourmenter ses vassaux.

L' A M I.

Grande Déesse, vous voyez devant vous deux hommes que les liens du sang & ceux de l'amitié ont unis dès leur enfance.

LE GENTILHOMME.

O Ciel ! que vois-je, & d'où vient que je frissonne ?

LA VERITÉ.

Aprochez, aprochez, la Verité ne veut pas vous effrayer.

L' A M I.

Sur le bruit que votre retraite étoit ouverte aux mortels, j'ai employé la ruse & les efforts pour amener à vos pieds ce malheureux Ami, que la violence de son caractere rend odieux à tous ses sujets; mes soins & mes remontrances n'ont jamais pû rien gagner sur la fougue de son temperament, & je viens reclamer pour lui la douceur de vos expressions pour rendre le calme à ses esprits, & le remettre dans la voie de l'humanité & de la justice.

LA VERITÉ.

Ce soin est généreux, & j'en suis touchée.

LE GENTILHOMME.

Quoi donc ? & que voulez-vous dire, de quelles violences m'accusez-vous ? quoi ? parce que je me fais obéir, que je me fais servir plus régulierement qu'un autre par des sujets qui y sont obligés, vous me trouvez répréhensible ? ma naissance & mes droits ne m'y autorisent-ils pas ?

LA VERITÉ.

Si votre naiſſance établit cette autorité, elle fonde en même tems l'obéiſſance des autres, & je ſuis ſure qu'ils s'y portent naturellement ſans que vous ayez beſoin de force pour les y réduire.

LE GENTILHOMME.

Oüi, Madame; mais ils l'oublieroient bientôt, cette obéiſſance, ſi je me relâchois de ma ſévérité.

L'AMY.

Vous l'entendez grande Déeſſe.

LA VERITÉ.

Et j'en frémis. (*Au Gentilhomme*,) Mais Monſieur....

LE GENTILHOMME.

Comment donc? ma naiſſance....

LA VERITÉ.

Oh! Monſieur, permettez-moi de vous dire que quelqu'un qui n'a que ce mot dans la bouche, témoigne qu'il n'a rien de plus dans l'eſprit: d'ailleurs ſe la procure-t-on à ſoi-même, cette naiſſance? Pourquoi donc tant s'en glorifier?

De ſa naiſſance on n'eſt point maître,
L'orgueilleux, bouffi de ſon être,
Ne veut point ſçavoir que la part
En appartient toute au hazard:
On juge cependant ſur les noms, ſur les titres;
Maudites à jamais ſoient les premieres vitres,
Qui ſe chargérent d'un blazon,
Pour indiquer une Maiſon!

Si la Vertu pour-lors eût tenu les regîtres,
On ne connoîtroit pas tel & tel écusson.

Mais revenons à vous, ces excès ausquels vous vous livrez, vous procurent-ils le bonheur, & n'en jouiriez-vous pas plus surement si votre cœur étoit tranquile? il y a plus, pouvez-vous être sans crainte?

LE GENTILHOMME.

Moi de la crainte? ah! vous ne me connoissez pas.

L'AMY.

C'est nous qui la ressentons pour lui.

LA VERITE'.

LE LION, LE RENARD, ET L'HOMME.

FABLE.

DAns un fonds de forêt un Lion furieux
Accabloit ses Sujets d'un joug impérieux;
Et sur la moindre bagatelle,
Par un affreux rugissement
Il prononçoit d'abord la Sentence mortelle
Que l'exécution suivoit dans le moment.
Est-ce par l'effroi que l'on régne?
Faut-il toujours punir, & toujours alarmer?
Non non, un Roi qui veut seulement qu'on le craigne,
Est moins Roi que celui qui sçait se faire aimer.

Cette maxime juste & sage
N'étoit point du goût du Lion ;
On n'osoit pas pourtant faire rebellion,
C'eût été s'exposer au plus affreux carnage.
Les animaux n'avoient pas tort,
Le Lion étoit le plus fort ;
Il fallut employer l'adresse.
Maître Renard voulut bien s'y prêter ;
Il étoit expert en finesse,
Et le Lion par fois daignoit le consulter.
Sire, dit-il, votre pouvoir suprême
Doit par tout l'univers vous faire respecter
A l'égal de Jupiter même ;
Je sçais pourtant qu'on y veut attenter,
Et je ne puis plus vous le taire ;
Certain animal téméraire
Vient roder autour de ces bois ;
Et voulant s'ériger en maître de la terre,
Il doit vous déclarer la guerre,
Et vous faire subir ses lois :
Je ne sçais pas trop bien encor comme on le nomme,
Je crois pourtant qu'on l'apelle Homme.
Mais je l'ai vû, tout comme je vous vois,
Il s'est même deux fois aproché de l'enceinte
Où Votre Majesté repose quelquefois,
Et même votre garde a marqué de la crainte.
Miserables sujets, dit le Lion en feu,
Je dois seul, il est vrai, suffire à ma défense,

Mais c'est assez, viens me montrer le lieu
Où de mon ennemi je puis tirer vengeance.
Demain, dit le Renard, vous serez triomphant,
Nous n'aurons dans les champs qu'à devancer l'Aurore.
Ils partent, & d'abord ils trouvent un enfant:
Quelle est, dit le Lion, cette étrange pécore?
Est-ce là l'Homme? non, il ne l'est pas encore;
Allons plus loin, vos vœux ne seront point déçus;
Je vois là-bas, sous ces arbres touffus,
Quelque chose à l'Homme semblable:
Ils aprochent, c'étoit un vieillard tout perclus,
Cassé, gouteux & miserable,
Qui faisoit pour les fuir des efforts superflus:
Est-ce là l'Homme? non, celui-là ne l'est plus;
Où donc rencontrer cette espece,
Dit le Lion fougueux, te mocques-tu de moi?
Non, Sire, non; j'ai trop de respect pour mon Roi;
Mais je vois l'Homme enfin, serviteur, je vous laisse.
C'étoit un chasseur très-adroit,
Bien monté, bien armé, plein de force & d'audace,
Qui d'un dard lancé ferme & droit
Etend le Lion sur la place.
Quelle atteinte, dit le Lion!
Ma puissance est évanouie;
L'Homme est le maître de ma vie!
Je le confesse à ma confusion.

Méchans, ſçachez donc vous connoître;
Il n'en eſt point, qui dans l'occaſion
Ne puiſſe rencontrer ſon maître.

LE GENTILHOMME *ſe jette aux pieds de la Verité.*

Ah! Déeſſe de quels traits de lumiere mon eſprit ſe ſent frapé! quelles graces j'ai à vous rendre!

L' A M I.

Quel triomphe pour l'amitié!

LA VERITE' *à l'Ami.*

Le piége où vous avez conduit le Lion ne lui ſera que ſalutaire

Au Gentilhomme.

Allez, Monſieur, retournez dans vos terres, & faites-y votre bonheur de celui que vous procurerez aux autres. *Ils s'en vont.*

SCENE IV.

LA VERITE' *ſeule.*

VOilà un heureux commencement; s'il pouvoit avoir des ſuites, je me ſçaurois bon gré du parti que j'ai pris.



SCENE V.*

L'AMBITIEUX, LA VERITE'.

L'AMBITIEUX.

QUel changement, Déesse, vous venez d'opérer dans le Gentilhomme qui sort de ces lieux ! il étoit inaccessible à tous ses voisins, & il vient de me prévenir d'honnêteté.

LA VERITE'.

Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver de pareilles faveurs ; car aparemment vous avez vos raisons pour venir me trouver ?

L'AMBITIEUX.

Ce ne sont pas tout-à-fait les mêmes, Déesse, & je suis dans un cas un peu different ; j'ai une terre voisine de la sienne, aussi considérable pour le moins ; j'y goûte une tranquilité parfaite, j'y suis aussi chéri que respecté ; mais cet état m'ennuye, il est trop borné pour un homme comme moi, & je sens que je suis né pour quelque chose de plus grand.

LA VERITE'.

Mais si vous convenez que vous êtes heureux, que voulez-vous de plus ?

L'AMB-

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres representations.

L'AMBITIEUX.

Sortir de cette obscurité, qui ne convient point à quelqu'un qui se sent un certain talent, & me mettre dans la route de la fortune & des grandeurs.

LA VERITÉ.

Prenez-y garde ; cette route est périlleuse ; & puisque vous êtes tranquile, croyez moi, ne changez point votre situation.

L'AMBITIEUX.

Je ne sçai que vous dire, Déesse ; mais il me semble que si j'étois à la Cour, j'y pourois faire mon chemin, je serois à la source des graces, & je sçaurois comme un autre me mettre à portée d'en obtenir.

LA VERITÉ.

Si vous me disiez que vous voulez servir dignement votre Prince, & vous rendre utile à votre Patrie, j'aprouverois vos intentions ; mais aller à la Cour, pour y être confondu avec une certaine espece d'inutiles, qu'on y regarde comme un fleau, croyez-moi encore une fois, tenez-vous-en à la vie que vous menez, elle est plus satisfaisante, & moins orageuse.

LE SERIN.

FABLE.

Dans un riant bosquet, un Serin retiré,
Goûtoit le sort le plus tranquile,
Souverain d'un charmant azile

Des oiſeaux d'alentour il étoit adoré :
Nul embarras, nulles allarmes,
Chaque jour mille nouveaux charmes;
Si l'amour quelquefois allumoit ſes deſirs,
Les échos confidens de ſes flâmes ſecrettes
N'étoient jamais ſes interprétes
Que pour célebrer ſes plaiſirs.
Que pouvoit-il enfin deſirer davantage ?
Mais quoi ? faut-il que le plus ſage
Par la poſſeſſion ſe laſſe du bonheur ?
Il voulut à la Cour être plus en honneur.
Il entreprend donc le voyage ;
Mais dans le trébuchet d'un Courtiſan huppé
Le crédule Serin fut bien-tôt attrapé ;
Ample proviſion fut d'abord préparée,
Le millet, le biſcuit, rien ne fut épargné ;
Mais pour quelqu'un né libre, & qui même a régné,
Qu'eſt-ce qu'une cage dorée ?
Chaque eſclave de la maiſon,
Maint Perroquet, mainte Perruche,
Lui cherche querelle, & l'épluche,
Tous jaloux du nouveau mignon,
Il eût même plus d'un lardon
De la Pie & de la Guenuche ;
Eſt-ce tout ? un Chat du complot
Un beau matin en fit pâture :
A quoi le vieux matois donna telle tournure,

Que le maître n'en sonna mot.

(*A l'Ambitieux.*)

Êtes-vous curieux de pareille avanture?

L'AMBITIEUX.

Voilà qui est fort bien; mais je ne me tiens point battu, & je vais rassembler mes fonds pour aller faire une tentative.

LA VERITE'.

Vous êtes bien le maître; mais je vous attends au retour, si quelque Chat ne s'y opose pas.

SCENE VI.

LA CAPRICIEUSE, LA VERITE'.

LA CAPRICIEUSE.

AH! Déesse, j'ai recours à vous, ne trompez point mon espérance; vous êtes la Verité, vous lisez dans tous les cœurs, accordez-moi votre secours.

LA VERITE'.

Parlez, ma belle enfant; qui peut vous agiter si fort?

LA CAPRICIEUSE.

Je suis la plus malheureuse personne du monde, j'aime & je crains de n'être point aimée.

LA VERITE'.

Vous meritez cependant de l'être; la jeunesse & la beauté vous en assurent le privilége.

LA CAPRICIEUSE.

Et quand j'aurois ces avantages, suffiroient-ils pour me rassurer?

LA VERITE'.

Il est vrai qu'ils ne sont rien sans la douceur; elle est l'ame de la beauté, & vous avez une vivacité qui ne me paroît pas douce.

LA CAPRICIEUSE.

Je vous avouerai, grande Déesse, que lorsque l'impatience me prend, je ne suis plus la même, mais ce n'est jamais que lorsqu'on m'en donne sujet.

LA VERITE'.

Cela est-il bien vrai? je ne sçais, mais je vous soupçonne d'avoir de l'humeur.

LA CAPRICIEUSE.

Ah! vraiment je n'en disconviens point; mais quand elle est occasionnée, cette humeur, ce n'est plus ma faute.

LA VERITE'.

C'est donc celle de votre Amant?

LA CAPRICIEUSE.

Il faut bien que cela soit ainsi.

LA VERITE'.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA CAPRICIEUSE.

Ecoutez; je ne sçais donc pas comment cela se fait, il me semble pourtant que c'est moi qui ai toujours raison.

LA VERITE'.

Comment croyez-vous cela possible?

LA CAPRICIEUSE.

C'est que je trouve toujours matiere à lui faire querelle.

LA VERITE'.

Que fait-il pour se l'attirer?

LA CAPRICIEUSE.

Tout, Déesse; cela ne peut point se détailler; il n'a ni attention, ni délicatesse, & dans les choses qui pourroient me plaire, jamais il n'a sçu me deviner; il n'a pas même les hazards pour lui.

LA VERITE'.

Peut-être aussi en demandez-vous trop?

LA CAPRICIEUSE.

Aussi je le rebutte, & je l'humilie, il faut voir.

LA VERITE'.

Fort bien; & comment suporte-t-il vos mauvais traitemens?

LA CAPRICIEUSE.

Quelquefois il se justifie si doucereusement qu'il m'en affadit; quelquefois aussi il a l'impertinence de ne rien répondre, cela me pique encore davantage, & je finis par le chasser.

LA VERITE'.

Ensuite.

LA CAPRICIEUSE.

Ensuite il revient; cela se passe; mais cela ne tarde pas à recommencer.

LA VERITÉ.

Voilà vraiment un commerce des plus doux.

LA CAPRICIEUSE.

Mais, Déesse, comment faire ? après tout ne doit-il pas suporter mes humeurs ? .. (*tendrement.*) Si cependant il s'en lassoit, (car voilà ce que j'aprehende,) je vous avouë que je serois au desespoir,

LA VERITÉ.

Hé bien, ne vous mettez pas dans le risque de l'éprouver.

LA CAPRICIEUSE *changeant de ton.*

D'un autre côté aussi, s'il se rebutoit aisément, il faudroit que son amour fût bien médiocre; & s'il m'aime si peu, il ne mérite pas que je me contraigne, ni que je fasse rien pour le conserver. (*Vivement.*) Allons, allons, je ne veux plus le ménager, je vais lui déclarer que je ne veux plus le voir; nos parens sont d'accord, je vais les trouver, & rompre tout.

LA VERITÉ.

Hé bien, ne voilà pas que vous vous allumez encore de vous-même ?

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déesse ayez pitié de mon état, & de grace dites-moi ce qu'il faut que je fasse ?

LA VERITÉ.

Que vous vous calmiez; que vous preniez des sentimens plus doux, sans quoi vous serez toujours malheureuse; mais il n'y a pas de tems à perdre, songez qu'il sera trop tard

quand vous cesserez d'être aimable ; écoutez, pour vous en convaincre, la Fable de la Corme & de la jeune Fille.

Une Corme brillante & fraîche,
D'une jeune Fillette avoit charmé les yeux ;
Mais ce fruit qui sembloit un fruit délicieux,
Au goût parut dur & revêche.
Quoi, lui dit la Fillette ! un si beau coloris
Cache une amertume éfroyable ;
Et pour te trouver agréable,
Il faut que par le tems tes apas soient flétris ?
Que ton injustice est extrême !
Lui répondit la Corme ; eh ! n'es-tu pas de même ;
Par l'effet seul de ton humeur ?
Te voilà jeune, fraîche, belle,
Ton amant est tendre, & fidéle,
Et loin d'avoir cette douceur,
Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,
Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur ;
Crois-moi, n'attend pas que les rides
Amortissent ton âpreté,
Les injures du tems ne sont que trop rapides,
C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déesse que vous me frapez ! vraiment je me souviendrai bien de votre Fable.

LA VERITÉ.

Cela ne suffit pas : il faut que vous en profitiez.

LA CAPRICIEUSE.

J'y compte bien aussi : cependant cela m'inquiéte.

LA VERITE'.

Et pourquoi ?

LA CAPRICIEUSE.

C'est que si je vas changer, que pensera-t-il de moi ?

LA VERITE'.

Vous le comblerez de joie, & il vous en aimera encore davantage.

LA CAPRICIEUSE.

Oui, mais je ne pourrai donc plus le gronder ?

LA VERITE'.

Vous ne le voudrez plus même.

LA CAPRICIEUSE.

Oui-dà ; je commence à sentir que cela sera mieux.

LA VERITE'.

Allez faire votre bonheur, & ma gloire ; allez avec confiance lui donner la main.

LA CAPRICIEUSE *en s'en allant.*

Il va être bien étonné !

SCENE VII.

LA VERITÉ *seule.*

JE le crois ; c'eût été cependant grand dommage qu'elle ne fût pas venue ici ; mais la voila corrigée, & son exemple en pourra corriger d'autres. Qu'entends-je ?

SCENE VIII.

ARLEQUIN en Gascon, LA VERITÉ.

ARLEQUIN.

OH ! taho ! taho ! par la sandis ! ceci est plaisant ! on ne trouve personne dans ce bois ; personne pour annoncer un homme de ma conséquence !

LA VERITÉ.

Oh oh ! voici un singulier personnage ! & qui êtes-vous, Monsieur l'homme de conséquence ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? ah ! Cadedis on voit bien que vous n'êtes qu'une Provinciale : quoi ? vous ne connoissez pas le Chevalier de la Trichardiere, Chevalier, Seigneur de la Gourmandiere, & autres lieux ; grand homme de guerre, de jeu, de table, & de ruelle ?

LA VERITE'.

Non, & je vous assure que je ne suis pas tentée de faire connoissance.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! en voici bien d'un autre ! & qui êtes-vous, vous-même, pour refuser tant d'honneur ? sçavez-vous bien que vous perdez tout, de ne pas connoître le plus illustre Habitant des bords de la Garonne ? je vous trouve cependant assez de mon goût : dites-moi un peu votre nom, & aprenez-moi (si vous en sçavez) des nouvelles d'une Déesse, qu'on apelle la Verité.

LA VERITE'.

Je vois bien que vous n'en avez nulle notion, puisque vous la méconnoissez quand vous êtes devant elle.

ARLEQUIN.

Quoi, vous l'êtes vous-même ? Cadedis, je vous fais excuse ; nous autres Gascons nous sommes dispensés de vous connoître.

LA VERITE'.

Je sçais qu'il y en a une espece dans le cas que vous dites, mais j'en connois une autre qui fait profession du contraire, & que je regarde comme mes plus fidéles Sujets ; mais parlons de vous, quel motif vous améne ?

ARLEQUIN.

Une affaire, qui intéresse grand nombre de mes compatriotes, & moi plus que tout les autrés : je vous ai dit mes qualités en partie ; mes actions sont encore plus célebres ; mais

entre nous, on n'en croit pas un mot : or sur le bruit qui vient de se répandre, que vous donnez aujourd'hui une audience publique, je suis venu *incognitò*, en bonne fortune, pour convenir ensemble de nos faits.

LA VERITE'.

Je crois que nous aurons de la peine à nous accorder.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voudrez pas : *primò*, je souhaiterois que la connoissance une fois faite, vous remissiez la Nation en honneur ; car que diable ! il faut parler vrai, (& gardez-moi le secret) on nous regarde nous autres dans tous les païs du monde, comme les antipodes de la verité.

LA VERITE'.

Ne confondons point encore une fois ; parlez de ceux de votre espece ; je trouve en effet que c'est là leur situation par raport à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort : car enfin nous n'en sommes pas si éloignés ; & voici comment cela peut se prouver. Nous avons dans notre païs le cœur haut, l'esprit de même ; ce qui se presente à notre imagination de grand, & d'héroïque, nous convient si fort, que nous ne disons l'avoir fait, que parce qu'en effet nous sommes très-capables de le faire.

LA VERITE'.

C'est à peu près la même chose, & on a tort de vous chicaner pour si peu.

ARLEQUIN.

Or ce principe bien posé, je crois qu'il est de votre justice de donner crédit à nos paroles, & d'y mettre une couche de votre vernis pour qu'on les prenne pour des vérités. Nous deviendrons par ce moyen une Histoire vivante, plus frapante & plus utile mille fois que les Commentaires de César.

LA VERITE'.

Vous faites là une belle proposition à la Vérité.

ARLEQUIN.

Comment donc ? est-ce que cela ne vaut pas fait ?

LA VERITE'.

Non, sans doute, & je ne reviens point de votre sécurité.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra s'en consoler. C'est un pas de Clerc que j'ai fait ; ce n'est pas une affaire pour un Gascon. Mais aussi c'est ma faute, pourquoi diable avoir des scrupules ? Adieu, Madame, nous nous sommes bien passés de vous jusqu'à present, nous nous en passerons bien encore ; & cela ne nous empêchera pas de faire les délices de toutes les tables.

LA VERITE'.

Que dites-vous, je vous prie ? & que parlez-vous de tables ?

ARLEQUIN.

Que nous n'en ferons pas moins les délices, quoique vous nous refusiez votre attache.

LA VERITÉ.

Comment ? est-ce qu'on n'est pas encore désabusé de vous y recevoir ?

ARLEQUIN.

Qu'apellez-vous, désabusé ? vous trouvez donc cela un abus ? hé, qui voulez-vous donc qu'on y admette à nottre préjudice ? nous qui sommes l'ame de la conversation, les arcboutans de la joie, & l'exemple du grand apétit ?

LA VERITÉ.

Sur ce pied-là vous ne sortirez point d'avec moi sans remporter quelque chose.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à donner.

LA VERITÉ.

Non, je ne vous demande que de m'entendre, le voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis plus complaisant que vous. Je vous écoute.

LA VERITÉ.

LES CHIENS ET LE MAISTRE-D'HOSTEL.

FABLE.

UN Maître de maison donnoit un grand festin,
Dont les préparatifs étoient considérables ;

On devoit servir quatre tables
De vingt couverts, & du plus fin.
Le Barbet du logis, voyant que l'ordinaire
Ce jour-là seroit bien plus fort,
Crut qu'il pouvoit prier un Bracque son compere;
Un ami méne l'autre, aurois-je si grand tort,
Dit-il, si le voisin prenoit part à la chére
Qu'aujourd'hui chez nous on va faire?

ARLEQUIN *interrompant.*

Hé bien; voilà un honnête homme de barbet, nous en usons de même parmi nous autres.

LA VERITE'.

Ecoutez-moi:
Il va donc le trouver, & lui dit: Suis mes pas,
Je t'invite aux aprêts d'un succulent repas,
Je ne t'en dis pas davantage;
Mais aiguise tes dents, tu peux être certain
De manger pour le jour, & pour le lendemain.
Bon! dit le Barbet, bon message!
Que tu viens à propos! car je me meurs de faim.
A ces mots l'on s'embrasse, & pour plus d'assurance
Les deux amis, en diligence,
Volent à la Cuisine, où sans aucun danger
Ils s'aprêtoient à bien manger;
Là de plus de cent mêts, plusieurs tables couvertes
Attendoient la derniere main;
Aussi-tôt l'étranger, les narines ouvertes,

Quelle flatteuse odeur ! quelles bonnes essences
Nous aurons tantôt, mon voisin.
Oüi, dit l'autre, à present souffre que je te quitte;
Je reviendrai bien-tôt, alors le Parasite
Se mit en un coin à l'écart,
Portant sur tous ces mêts un avide regard,
Se gardant sur-tout de paroître ;
Mais le Maître-d'hôtel l'aperçoit en entrant,
Et sans autre façon par la patte le prend
Et le jette par la fenêtre ;
Le Barbet demi mort se releve, & s'enfuit ;
Un autre le trouve & lui dit,
Quel saut ! d'où viens-tu donc ? Je viens de me repaître ;
Mais j'ai si fort mangé, que j'en suis étourdi,
Je me suis fourvoyé peut-être.
Peut-être ! oh ! pour le coup, le peut-être est hardi;
Il est vraiment de la Garonne.
Tout Parasite est dans ce cas,
Quand il est éconduit, il n'en parle à personne;
Et quand il fait de bons repas,
Sa vanité ne conte pas
Tous les traits doloureux dont on les assaisonne.

ARLEQUIN.

Hé bien c'est une marque de notre bon esprit.

LA VERITÉ.

Oüi ; vous n'êtes discrets qu'en pareil cas.

ARLEQUIN.

Mais en parlant de manger, n'y auroit-il pas moyen de se raffraîchir ici ?

LA VERITE'.

Je ne vous le conseille pas : si vous alliez trouver un Maître-d'hôtel ?

ARLEQUIN. (*Il a peur.*)

Ce sera donc pour une autre fois. (*Il s'en va.*)

LA VERITE'.

O le grand homme de guerre ! mais qui sont ceux que je vois arriver ?

SCENE IX.

LE POETE, LE PROTECTEUR, ET LA VERITE'.

LA VERITE'.

A Qui en voulez-vous, Messieurs ?

LE PROTECTEUR.

A votre air, il est aisé de juger que vous êtes la Déesse que nous cherchons ?

LA VERITE'.

Je suis la Verité : à quoi puis-je vous être utile ?

LE PROTECTEUR.

J'aurai l'honneur de vous le dire dans un moment.

moment. Moi ; je suis un homme opulent ; qui ai du goût ; vous le croyez sans peine ? je suis en état de rassembler chez moi ce qu'on apelle la bonne compagnie, & on en est sûr, en faisant bonne chére, aussi j'ai tous les jours ce qu'il y a de mieux. J'aime Monsieur, c'est un des grands Auteurs de notre siécle ; je l'aime, j'en fais les honneurs, & la mode en est venuë parmi nous autres ; il n'y a point de Maîtrè de maison aujourd'hui qui ne doive avoir son bel esprit. Monsieur est donc le mien ; je le prône, je le protége. Quand il est question de faire réussir quelqu'un de ses Ouvrages, je ne m'y épargne point, & nous sommes un certain nombre de gens, qui, lorsque nous l'avons entrepris, faisons le destin des Pieces, & déterminons le public à joindre ses aplaudissemens à nos suffrages.

LA VERITE'.

Comment ! le bon ne réussit plus par lui-même ? il lui faut le secours de la brigue. J'avoüe que je ne m'attendois pas à cette nouveauté.

LE PROTECTEUR.

Oh ! c'est qu'il y a long-tems que vous n'avez vû ce Païs-ci, vous conviendrez cependant que cela est plus séant. Il est vrai que nous ne prospérons pas toûjours ; le public prend quelquefois le travers ; & comme il a la multitude de son côté, Monsieur a eu la mortification de voir souvent siffler des Ouvrages, que nous avions admirés dans notre societé, & qui effectivement étoient dignes de notre admiration. Or, j'ai voulu vous le presenter pour vous prier de lui accorder, à

ma conſidération, quelques préſervatifs qui le miſſent à l'abri de ſemblables accidens.

LA VERITE', *au Poëte.*

Mais qu'eſt-ce qu'on vous reproche, Monſieur ?

LE POETE.

Un beau défaut, grande Déeſſe, d'avoir trop d'eſprit.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

LE POETE.

Je ne veux rien dire de commun, ni ramper avec le vulgaire : je veux du neuf, du ſingulier, de l'extraordinaire. Quand il ſe preſente, par exemple, une idée ſimple à placer, je dis ſimple comme oüi & non, ne croïez pas que je la rende de même. Je l'envelope, je l'entortille, & je la rends ſi composée, qu'elle en devient toute ſublime. Vous me demanderez peut-être comment je m'y prends ? le voici : j'imagine d'abord un tour bien eſcarpé, enſuite je choiſis les mots les moins propres, & les moins faits pour aller enſemble ; & cela bien exécuté, produit néceſſairement ce beau déſordre qui fait le mérite des Pindares.

LA VERITE'.

Pour-lors il eſt dans les mots, ce deſordre, & je ne crois pas que ce ſoit le beau. Voilà pour moi des choſes bien nouvelles ! Et le public ?

LE POETE.

Le public n'y entend rien.

LA VERITE'.

Je le crois.

LE PROTECTEUR.

Mais nos amis partent aussi-tôt d'exclamations & de battemens de mains, & l'Ouvrage va aux nuës.

LA VERITE'.

Vous convenez cependant qu'il vous est arrivé de petits malheurs ?

LE PROTECTEUR.

Il est vrai ; mais il nous est arrivé aussi d'y mettre ordre.

LA VERITE'.

Et comment faisiez-vous ?

LE PROTECTEUR.

Nous allions de maisons en maisons, sur tout dans celles qui sont engagées à soutenir notre parti ; nous pressions tout le monde de retourner à la Piece en question ; & on étoit tout étonné de voir à la deuxiéme representation d'une Piece qui avoit été bien sifflée le premier jour, cette affluence de gens de connoissance qui sont les oracles du goût, & les arbitres du succès.

LA VERITE'.

Voilà bien des peines pour soutenir de mauvaises choses ; & ces gens-là sont bien dupes de s'ennuyer de gaieté de cœur.

LE PROTECTEUR.

Il y a bien quelque chose de cela ; & c'est pour marcher à pas plus sûrs que nous venons vous implorer.

LA VERITE' *au Poëte.*

Voudriez-vous entendre une Fable ?

LE POETE.

Vous me ferez bien de l'honneur.

LA VERITE'.

L'OISELIER ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

UN Oiselier fameux tenoit des magasins,
De Perroquets & de Serins,
Aux uns il enseignoit un assez plat langage,
Aux autres, quelque méchant air;
Mais qu'importe au Marchand ; il les vendoit bien cher.
Un jour, quelqu'un lui dit que c'étoit grand dommage,
Qu'il n'eût pas entrepris encor
D'instruire un Rossignol ; que son tendre ramage
Le deviendroit bien davantage,
Et qu'il lui vaudroit un tresor.
Le Marchand aussi-tôt court au prochain bocage;
Y tend en hâte un trébuchet ;
L'Oiseau chantant y fut pris net,
Et dès le soir fut mis en cage.

Le lendemain dès le matin,
La troupe aîlée, avec emphase,
Fit bruire, l'un son refrain,
Et l'autre sa méchante phrase;
Ce bruit, du Rossignol redoubla le chagrin,
Il en fit à l'Aurore une plainte si tendre
Que l'Oiselier dans le moment
Vit les autres gosiers se taire pour l'entendre,
Lui-même fut saisi d'un doux ravissement.
L'oiseau flatté de ce silence
Fait encore de nouveaux efforts
Et soutient ses divins accords
D'une plus brillante cadence.
Le public vint en foule à ces concerts nouveaux.
Et le Marchand convint qu'avec sa tablature,
Il eût gâté des chants si beaux.
Les plus parfaits accens sont ceux de la nature.

LE PROTECTEUR.

Oh! Monsieur n'aura pas de peine d'en faire autant ; & je vous le garantis dans peu le Rossignol de votre Fable.

LA VERITE.

Tant mieux, quand Monsieur puisera dans le sein de la nature, il y poura parvenir. Mais plus de clinquant, plus d'extraordinaire.

LE PROTECTEUR.

Non, non, ne vous mettez pas en peine. Je

vais d'avance l'annoncer pour tel, & en même tems dire merveilles de vous.

LA VERITE'.

Non, Monsieur, croyez-moi; attendez sur cela l'aveu du Public; laissez-lui la liberté d'en juger, & retenez bien la Fable que je vais vous dire, elle vous convient assez.

LE PROTECTEUR.

A moi aussi; une Fable.

LA VERITE'.

Vous en meritez bien la façon.

L'AURORE, ET LE COQ.

FABLE.

UN Coq au lever de l'Aurore,
Se signaloit par ses clameurs,
La Déesse qui vient arroser de ses pleurs
Les aimables presens de Flore,
Dit au Chantre importun à quoi bon tous ces cris?
Pourquoi troubles-tu mes misteres?
J'annonce, dit le Coq, aux mortels endormis,
Votre lever, & leurs affaires;
Et d'ailleurs en sujet soumis,
Je vous rends par mes chants des hommages sinceres.
Laisse, lui dit l'Aurore, & ma gloire & tes soins,
Les mortels sçavent leurs besoins,
Leurs avides desirs les éveillent de reste;

Celui qui vit heureux, par toi le devient moins,
Et le malheureux te déteste ;
Quant à ma gloire, je proteste
Que j'y renonce pour jamais,
S'il faut la tenir de tes faits.
J'en dis autant que la Déesse,
Vos clameurs me font tressaillir,
Je desire un Laurier d'une plus noble espece ;
Le Public a le seul que je cherche à cueillir.

LE PROTECTEUR.

Vous pouviez m'épargner une pareille comparaison ; mais je m'en vengerai, & Monsieur & moi, nous allons faire une bonne brochure contre la Verité Fabuliste.

LA VERITE'.

Vous ne m'étonnerez point, & vous me fâcherez encore moins ; c'est la seule façon dont je sois bien aise que vous parliez de moi.

Ils s'en vont.

SCENE X.

LA VERITE' *seule.*

JE remarque une chose, il est plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules : mais poursuivons ; j'aperçois un Homme avec une grande suite, c'est sans doute un grand Seigneur, ou quelque gros Financier. Je prévois que cette cure aura sa difficulté.

SCENE XI.

LE FASTUEUX, LA VERITÉ.

LE FASTUEUX *à sa suite.*

TEnez-vous éloignés, vous autres, & empêchez qu'on ne vienne nous inrerrompre. Grande Déesse ! je viens à vos pieds déposer tout le faste qui m'environne, & vous demander cette paix intérieure, à laquelle je ne puis parvenir.

LA VERITÉ.

Levez-vous, & dites-moi qui vous êtes ?

LE FASTUEUX.

Il faut vous parler vrai ; je suis malheureux, & cependant je suis un homme comblé des biens de la fortune.

LA VERITÉ.

Je n'en suis pas surprise ; les richesses ne sont pas faites pour rendre les Hommes heureux, elles doivent nécessairement produire le contraire.

LE FASTUEUX.

Je ne l'éprouve que trop ; cependant je fais usage des tresors que je posséde, j'ai une maison superbe, grand nombre d'équipages, de valets, une fort grosse table, la fréquentation des Grands ; je suis sans cesse dans les plaisirs.

LA VERITE' *l'interrompant*.

Dites, dans ce qu'on est convenu d'apeller ainsi.

LE FASTUEUX.

Et malgré cela je porte dans le cœur un poison secret qui me tuë, & qui me rend insipides les plus piquantes voluptés.

LA VERITE'.

En devez-vous être étonné ? y a-t-il rien dans ces excès qui puisse satisfaire la nature, ils ne peuvent que la fatiguer & la détruire, puisqu'ils sont tous ou forcés ou déplacés.

LE FASTUEUX.

Mais, Déesse, à quoi donc employer mes richesses ?

LA VERITE'.

A des choses utiles, & au plaisir de faire du bien.

LE FASTUEUX.

Oüi, mais vous conviendrez qu'il n'y a qu'une façon dans le monde de faire une belle dépense, & quand on est dans le cas, conviendroit-il de s'y refuser ?

LA VERITE'.

Erreur ; on doit se dégager de ces usages, puisqu'enfin ils ne font point le bonheur, & joüir dans une vie simple d'une plus saine felicité. Vous en trouverez la comparaison dans la Fable que je vais vous dire.

LE CHATEAU, ET LA FERME.

FABLE.

SUr la cime d'une montagne,
Qui commandoit au loin une vaste Campagne,
Un orgueilleux Château s'élevoit dans les Cieux;
Les dehors presentoient aux yeux
Cette admirable architecture
Dont la Gréce autrefois nous traça la structure;
Les dedans étoient pleins d'ornemens gracieux,
Tableaux choisis, belle sculpture,
Meubles galans & précieux,
Jardins fleuris & spacieux,
Où l'art faisoit en maître obéir la nature,
Art, qui souvent la défigure,
Car le simple est toujours le mieux.
Là dans le sein de la molesse
Des Habitans de toute espece
Se renouvelloient nuit & jour,
Et venoient varier l'yvresse,
Ou de Bachus, ou de l'Amour.
Un peuple de Valets, grand bruit & longue chére
Faisoient qu'on n'y reposoit guére.
Une Ferme, au contraire, au bas de ce Vallon,
Se tenoit humblement & bordoit la prairie,
Un sellier servoit de sallon;

Et le ſoir quand la Compagnie
Revenoit du travail, un repas aprêté
Par la ſeule frugalité,
Répandoit ce ſommeil précieux pour la vie
Qui tempére, & qui fortifie,
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté.

Ici c'étoit la laiterie
Où régnoit la fraîcheur avec la propreté,
Là de nombreux troupeaux dans une bergerie,
Qui faiſoient du Paſteur toute la volupté,
Et dans la cour, l'eſpece utile
De mainte & mainte volatile.

Un ſoir le Château, glorieux
De repreſenter dans la Fête
Que l'on donnoit à deux beaux yeux,
(Dont ſon Maître en payant avoit fait la conquête,)
Voyoit de toutes parts ſes murs illuminés
Attirer du Paſſant les regards étonnés;
Il contemple la Ferme, & d'un ton ironique,
Tu vas, dit-il, cacher aux yeux du ſpectateur
L'éclat de mon ordre Ionique,
Tu m'offuſques par ta hauteur;
Ferme, ma douce amie, es-tu ſi tiranique,
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens?
Superbe, lui répond la Ferme, je t'entends,
Plus que moi tu te crois illuſtre,

Mais un faux orgueil te séduit;
Aprend que c'est à mon produit,
Que tu dois l'éclat de ton lustre.
Ces fertiles guerets, qui les a cultivés ?
Qui moissonne ces grains, dont mes granges sont pleines ?
Ton Maître & ses Valets labourent-ils mes plaines ?
Font-ils venir le vin dont ils sont abreuvés ?
C'est mon éternelle abondance
Qui fit jusqu'ici ton soutien,
Mais ton fastueux entretien
De ton Maître & de toi fera la décadence.
Cette menace, hélas ! eut bien-tôt son effet,
Le Château fut mis en decret,
Je crois qu'aisément on devine
Que cela veut dire en ruine;
Tandis qu'en sa simplicité,
Par un travail toujours utile,
La Ferme acquit encor plus de solidité,
Et voulut bien donner azile
Au Maître du Château dans son adversité.

LE FASTUEUX.

Oh Ciel ! qu'entends je ? & quelle image effrayante pour moi ?

LA VERITE.

Dites consolante.

LE FASTUEUX.

Oüi, Déesse, mes yeux sont ouverts, & je goûte d'avance les avantages de mon changement.

SCENE XII.

MERCURE, LA VERITE', LE FASTUEUX.

MERCURE.

HE' bien, Déesse, je viens sçavoir où vous en êtes?

LA VERITE'.

Vous le voyez, ce mortel étoit livré aux plus grandes erreurs, & il s'est rendu à la Verité.

MERCURE.

Je vous améne aussi les sujets du Gentilhomme que vous avez corrigé; ils viennent en foule vous rendre graces du changement de leur Seigneur.

LA VERITE'.

Qu'ils entrent, je les verrai avec plaisir.

LE FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma suite.

LA VERITE' *au Public.*

CEst à vous maintenant, Messieurs, à prononcer
Sur la Verité Fabuliste :
Aprouvez-vous qu'elle persiste
Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embrasser ;
Elle auroit bien encor d'autres Fables à faire,
C'est à vous à l'encourager,
Et nous avons dans cette affaire,
Moi, le seul desir de vous plaire,
Vous le droit de me corriger.

SCENE DERNIERE.*

LE FAUX POLITIQUE, LA VERITE'.

LE FAUX POLITIQUE.

ENcore un moment, Déesse, je vous en suplie ; je n'ai qu'un mot à vous dire.

LA VERITE'.

Vous pouvez parler ; que voulez-vous de moi ?

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres representations.

LE FAUX POLITIQUE.

Vous voyez l'Homme de France le plus au fait des intérêts des Princes, & le Citoyen le plus zelé.

LA VERITE'.

Vous réunissez là deux grandes qualités ; on juge cependant à votre air que vos talens ne vous ont pas mis trop à l'aise.

LE FAUX POLITIQUE.

C'est que je ne suis pas interressé, je donne mes avis *gratis*.

LA VERITE'.

Je crois aussi que c'est tout ce qu'ils peuvent valoir.

LE FAUX POLITIQUE.

Que dites-vous, Déesse ? ils vaudroient des millions s'ils étoient suivis ; mais on est dans ce païs-ci d'une sécurité qui me fait trembler.

LA VERITE'.

Et sur quoi voulez-vous que les autres tremblent de même ?

LE FAUX POLITIQUE.

Comment, Déesse ? n'est-ce pas une chose démontrée, que la jalousie des Nations voisines contre la nôtre ?

LA VERITE'.

Je n'en crois pas un mot, je vois même tout le contraire ; l'Europe aujourd'hui n'est plus qu'une Famille bien unie.

LE FAUX POLITIQUE.

Tant pis, vraiment; voilà par exemple ce que je voudrois empêcher.

LA VERITE'.

Et pourquoi?

LE FAUX POLITIQUE.

Parce que cette union peut se tourner un jour contre nous.

LA VERITE'.

Quelle extravagance! vous seriez un Homme bien dangereux si vous n'étiez pas un visionnaire. Mais indépendamment des bonnes intentions de toute l'Europe, je veux d'un mot vous faire voir combien vous errez.

LE ROCHER ET LES FLOTS.

FABLE.

Un énorme Rocher, du profond de la Mer,
Elevoit jusqu'aux Cieux sa tête sourcilleuse,
Et contre sa masse orgueilleuse,
Quand les Flots irrités à la fureur de l'air,
Joignoient leur fougue impétueuse,
Ils venoient s'y briser; & dans le sein des Eaux
Tomboient Pilotes & Vaisseaux;
Lorsqu'un doux Zephire au contraire
Souffloit, & régnoit sur les flots,
Aux Navires, aux Matelots,
Ce Rocher devenoit un abri salutaire.

FRANCE, vous êtes ce Rocher ;
Comme lui soyez immobile ;
Votre politique est facile,
L'éfort de vos Voisins ne doit point vous toucher,
VOUS EN SEREZ TOUJOURS OU L'ECUEIL, OU L'ASILE.

LE FAUX POLITIQUE.

C'est donc là vôtre sentiment ?

LA VERITE'.

Oüi, & je crois qu'il n'y en aura pas deux.

LE FAUX POLITIQUE.

Adieu, Déesse, je vais faire imprimer un Mémoire qui prouvera le contraire.

LA VERITE'.

Le bon marché ne le fera pas lire.

Il s'en va.

LA VERITE' *au Public.*

MEssieurs, qu'il n'en soit pas de même
Des Fables, que dans peu je ferai debiter :
Faites jusqu'à la fin, honneur à mon sistême,
Permettez-moi de m'en flatter.
Il ne faut point lasser l'Auditeur bénévole,
Il est un certain point où l'on doit s'arrêter :
Que la lecture me console
Du regret que j'aurai de n'en plus réciter !
Vos aplaudissemens m'en ont donné parole.

FIN.

RECUEIL
DE
FABLES.



RECUEIL DE FABLES.

JUPITER, ET LES ANIMAUX.

FABLE I.



Orsque le Maître du tonnerre
Eut formé les Cieux & la Terre,
Créé l'Homme & les Animaux ;
Il voulut à chacun assigner en partage
Une fonction, un usage,
Et fixer de leurs jours le terme & les travaux :
Toi, dit-il au Baudet, le destin de ton être
Est de prêter le dos aux fardeaux, que ton Maître
Desirera de t'imposer ;
Et tu vivras autant d'années,
Que dans le cours d'un mois j'ai marqué de journées ;

Trente ans ! dit le Baudet ; ah ! daignez m'excuser ;
Seigneur, c'est trop de jours, pour autant de souffrance :
Otez-en vingt au moins : passe ; je le veux bien.
Alors le Dieu s'adresse au Chien ;
Tu seras par ta vigilance,
Des Fermes, des Troupeaux commis à ta défense,
Gratuitement gardien ;
Car tu n'en auras pas pour cela plus de bien ;
Mais dans ces fonctions illustres
Tu passeras plus de sept lustres.
Ah ! Seigneur, moderez la Loi,
Sept lustres, dans un tel emploi !
De cinq hélas ! faites-moi grace :
Volontiers, dit le Dieu. Le Singe ensuite passe :
Toi qui n'est bon à rien, lié, plein de besoins,
Tu seras le jouet des Enfans, des Esclaves,
Et tu vivras dans les entraves,
Six olympiades au moins.

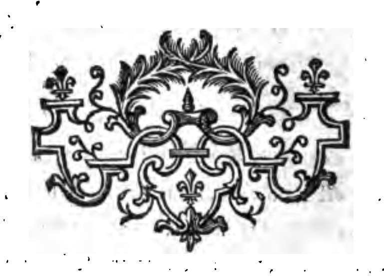
Six ! ah ! d'un tiers, Seigneur, abregez, je vous prie,
Une si ridicule vie.
Soit ; Puis il vint à l'Homme, & le Dieu des Humains,
Lui dit, chef-d'œuvre de mes mains,
L'Univers est ton apanage,
Tous ses tresors sont ton partage,
Jouis-en bien, ils sont à toi ;

Mais il faudra dans peu que tu les abandonnes ;
Tu verras au plus trente Automnes ;
O Ciel ! vous me glacez d'effroi :
Est-il juste, grand Dieu, qu'un bien si désirable ;
Qu'un bien, qui vient de vous, soit aussi peu durable ?
Ah ! du moins, qu'il me soit permis,
Puisqu'enfin il faut que je passe,
D'ajouter à mes jours, pour un plus long espace,
Ceux que l'Asne, le Chien, & le Singe ont remis.

Fort bien, dit Jupiter, oüi, je t'en fais largesse ;
Mais à condition que jusques à la mort,
Après trente ans faits, ton espece,
En jouissant des jours que chaque animal laisse,
Joüira d'un semblable sort.

Hélas ! il est trop vrai ; nous poussons la jeunesse,
Et nous en profitons jusqu'à trente ans au plus ;
Pendant ce tems, plaisirs, amour, & bonne chere,
Font nos amusemens, & nos soins assidus ;
C'est l'état que d'abord Jupiter nous sçut faire.
Passé ce tems, grandeurs, soin de ménage, affaire,
Viennent nous surcharger de leur énorme faix ;
Pour-lors, c'est l'état des Baudets.
A cinquante ans & moins, nous sentons la misere
Du Chien, gardien des troupeaux ;
Pour conserver les biens acquis par tant de maux,

Nous nous privons du néceſſaire ;
Nous immolons notre repos :
Enfin, tels que le Singe arrêté par ſa chaîne,
Qui n'a ni paix, ni liberté,
Nous ſommes détenus par la caducité,
Et ſouvent pour ſurcroît de peine,
Nous ſommes, comme lui, les malheureux joüets,
Et des enfans, & des valets,



LES DEUX RUISSEAUX.

FABLE II.

DU haut d'une Montagne aride,
A travers des rochers, formant mille détours
Un Ruiſſeau s'échapoit ; & ſa chute liquide
Enrichiſſoit un Fleuve, encore plus rapide
A chercher la fin de ſon cours.
Ce Fleuve, fier de ſa fortune,
Alloit en faire hommage au Souverain des mers ;
C'eſt une loi de l'Univers,
Mais que tout Souverain rend un peu trop commune,
Ils veulent trop auſſi reſſembler à Neptune,
Et prennent là-deſſus, ce me ſemble, un travers.
Mas ce n'eſt point là notre affaire.
Revenons au Ruiſſeau, qui ſuivoit tous les jours
Sa pente naturelle, & ſon cours ordinaire,
Et n'en auroit pour rien voulu changer le cours,
Bien different d'un jeune frere,
Qu'il avoit de la même mere :
Ce cadet s'étoit mis dans ſon petit cerveau,
Qu'il méneroit plus douce vie
Si, détournant ſon filet d'eau,
Il ſe jettoit dans la Prairie.

Là, je verrai, dit-il, & mille & mille fleurs;
Je savourerai les odeurs
De ces enfans de Zephire, & de Flore,
Et pour grossir mes eaux, j'amasserai les pleurs
De la belle & naissante Aurore;
Là, parmi les parfums, & les vives couleurs,
Je formerai des bains, & je verrai les belles
Venir confier à mes eaux
Leurs graces les plus naturelles,
Je les embrasserai dans le sein de mes flots.
Il se laisse entraîner à cette fausse image,
Mais hélas! quel fut son partage?
Après un peu de tems le malheureux croupit;
Au lieu que pompeux & celebre,
Son aîné se mit en crédit,
Autant que le Danube, & l'Ebre.

Belle leçon, pour le voluptueux!
Son plaisir devient son suplice,
Il périt, quand le vertueux
Ne trouve qu'honneur, & délice.



LE CHIEN, ET LA STATUE.

FABLE III.

Près de la porte d'un bosquet,
On avoit fait poser une haute Statuë,
C'étoit celle du tems ; la figure étoit nuë,
Et son attitude expliquoit
Ce caractere impitoyable,
Qui fait tout succomber sous sa faulx redoutable.
Un Chien par-là souvent passoit,
Et dans l'effroi qui le pressoit
A l'aspect de la faulx, qui lui sembloit réelle,
Il prenoit son escousse en passant devant elle,
Et Dieu sçait les cris qu'il poussoit,
Tout le bois en retentissoit.
Un jour, accompagnant son Maître,
Il s'écria de même, & son Maître aussi-tôt,
A qui donc en as-tu ? pourquoi crier si haut ?
Regarde, & reconnois ce que tu vois paroître,
C'est un fantôme vain en marbre executé.
Mais ce marbre prit la parole,

Et dit, ſi de l'image il eſt épouvanté,
Sa crainte n'eſt pas ſi frivole :
Toi, qui ſçais la réalité
Du Tems qui détruit tout, & qui toujours s'envole,
Sans faire ton profit de cette verité,
Ta conduite eſt encore plus folle.



LE SANGLIER, ET LE RENARD.

FABLE IV.

UN Renard, un jour, en rodant,
Rencontre au bord d'un bois un Sanglier prudent,
Qui sur le tronc d'un chêne aiguisoit ses défenses.
Oh oh ! dit le Renard, tu prends là des avances
Bien inutiles à mon gré,
L'ennemi n'est pas dans le pré,
Attend le moment des offenses.
Mais l'autre lui répond, je suis plus assuré
Lorsque je suis bien préparé;
Je préviens ainsi les allarmes,
Car il n'en est plus tems quand le champ est ouvert.

Dans la paix on forge les armes,
Et dans la guerre l'on s'en sert.



LE VIEUX CHEVAL, ET LE POULAIN.

FABLE V.

DAns un abondant pâturage,
Un Coursier passoit ses vieux jours
Plus heureux dans leur dernier cours,
Qu'il ne le fut jamais au Printems de son âge;
De glorieux travaux il s'étoit acquitté,
Et retrouvant enfin la douce liberté,
Il goûtoit sagement ce tardif avantage.
Un Poulain, dans le même pré,
S'élevoit, paissoit à son gré,
Faisoit mainte & mainte gambade,
Au Vieillard quelquefois lançoit une ruade,
(Vieillard pourtant doit être révéré,
Mais celui-ci n'étoit point formaliste,
Même il avoit de la gaieté,
C'est assez d'être vieux sans encore être triste:)
Des façons du Poulain il étoit enchanté;
Il trouvoit une volupté
A voir croître un Enfant, à lui montrer la route
Que dans le monde il doit tenir;
Il aimoit à l'entretenir

De ſon état prochain, & de ce qu'il en coûte,
Pour aprendre à s'y maintenir :
Ou pour la Guerre, ou pour la Chaſſe,
Il lui donnoit enfin leçon très-efficace :
Mais hélas ! quand il vit venir
L'inſtant de ſe quitter, il répandit des larmes,
Et lui dit, mon Enfant, tu vas dans les allarmes,
Dans les maux, les tourmens, paſſer tes plus beaux jours,
Tu n'auras de repos qu'à la fin de leur cours ;
De ton premier Printems tu vois finir les charmes,
Ton Hiver en aura, mais ils ſeront trop courts.

Hélas ! voilà bien la peinture
Des deſtins réſervés à l'humaine Nature.



LE PAYSAN, ET LA RIVIERE.

FABLE VI.

Un Ruſtre élevé dans un bois,
En ſortit un beau jour pour la premiere fois,
A deſſein de chercher un nouveau domicile;
Mais ſon projet fut inutile.
Notre Ruſtre ignoroit qu'il fût dans l'Univers,
De ces Eaux, qui roulant ſans ceſſe au ſein des Mers,
Aux pas du Voyageur forment mainte barriere;
Et ſe trouvant bien las au bord d'une Riviere:
Oh oh! que vois-je donc ici?
Il faut qu'il ait bien plû dans tout ce canton-ci;
Attendons que cette eau s'écoule;
Il s'aſſied pendant qu'elle roule:
Peut-être, dit-il, qu'à la fin
Elle me permettra de ſuivre mon chemin;
Mais ſon eſpérance fut vaine,
Il n'en vit point finir le cours,
La Riviere coula toujours,
Et le Ruſtre perdit ſon attente & ſa peine.

Combien

Combien d'ignorans, d'indiſcrets,
Qui s'embarquent ſur un peut-être;
Aprenez votre route, & vous irez après;
N'entreprenez rien ſans connoître.



LE RAT ET LE BOEUF.

FABLE VII.

Un Rat de la petite eſpece,
Inſolent malgré ſa foibleſſe,
Un jour d'un Bœuf énorme alla mordre le pié;
Il auroit payé la morſure,
Mais il court à ſon trou; ſa retraite étoit ſure,
Pour jouir des clameurs du Bœuf eſtropié.
L'Animal furibond faiſoit voler la poudre,
Ses longs mugiſſemens reſſembloient à la foudre;
Mais, inutile rage! impuiſſante fureur!
Loin d'en avoir la moindre crainte
Le Rat, tout-à-fait hors d'atteinte,
Brave ſon adverſaire, inſulte à ſa douleur,
Et lui crioit de loin: Nous en avons vu d'autres;
Croyez-vous donc que vos parens
Vous faſſent auſſi forts que grands?
Vous avez vos vertus, mais nous avons les nôtres;
Sachez quand parmi nous nous formons des partis,
Qu'il n'eſt guére de grands que nous ne puiſſions mordre,
Et que la fureur des petits
Cauſe ſouvent bien du deſordre.

LES SERINS, ET L'HIRONDELLE.

FABLE VIII.

DAns une voliere dorée,
Une famille de Serins
Possedoit d'amples magasins,
Provision bien assurée,
Mouron, biscuits, & divers grains:
Une eau vive couloit dans de petits bassins
Où la troupe à longs traits étoit desaltérée;
Dès l'instant que l'Astre du jour,
De ses rayons naissans embellissoit leur cage,
Jusqu'au soir, ces oiseaux du plus tendre ramage
Remplissoient leur brillant séjour,
Et paroissoient contens de leur partage.
Un seul point les touchoit, ils trouvoient que la mort
Venoit trop tôt finir leur sort.
L'un d'eux affoibli, traînant l'aile,
Voyant passer une Hirondelle
Prête à s'en retourner dans le climat lointain,
Où pour fuir les frimats la prudence l'apelle;
Arrêtez-vous, dit-il, & puisque le destin

Vous a permis de voir l'une & l'autre Hemisphére ;
Il est un doux plaisir que vous pouvez nous faire ;
Daignerez-vous combler nos vœux ?
Vous allez visiter ces Isles fortunées,
Pour patrie aux Serins autrefois destinées ;
Consultez nos parens, & que quelqu'un d'entr'eux
Vous dise par quelle industrie
Ils sçavent conserver leur vie ;
Ils sont presque immortels, nous vivons peu de jours,
Qu'ils nous enseignent l'art de les rendre moins courts.
Je t'entens, reprit l'Hirondelle,
Comme eux je le connois ce secret ; la santé
Ne vient que de la liberté,
Et sur tout d'une vie & simple & naturelle.



LES DEUX LOUPS.

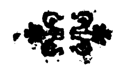
FABLE IX.

DEux Loups affamés de carnage
N'ayant depuis deux jours trouvé rien à croquer,
Virent du bord d'un bois dans un gras pâturage,
Troupeau nombreux ; mais comment l'attaquer ?
Le Berger, & ses Chiens en garde
Etoient là pour les empêcher
D'aprocher,
Et le couple cruel à deux fois y regarde.
Nous éloignerons-nous sans oser rien tenter ?
Non, dit l'un, la faim qui me presse
M'inspire tout à coup une nouvelle adresse,
Il s'agit à present de nous bien concerter ;
Je puis sans avoir peur que le Berger me voie,
Caché dans ce fossé m'aprocher de la proie ;
Quand tu m'en verras assez près,
Seconde mon projet, c'est un coup de partie,
A travers ce hallier épais,
Fais brusquement une sortie,
Marche droit au Berger ; lui, le fer à la main
Sans doute avec ses Chiens voudra te mettre en fuite,

Tandis qu'ils te suivront, tu peux être certain
Que je choisirai mon butin,
Nous le partagerons ensuite.
Après ce dessein bien conçû,
Voilà nos partisans qui marchent en cet ordre,
L'un tout à découvert, l'autre sans être vû,
Bien assuré d'emporter de quoi mordre.
A celui qui paroît le Berger aussi-tôt
Lâche ses deux mâtins, & le brave Pataut;
Le Loup au petit trot retourne & les emméne,
Le Berger d'y pousser, & pendant ce tems-là,
L'autre Loup sort de la gorge prochaine,
Prend un gros Mouton & s'en va.



Ce que fit le Berger nous fait assez connoître,
Qu'il ne faut pas d'abord trop avant s'engager;
Que souvent le fort du danger
N'est pas où l'on le voit paroître.



JUPITER, ET LE LIMAÇON.

FABLE X.

QUand le Pere des Dieux eut cessé de créer
Les Animaux de la nature,
Desirez, leur dit-il, je jure
Que quelques soient vos vœux je vais les agréer.
Il tint en effet sa promesse;
Chaque animal, dans son espece,
Desira quelque chose, & le Dieu l'accorda;
Mais vint le Limaçon, qui pour tout demanda,
Qu'on lui permit d'avoir son domicile
Sans cesse attaché sur le dos;
Le Dieu lui répondit, la chose est difficile,
Non pour moi, mais pour ton repos;
Ta demande est trop indiscréte:
Ah! Seigneur, lui dit l'Animal,
J'aime mieux avec moi transporter ma retraite;
Quand j'y devrois être plus mal,
Que d'être chez autrui; d'ailleurs quel avantage
De fuir quand je voudrai le mauvais voisinage!

Bien des gens pour même raison
Voudroient transſporter leur maiſon,
Et trouvent le Limaçon ſage.



L'OUVRIER, ET L'IMAGE DE JUPITER.

FABLE XI.

UN Artisan laborieux
Obligé de chommer des Fêtes & des jeux,
Qui lui faisoient quitter trop souvent son ouvrage ;
Se plaignant du Maître des Dieux,
Osoit ainsi s'en prendre à sa Divine Image.
Quoi, donc ; si-tôt que tu parois,
Il faut en tous lieux que tout cesse ?
Et c'est même avec grands aprêts
Qu'on fait célébrer ta paresse :
Cependant qu'est-ce que tu fais ?
Te voila dans ta niche avec aise & molesse,
Et de ton entretien nous payons tous les frais ;
Mais le Dieu, souriant, lui dit, pauvre imbécile,
Que serois-tu sans moi ? je benis ton travail,
Je jaunis tes guérets, j'engraisse ton bétail ;
Je fais plus, je te rends agile,
Car ce tems de repos, dont tu me fais un tort,
Te délasse & te rend plus fort :

Tu tiens donc de ma main l'agréable & l'utile.

Voilà l'homme en effet, dans son aveugle erreur,
Le bien lui semble un mal, & le mal un bonheur.



LES NOYERS.

FABLE XII.

L'Hiver par ſes plus noirs frimats,
Cruel Tyran de la nature,
Avoit déſolé nos climats,
Bois, Prez, Champs, Animaux en ſouffrirent l'injure,
Peu ſe ſauvérent du trépas.
Après ce funeſte ravage,
Les mortels, vifs ſur leurs beſoins,
Pour remédier au dommage,
Employérent bien-tôt & mille & mille ſoins;
Mais leur empreſſement leur nuiſit davantage,
Car tel qui veut le plus n'a ſouvent que le moins;
Un Homme de ce caractére,
Elevoit des Noyers, il veut les arracher
Aux ravages affreux que l'Hiver vient de faire;
Et d'une hache téméraire
Il s'obſtine à les ébrancher
Plutôt qu'il n'étoit néceſſaire:
Mais il n'en ſauva point. Son voiſin au contraire;
Homme prudent & modéré,
Qui ſe fioit à la nature
Toujours fidéle, & toujours ſure;

Laissa venir la sève, & tout fut réparé.

Admirable leçon sur notre impatience,
Et sur notre vaine science ;
Du suc des végétaux orgueilleux possesseurs,
Nous y fondons trop d'espérance,
Nous nous croyons en droit de faire violence,
Aux suprêmes décrets des trois fatales Sœurs.
Craignons la fausseté de notre conjecture,
Notre raison nous trompe, & jamais la nature.



LE CHIEN COUCHANT, LA DAME ET LE PETIT CHIEN.

FABLE XIII.

UN Seigneur campagnard amateur de la chaſſe,
Avoit un Chien couchant qu'on ne pouvoit payer,
Quêtant avec ſageſſe, arrêtant avec grace,
Et qui raportoit ſon gibier,
Toujours ſain, & toujours entier;
Enfin c'étoit dans ſon eſpece,
Le Phœnix des Chiens du païs.
Pour ſon malheur, il venoit au logis
Une Dame chérie, une vive maitreſſe,
Qui dans la maiſon ordonnoit,
Et qui toujours avec elle amenoit
Un petit chien hargneux, objet de ſa tendreſſe:
Le Roquet, d'abord qu'il venoit,
Couroit à la loge du Bracque,
Et lui propoſoit une attaque,
Le bon Bracque ſe détournoit,
Rentroit au gîte, & s'y tenoit;

Il regarde en pitié l'indiſcret qui l'offenſe,
Et le dédaigne trop, pour en tirer vengeance.
Le Roquet, piqué du mépris
Que le Bracque faiſoit de ſon bruyant murmure,
Oſa lui faire une morſure;
Oh! pour le coup il y fut pris;
Il eût le coup de dent à double & triple uſure;
Auſſi-tôt voilà de grands cris,
La Dame accourt avec le Maître,
Bâtons de tous côtés ſur le malheureux Chien;
Aſſommez, dit la Dame, aſſommez-moi ce traître,
Le Chaſſeur immobile alors ne diſant rien:
Oüi, dit le Bracque, c'eſt fort bien
Eſt-ce ainſi, Maitre ingrat que tu prends ma défenſe?
Eſt-ce donc là la récompenſe
Des ſervices qu'ici je te rends tous les jours?
Mais on n'écouta point de ſi juſtes diſcours,
La Dame juſqu'au bout voulut avoir vengeance.

Etrange opiniâtreté,
Qui va juſqu'à la frenéſie,
Belles, avez-vous donc droit de mort & de vie?
Je ſçai qu'on doit ceder à votre volonté,
Mais mettez-y de l'équité,
Equité n'eſt pas fantaiſie,
Et ſcieroit mieux à la beauté.

LA POULE, ET LES CANETONS.

FABLE XIV.

DEs œufs de Cane furent mis
Sous une Poule, & la bonne femelle
Les couvoit avec un grand zèle
Dans l'eſpoir d'avoir des petits.
Un beau matin, au lever de l'Aurore,
Elle vit la couvée éclore,
Sa joie auſſi-tôt éclata,
On battit de l'aîle, on chanta,
Jamais Poule ne fut ſi contente, & ſi fiere;
Mais ſa ſurpriſe fut entiere,
Quand à quelques inſtans de là,
Elle vit que la troupe alloit à la riviere.
Enfans, que veut-dire cela?
Où courez-vous? quelle folie!
Venez ſur ce fumier, c'eſt là
Que vous trouverez votre vie:
Mais à meſure qu'elle crie,
Canetons de nâger, d'aller entre deux eaux,
De barbotter dans les roſeaux,

En un mot de ſuivre un génie
Que la Poule en couvant n'avoit pû leur ôter.

Quoiqu'on ſe donne de torture,
Rien n'eſt ſi fort que la nature,
On la voit toujours l'emporter.



LE LION ET LE RENARD.

FABLE XV.

LA premiere fois qu'un Renard
Aperçut le Lion, animal redoutable,
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.
A quelque tems de là, le voyant reparoître,
Avec un œil moins agité,
Il ose un moment de son Maître
Envisager la majesté.
Il l'évite pourtant, mais avec moins d'allarmes,
A la troisiéme fois il fuit plus lentement ;
Puis à la fin s'accoutumant
A le considérer, il lui trouva des charmes,
Ou plutôt le feignit, & vint au compliment.
Les Renards n'en sont jamais chiches ;
Aussi fut-il reçû très-favorablement.

Avec les grands, avec les riches,
Le flatteur est toujours sûr de l'évenement.

LE VERGER, ET LA SOURCE.

FABLE XVI.

DAns un Valon, l'amour de la Nature,
Un Sage avoit pour tout tresor
Un Verger qui n'offroit que ses fruits pour parure;
Charmes plus précieux que le marbre & que l'or.
Les arbres, sur un sol fertile,
Qu'une source abondante enrichissoit encore,
Presentoient tour à tour l'agréable & l'utile.

Notre Sage étoit généreux,
Et les Dieux d'autant plus benissoient son ouvrage,
Qu'il soulageoit les malheureux,
Et faisoit de son bien un vertueux usage.
Chargé d'ans, il perdit le jour,
On lui donna des pleurs dans les lieux d'alentour.
Le petit bien vacquant arrondit l'héritage
D'un gros Seigneur; c'étoit un de ces Partisans
Si renommés par leur pillage.
Adieu secours, adieu presens,
Tels Pirates jamais ne furent bienfaisans.

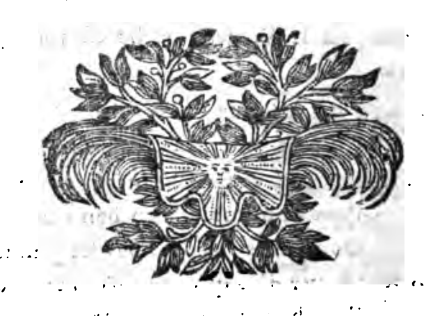
Celui-ci dès long-tems brûloit d'impatience,
De détourner la Source en son vaste jardin.
Le foible trop souvent sçait par expérience,
Ce qu'il doit redouter d'un trop puissant voisin.

Le Sage n'étant plus, cette injuste entreprise
Fut hélas ! bien-tôt mise à fin :
La SOURCE à d'autres loix soumise,
Par des chemins nouveaux sortit de son bassin.

Ma sœur, dit le Verger, quelle est votre inconstance ?

Ce séjour, où vos eaux conservoient l'abondance,
Ne peut donc fixer vos desirs ?
Est-ce là le respect que vous faites paroître
Pour la mémoire d'un bon maître,
Dont nous faisions tous les plaisirs ?
Vous vous flattez déja qu'en jets-d'eau transformée,
Vous bondirez jusques aux Cieux,
Et de ce vain espoir follement animée
Vous trouvez votre sort plus beau, plus glorieux.
Vous secondiez les soins d'un ami secourable,
Vous ne servirez plus qu'un riche fastueux,
Bornée à fournir l'agréable,
Quittez-vous sans regret un emploi vertueux ?
Non, dit la SOURCE, j'en murmure ;
Tous les tresors de la Nature

Sont offerts aux humains pour leur utilité ;
Mais tu vois quelle est leur foiblesse,
Ils ne font servir la richesse
Que pour la folle vanité.



LE MOUTON, ET LE LOUP.

FABLE XVII.

UN Mouton qu'élevoit la fille d'un Fermier,
De la fenêtre d'un grenier
Voyoit passer un Loup, l'effroi de la contrée :
Bon jour donc, Monsieur le Boucher,
Vous irez à jeun vous coucher,
Si vous comptez de moi ce soir faire curée ;
Je me mocque de vous, grincez-moi bien les dents,
Porte-toison vous fait la nique,
(C'étoit pour un Mouton des discours bien fendants,)
Aussi le Loup lui dit : Si j'étois là-dedans,
Je te ferois chanter toute une autre musique,
Adieu, conserve-toi, tien-toi gras & dispos,
Tu sortiras peut-être un jour du domicile.

Etre fier dans un sûr azile,
C'est être fier mal à propos.

LA LIQUEUR, ET LES DEUX VASES.

FABLE XVIII.

SOrtant de l'alambic, une Liqueur parfaite,
De ses baumes exquis répandoit la douceur,
Et demandoit comme faveur,
A l'Artiste qui l'avoit faite,
Qu'en deux Vases choisis, il lui donnât retraite,
Ces Vases pourront bien, dit-elle, se vanter
Du dépôt de mon ambroisie,
Mais ne laissez pas s'évanter
Les esprits que je leur confie,
Du moins jusques au tems qu'il faudra me goûter.
Alors devenus plus aimables,
Même quand je n'y serai plus,
Ils répandront partout ces parfums agréables
Dont ils furent d'abord imbus.
L'Artiste flatté de la gloire,
Que lui présage la Liqueur,
Cherche dans son laboratoire,
Deux Vases qu'il jugeoit dignes de cet honneur:
Mais, differens de leur nature,

L'un conſerva toujours la Liqueur dans ſon ſein;
Elle y devint encore & plus douce, & plus pure;
L'autre, qui n'étoit pas ſi ſain,
Tourna l'Elixir en venin.

Cet apologue eſt la peinture
Des fruits de l'éducation;
Dans les uns ils ſont nouriture;
Dans les autres corruption.



LE JEUNE ENFANT, ET LE SCORPION.

FABLE XIX.

UN Enfant dans un pré, par récréation,
Couroit après des sauterelles ;
Mais, un jour courant après elles,
Il pensa prendre un Scorpion.
L'Animal venimeux lui dit, jeune Embrion,
Ne me touche point, preńs bien garde,
Vois-tu ce trait vangeur ; s'il faut que je le darde,
C'est fait de toi, tu périras ;
Indiscret Mirmidon, vois à quoi tu t'exposes ;

Mais on est souvent dans ce cas,
Faute de connoître les choses,
On se met tous les jours à deux doigts du trépas.



LE ROI DE THEATRE, ET L'ECOLIER.

FABLE XX.

UN Ecolier avoit dans un Spectacle,
Goûté par-dessus tout un Acteur renommé,
Qui se croyoit lui-même un prodige, un miracle,
S'estimant beaucoup plus qu'il n'étoit estimé.
Notre jeune homme en étoit si charmé,
Qu'il donnoit à l'Acteur le mérite & la gloire,
Des vers, des sentimens récités de mémoire,
En un mot, il croyoit l'Histrion un Héros,
C'étoit assurément bien croire ;
Voilà comme toujours nous donnons dans le faux.
Notre Ecolier opiniâtre
Dans son erreur, dans ses desirs,
Epargna quelque tems sur ses menus plaisirs,
De quoi traitter un jour l'Acteur qu'il idolâtre ;
Il l'invite à dîner ; le Monarque s'y rend ;
Mais qu'il fut trouvé different !
Soit qu'il raisonne, ou qu'il folâtre
Ce Roi n'avoit plus rien, ni de fin, ni de grand,
Il n'étoit plus sur son Théâtre.

L'Ecolier en rougit... Combien est-il d'objets,
Qu'il ne faut jamais voir de près.
On riroit bien souvent du plus grand Personnage,
S'il découvroit ses propres traits ;
Le masque heureusement est pris pour le visage.



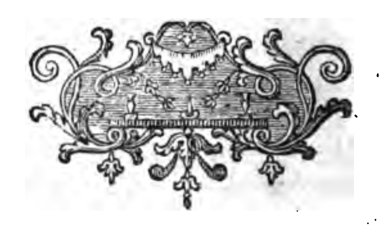
LE VAUTOUR, ET LE CHIEN.

FABLE XXI.

DEs timides oiseaux destructeur redoutable,
Un Vautour croyant expier
Toutes les cruautés dont il étoit coupable,
Au Temple de Pallas alloit sacrifier :
Il aporte à l'Autel la Victime sanglante
Dont son bec vient d'ouvrir le sein.
Un Mâtin, que la faim tourmente,
Feint d'abord d'aprouver un si pieux dessein ;
Mais, cet avide Parasite,
Voyant les dons offerts, prit un ton hypocrite,
Et dit au Vautour : Pensez-vous
Apaiser jamais le courroux
De la Divinité que votre aspect irrite ?
Voyez l'affreux regard qu'elle lance sur nous,
Elle rejette nos offrandes,
Croyez-moi fuïons de ces lieux,
Il ne faut point tenter les Dieux,
Leurs vengeances en sont plus grandes.
A ces mots, le Chien d'emporter

Un bon morceau de la Victime,
Et le Vautour de s'y jetter,
De prétendre sa part, & de la disputer,
Sans songer que c'étoit commettre un nouveau crime.

En vain quelques remords inspirent au méchant
De réformer son caractere;
L'occasion la plus legere
Le rend à son premier penchant.



LE MAISTRE PAULMIER, ET SON ÉLEVE.

FABLE XXII.

UN Maître de Paulme en ſon art
Inſtruiſoit un jeune Novice
Très-agile à cet exercice,
Mais trop ardent ; & le Vieillard
Lui répetoit toujours : Pour devenir habile
Poſſedez-vous, ſoyez tranquile ;
Joüer trop vivement, c'eſt jouer au hazard,
La balle d'elle-même au Joueur vient ſe rendre,
Pour la juger, il faut l'attendre ;
Qui veut la prévenir, la perd le plus ſouvent.
Conſeils, que l'Ecolier ne pouvoit pas comprendre ;
Quand la balle voloit, il couroit au-devant,
Auſſi manquoit-il de la prendre.

Eſprits impatiens, voilà votre portrait ;
Dans un projet, dans une affaire
Hâtez-vous, tout devient contraire ;
Attendez, tout vient à ſouhait.

L'ASNON, ET SON PERE.

FABLE XXIII.

UN Asnon dans un pré faisoit mainte gambade,
Qui visoient à la cavalcade;
Et son pere étoit assuré
Qu'il seroit par ce fils un jour bien honoré.
Courage, disoit-il, bien-tôt dans la carriere
Tu sçauras te couvrir d'une noble poussiere,
Tu seras propre à tout, à course, à carousel,
En un mot, ta grande proüesse
Fera respecter ton espece,
Et rendra ton los immortel.
Cependant l'Asnon prit croissance;
Mais à mesure qu'il croissoit,
Gentillesse de corps & de façons baissoit,
Tant qu'enfin il devint digne de sa naissance.
Le Pere en parut affligé,
Et lui dit, par quelle disgrace
Faut-il que ta vertu s'efface?
Qui peut t'avoir découragé?
Je n'ai point perdu le courage,
Lui répondit l'Asnon, je n'en ai jamais eu;
Que venez-vous ici me parler de vertu?

Ce n'eſt point là notre partage.
Il eſt vrai qu'en notre bas âge,
Nous ſommes un peu plus legers ;
Mais ces talens en nous ſont courts, & paſſagers,
Etre lourds c'eſt notre apanage.

Peres, pour vos enfans ſoyez moins prévenus ;
J'ai vû les plus jolis, francs baudets devenus.



LE VOYAGEUR DE RETOUR CHEZ LUI.

FABLE XXIV.

APrès un grand & long voyage,
Un homme en ſon païs ſe voyant de retour,
Se fit une petite Cour
Des principaux de ſon Village;
Leur contant à tous chaque jour,
Quelque miracle, quelque tour,
Et toujours à ſon avantage.
Ces gens ſimples, de bonne foi,
Croyoient ce qu'il diſoit, & le trouvoient palpable,
L'admirant tellement, qu'ils l'auroient élû Roi,
Si la choſe eût été faiſable.
Un Sournois un jour, Homme froid,
S'étoit fouré dans l'auditoire,
Et l'écoutoit chanter ſa gloire;
D'un pied leger autant qu'adroit,
(Toute l'Eſpagne encor en garde la mémoire,)
Un ſoir, dit le Conteur, je ſautai le Détroit.
L'Auditeur ſouriant, ſe léve à cet endroit,
Et dit tout le monde vous croit;

Mais

Mais qu'avez-vous besoin de nous faire une histoire,
Quand nous pouvons par vous toucher la chose au doigt ;
Tenez, sautez le Promotoire ;
Le voilà devant vous, & témoins de l'exploit
Nous publierons votre victoire.

❧

Evitez de dire ces faits
Qui peuvent paroître incroyables ;
Quand même ils seroient véritables,
Il ne faut les conter jamais ;
Ne dites tout au plus que ceux qui sont probables.



LE VIEUX CERF, ET SON FAON.

FABLE XXV.

UN jour un Faon dit à ſon Pere,
Vous êtes plus fort que le Chien,
Vous pouriez dans votre colére
Facilement vous en défaire ;
Votre haute ramure en eſt un ſûr moyen ;
Pourquoi donc devant lui fuir d'un pas ſi rapide ?
J'ai des armes, dit le Druide ;
Mais la nature & le deſtin
M'ont fait un cœur foible & timide ;
Quand j'entens aboyer, c'eſt ma peur qui décide ;
Mes pieds ſont ma reſſource, & je m'en ſers ſoudain.

C'eſt un médiocre avantage,
Que la force ſans le courage.



LE NAIN, ET LE GRAND HOMME.

FABLE XXVI.

Un Nain avoit eû le courage
D'attendre dans la foule un ſpectacle nouveau,
Qu'on diſoit devoir être beau ;
(Ces petits Hommes ont la rage
De ſe fourer partout ; c'eſt être bien peu ſage,
Ils y rencontreront quelque jour leur tombeau.)
Celui-ci, dans la preſſe, étoit fort à la gêne,
Il ne pouvoit rien voir, n'étoit point amuſé,
A tous momens perdoit haleine,
Et ſur le point d'être écraſé
Il ſe mit à crier : Meſſieurs, un peû de place,
J'en tiens ſi peu, c'eſt une grace
Que vous pouvez ſans vous incommoder,
M'accorder.
Un grand Homme entendant cette voix ſouterraine,
(Car on ne s'étoit pas aperçu qu'il fût là,)
Regarde à terre, & le diſtingue à peine :
Ouida, mon cher Enfant, ouida,
Venez, je veux bien vous permettre

Sur mes épaules de vous mettre.
(Cet Homme assurément étoit doux & bénin :)
Puisque vous le voulez, lui répondit le Nain,
J'accepte l'offre.; il monte, & sans aucun obstacle,
Bien mieux que les plus grands il voit tout le spectacle.

❧

Il n'est pas le seul aujourd'hui,
Qui devroit se servir des épaules d'autrui;
On en voit de plus loin, malgré sa petitesse,
Quand on a les Auteurs de Rome & de la Gréce,
Pour piédestal, & pour apui.



LE SERPENT, ET L'ANGUILLE.

FABLE XXVII.

UN jour une Anguille legere,
Disoit au Serpent son compere :
Comme moi n'es-tu pas poisson ?
Il n'est point entre nous si grande difference ;
Pourquoi n'est-ce qu'à moi qu'on jette l'hameçon ?
Oh oh ! dit le Serpent, pour repousser l'offense,
La nature m'arma d'un dard,
Et si quelque indiscret m'aprochoit par hazard,
Il sentiroit bientôt l'éfet de ma vengeance.

On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les outrager.



LE POISSON, ET LES ARBRES.

FABLE XXVIII.

PRès d'un fleuve, qui lentement
Laissoit couler son onde paresseuse,
Des Chênes élevoient leur cime ambitieuse,
Et s'aprochoient du Firmament;
L'Onde qui leur servoit de glace,
En répétoit partout les troncs & les rameaux,
Et ces nouveaux Titans sembloient remplir l'espace
Des Cieux, de la Terre & des eaux.
Un Poisson attiré par le tendre ramage
Des habitans aîlés, chantres de ces beaux lieux,
Venoit souvent près du rivage
Ecouter de leur voix les sons mélodieux,
Et jouir d'un si doux ombrage;
Mais de leurs toits voisins des Cieux,
Ainsi que de leurs chants il devint envieux.
Le voila donc qui se désole,
Qui de son élément déteste le séjour;
Il se plaint du Destin qui lui donna le jour,
En le privant de la parole:

Mais voit-on le Destin révoquer ses Decrets ?
Le Poisson nage, & l'Oiseau vole ;
Ce sont d'immuables Arrêts.
Ce Poisson cependant voulut faire un miracle,
Jusqu'au-dessus des flots il cherche à s'élancer ;
Mais que lui sert de s'éforcer,
Victime à tous momens d'un invincible obstacle ?
Un beau jour il fit tant qu'il sauta sur le bord,
Mais il se répentit d'un essor téméraire ;
Car ne pouvant plus haut élever son éfort,
Ni regagner sa demeure ordinaire,
Il resta sur le sable, attendant que la mort
Vint mettre fin à sa misere.

Où ne trouve-t-on pas cette espece de fous,
Qui de l'état d'autrui desireux & jaloux,
Pour s'élever, perdent leur héritage ?
Pourquoi nous déplacer ? qu'en retirerons-nous ?
Il est & plus sur, & plus doux
D'être content de son partage.

LES PERDREAUX.

FABLE XXIX.

A Madame de B*** sur son départ précipité.

MUse, qui sous ta douce loi,
Comblas de gloire La Fontaine;
Muse badine, inspire-moi
Le respect presenté par toi,
L'est bien mieux que par Melpomène,
Vien guider un timide Auteur
Dans cette fameuse carriere,
Où d'un ton si doux, si flâteur,
Ton plus cher Favori chantoit la Sabliere;
Prête-moi ces tons ravissans
Qu'admiroit la double Coline,
L'objet à qui je les destine,
Mérite le plus pur encens:
Il joint à la beauté par qui l'Amour enflame
Tout ce qui peut nous enchanter;
Les talens de l'esprit, les sentimens de l'ame,
C'est B***, mais quoi! je te vois hésiter!
Tu crains que ton pinceau ne trompe mon attente,
En traçant le portrait que je t'ai proposé;
La gloire de l'avoir osé

Ne suffit-elle pas pour te rendre contente ?

DAns ce tems où l'Astre des Cieux,
Par sa brulante ardeur flétrit les dons de Flore,
Et que pour nous payer des attraits qu'à nos yeux
Le Printems avoit fait éclore,
Il meurit de Cerès les tresors précieux;
De Perdreaux réunis une cohorte vive
De son guide fidéle accompagnoit les pas;
C'étoit une mere attentive
A veiller pour leurs jours, à choisir leurs repas;
Sont-ils trop fatigués, à l'ombre de son aîle,
Elle leur communique une douce chaleur:
Ont-ils faim, autour d'une fleur,
Par son chant elle les apelle,
Leur offre des grains qu'elle pelle;
Et si le soigneux Aousteron
En a peu laissé sur la terre,
Elle leur montre à vaincre en une douce guerre,
Et Sauterelle, & Moucheron;
Quelquefois, (& c'est grand dommage,
Mais que ne fait-on pas dans l'extrême besoin?)
Elle va détruire en un coin
De la sage Fourmi l'industrieux ouvrage;
Et les Perdreaux alors, comme autant d'Argiens,

Dans leurs murs ſaccagés immolent les Troyens;
Voilà donc notre République,
Goûtant le ſort le plus heureux;
Mais hélas ! un orage affreux
Détruit cet état pacifique.
De la foudre & des vents les brûlans tourbillons,
Ravagent partout les ſillons;
Le Coq dans ce deſordre emmene la Poulette,
Et laiſſe la famille éplorée, inquiette,
A lá merci des Aquilons.

❧

De ce que dans nos cœurs ton départ vient de faire,
Voilà le fidéle tableau;
Chacun de nous eſt un Perdreau
A qui l'on enleve ſa mere.



LE LION, LE RENARD ET L'ASNE.

FABLE XXX.

A Certain Baudet gros & gras,
Un Renard proposoit un soir la promenade :
Allons sur ces côteaux, vien, sui-moi camarade ;
Et Baudet de suivre ses pas :
O de tout sens cervelle dépourvuë !
Que va faire un Asnon avec un vieux Renard ?
Garre quelque fâcheux hazard ;
Le Renard ne fait rien sans vuë.
Les voilà donc partis, & dans une avenuë
Ils rencontrent un fier Lion ;
L'Asne de se cacher, mais le Renard, Ah ! Sire,
En saluant le Roi, je venois pour vous dire,
Qu'à Votre Majesté j'avois intention
D'offrir une provision,
C'est un Asne bien gras dont je me suis fait suivre ;
Si vous voulez je vous le livre :
Ouida ; je l'aperçois, & je le mangerai ;
Mais c'est de toi d'abord que je veux me repaître ;

Dans l'inſtant le Renard fut pris & déchiré ;
Il méritoit auſſi de l'être.

❦

Les gens en place, avec raiſon,
Profitent de la trahiſon,
Et prennent en horreur le traître.



L'ASNE, LE VAUTOUR, ET LE LOUP.

FABLE XXXI.

UN Asne blessé sur le dos,
La nuit n'avoit point de repos ;
Mais le jour il avoit un friche en sa puissance,
En beaux Chardons très-abondant,
Et le Baudet dans sa souffrance
Ne perdoit pas un coup de dent ;
C'est la bonne façon de prendre patience.
Un Vautour affamé qui le guettoit en l'air,
Croyant que c'étoit une proie,
Fondit brusquement sur sa chair,
Et se voyant à même, il s'en donne à cœur joie.
Le nouveau Promethée essaie avec raison
De s'en débarasser à force de ruades ;
Mais il s'efforce en vain, le Vautour tenoit bon.
Les Spectateurs de ces gambades
Rioient de tout leur cœur, sans secourir l'Asnon.
Un Loup voyant le tout de la forêt prochaine,
S'écria tristement, Je suis bien malheureux,
A peine me voit-on, qu'on crie à perdre haleine,

Et ce Vautour, qui devant eux
Fait tout le mal qu'il sçauroit faire,
Loin qu'il excite leur colére,
Les met au comble de leurs vœux.

Le méchant qui mord, qui déchire,
N'a rien à redouter, pourvu qu'il fasse rire.



LE LION, ET L'ESCLAVE.

FABLE XXXII.

UN ſuperbe Lion dans les Cirques de Rome,
Des Maîtres de la terre eut les yeux pour témoins,
Lorſqu'il vint ſans fierté fléchir aux pieds d'un Homme,
Dont il avoit reçu de ſecourables ſoins.
A ce trait éclatant de ſa reconnoiſſance,
Il ne borna pas ſon deſir;
Il ſe fit un devoir, il ſe fit un plaiſir
De le ſauver de l'indigence;
L'accompagnant partout, il ſçavoit attendrir
Le Spectateur, toujours prompt à les ſecourir:
Mais l'un de ces prétendus Sages,
(Qui même des vertus font ſouvent des défauts;
Et qui ne voyant rien qu'à travers des nuages,
Ne diſcernent jamais le vrai d'avec le faux,)
Dit au Lion, quelle foibleſſe!
D'un malheureux Eſclave être le compagnon,
C'eſt faire voir trop de baſſeſſe,
C'eſt avilir ta naiſſance & ton nom!
Mais le Lion répond, ô la fauſſe maxime!

L'ingratitude enfin n'eſt-elle plus un crime ?
Quand je languiſſois abattu,
Ce mortel vint m'offrir une main ſecourable ;
Ce n'eſt point le haut rang, c'eſt la ſeule vertu
Qui rend à mes pareils un ami reſpectable.

Le Lion ſe fit honorer
Par un ſi noble caractére :
Un Grand qui ſeroit tel, ſe ſeroit adorer ;
Mais par malheur il n'en eſt guére.



LE BACHA, ET LE FRANÇOIS.

FABLE XXXIII.

UN François voyageoit, heureux si comme Ulisse,
Parcourant differens climats
Il eût eu la prudence attachée à ses pas,
Prompt à le retirer des bords du précipice !
Il arrive en Turquie, & chez un Ottoman,
Trouvant moyen de s'introduire,
Il séduisit bien-tôt le riche Musulman :
Un François qui veut plaire a l'art de tout séduire.
Par un acceuil flatteur, par de puissans secours,
Notre Turc lui marquoit une amitié sincere,
Enchanté de son hôte ; il eût pour lui complaire,
Prodigué ses tresors, sacrifié ses jours :
Je loue un pareil caractere ;
Mais des cœurs si zelés sont souvent malheureux,
Le bien qu'ils font tourne contre eux ;
C'est, je crois, pour cela qu'on n'en trouve plus guére.
Voici donc que notre François,
Par une audace sans seconde,

Ose de l'amitié violer les saints droits ;
(Car ils sont tels par tout le monde.)
Bacha, lui dit-il, un beau jour,
Dois-je croire pour moi votre amitié parfaite ?
J'en ose demander une preuve complette,
Montrez-moi les objets de votre tendre amour.
Sans vous causer de jalousie,
Ne puis-je contenter un curieux desir ?
Je ne veux qu'admirer ces beautés que l'Asie
Vit naître pour votre plaisir ;
Remplissez mon souhait, il y va de ma vie.
Le Bacha frémit, mais enfin
Quoique ce soit un coup qui lui perce le sein ;
Il apelle un Esclave, il lui parle, il ordonne
Que son Serail s'ouvre soudain ;
L'Esclave obéit & frissonne
De la nouveauté du dessein.
Au signal, vingt beautés se hâtent de paroître ;
Et sans se prévaloir des charmes les plus doux,
Elles vont humblement fléchir aux pieds du Maître.
Ah ! belles, quel état ! non, c'est à vos genoux,
S'écria le François, que nous devons tous être.
Mais le Turc les renvoie, & s'adressant au traître
Qui lui reprochoit sa rigueur,
Pour toi, je te devrois peut-être
Charger de toute ma fureur,

Mais va, je reconnois ma faute ;
Sors de ces lieux, fui pour jamais,
Si quelque jour j'ai besoin d'hôte ;
J'en choisirai de plus discrets.

Ce Turc est-il digne de blâme ?
Non, & je suis de son avis :
Non pas pour renfermer la Femme ;
Mais pour chasser de tels Amis.



LA SOURIS, ET SES PETITS.

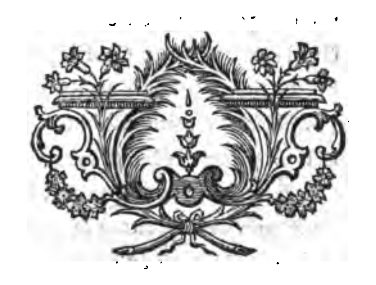
FABLE XXXIV.

UN Chat matois & meurtrier,
Se joüoit avec ſon gibier,
C'étoit une Souris que d'une adroite patte,
Il laiſſoit échaper, qu'enſuite il arrêtoit,
Puis d'une façon délicate,
Il la prenoit & l'emportoit,
Seulement pour changer de place;
Et là le jeu ſe répétoit
Avec nouvelle adreſſe, avec nouvelle grace.
Une mere Souris près de ſes Souriceaux,
Dans un coin du grenier où ſe paſſoit la ſcéne;
Regardoit ces tours avec peine,
Car elle en prévoyoit & la ſuite & les maux;
Mais ſes Petits, ſans voir la conſéquence;
Rioient de tous ces jeux qu'ils croyoient innocens,
Et vouloient s'y mêler faute d'expérience:
Mais la Mere leur dit, avez-vous perdu ſens?
Ne voyez-vous pas que le traître,
Quand quelqu'une de nous tombe ainſi dans ſes lacs;

Commence par jouer, finit par ſe repaître.
Gardez-vous bien de cet apas.

❧

Quel vaſte champ pour la Morale!
Que de points différens pour notre inſtruction!
Quelques attraits flâteurs, que l'aparènce étale,
On ne ſçauroit garder trop de précaution.



LE PAON, ET LE PETIT OISEAU.

FABLE XXXV.

DAns une riante valée,
Toute la troupe des Oiseaux,
Tenoit un jour son assemblée,
C'est comme parmi nous les Etats Généraux;
Il étoit question d'élire
Un d'entr'eux pour Chef de l'Empire,
En un mot de choisir un Roi.
Les Electeurs prirent scéance,
Et si tôt qu'on eut fait silence,
Le Paon se léve, & dit je crois que c'est à moi,
Messieurs, que vous devez donner la préférence,
La beauté de mes traits vous en prescrit la loi.
A ces mots, déployant son radieux plumage,
Il en fait à leurs yeux un superbe étalage;
Voyez, voyez Messieurs, & ma taille & mon air,
C'est à ce brillant avantage
Que l'Epouse de Jupiter
A donné son divin suffrage.
Charmé d'un discours spécieux,
Chacun étoit près de le croire;

Mais un petit Oiseau prudent, judicieux;
Qui mieux que le Hibou mériteroit la gloire
D'être auprès de Minerve élevé dans les Cieux;
Lui dit, vous nous contez une plaisante Histoire;
Qu'est-ce qu'un Roi, Messieurs, qui n'a que la beauté,
Il en faut un qui veille à notre sureté,
Un favori de la Victoire.
L'Aigle, ce fier suport du Souverain des Dieux,
Qui porte sa foudre en tous lieux,
Mérite seul qu'on le choisisse;
Toute autre élection irritant son couroux;
Si pour punir notre injustice,
Il venoit à fondre sur nous,
Le Paon nous pourroit-il garantir de ses coups?
Il n'en fallut pas davantage,
La Troupe élut l'Oiseau de grand renom,
Et renvoya le Paon avec son beau plumage
A la Toilette de Junon.



LA LINOTTE.

FABLE XXXVI.

AU trébuchet un beau matin,
Un Pâtre prit jeune Linotte,
La bête prise fut bien sotte,
Et disoit dans son chant, quel sera mon destin ?
Si-tôt qu'à la ferme il arrive,
Attachant d'un long fil la femelle plaintive,
L'Oiseleur sans pitié la donne à son enfant ;
Le petit drole triomphant
S'en saisit, & contre l'usage,
Ne lui fit aucun mal, c'eût été grand dommage ;
Mais quoi qu'elle eût tout à souhait,
Elle n'étoit point satisfaite,
Et minutoit l'instant de sa retraite ;
Elle y parvient enfin ; le petit indiscret
Tenant foiblement la ficelle,
L'Oiseau s'envole à tire d'aile,
Entraîne son lien dans un épais bosquet ;
Mais qu'en arriva-t-il ? la corde
Dans des branches s'entortilla,
La Linotte gémit, cria miséricorde,
Mais il fallut demeurer là.

Alors reconnoissant sa faute ;
Qu'avois-je à faire de m'enfuir ?
Je vivois doucement, j'avois un si bon Hôte ;
Maintenant il me faut mourir.

Doit-on avoir grande constance
Pour suporter un mal leger ?
Non ; pourquoi donc vouloir changer ?
Il vaut mieux prendre patience,



L'EMPEREUR, ET L'ARC.

FABLE XXXVII.

UN Empereur de Tartarie,
Auſſi vaillant Guerrier qu'injuſte Potentat,
Par une Fléche en un combat,
D'un puiſſant adverſaire avoit tranché la vie ;
Il vint remercier ſes Dieux,
D'avoir à ſon Rival fait mordre la pouſſiere,
Et ſur un tapis précieux
Plaça près de l'Autel la Fléche meurtriere.
L'Arc qu'un Eſclave vil portoit non-chalamment ;
Oſa d'une humble voix briguer ſa récompenſe,
Cette Fléche ſans moi reſtoit ſans mouvement,
Et n'auroit pû, Seigneur, ſervir votre vengeance.
Ah ! dit le Cam, quelle inſolence !
Elle aura ſon prompt châtiment.
Tu crois donc du combat avoir ſeul l'avantage ?
Hé bien, ſois à jamais banni de mes Etats ;
Pour Arc je ne veux que mon bras ;
Et la Fléche ſuffit pour ſervir mon courage.

Bien connoître la Cour est un des plus grands Arts,
Il faut sçavoir des Rois ménager les caprices,
C'est vouloir s'exposer à de fâcheux hazards,
Qu'oser à contre-tems étaler ses services.



LE CORBEAU, ET LE PAYSAN.

FABLE XXXVIII.

UN Orfévre avoit eu l'adresse
D'instruire un Corbeau familier,
Qui parloit comme un Bachelier;
Le Peuple autour de lui faisoit souvent la presse.
Rengorgé sous son manteau noir,
Notre Animal placé sur le bord du comptoir,
Faisoit briller sa Rhétorique.
Le jargon d'un pareil Oiseau
Attiroit au Marchand mainte & mainte pratique;
Et l'on n'apelloit sa boutique
Que la boutique du Corbeau.
A ce nom un Manant croyant le Corbeau maître
De l'or & de l'argent qu'il y voyoit paroître,
S'aproche avec respect, & le traite en patron.
Il ne venoit jamais de son séjour champêtre,
Que pour lui porter quelque don,
Flâté par l'espoir ridicule
Que cet Animal complaisant
Avec usûre un jour payeroit son present;
Un intérêt avide est aisément crédule.

Seigneur, lui dit-il, un beau jour,
Je ſuis près d'établir ma Fille,
Elle eſt vraiment vive & gentille,
Et moi qui, comme on dit, vous fais ſi bien ma cour,
Je ne vous demande en retour,
Que quelque piece de vaiſſelle,
C'eſt pour vous une bagatelle :
Il eſt vrai, lui dit l'autre, & je t'en ferois don
Tant je ſens de reconnoiſſance ;
Mais de ce que tu vois rien n'eſt en ma puiſſance,
Je n'en ſuis que le prête-nom.

Cette ſincerité me paroit admirable,
Je connois plus d'un important
Qui n'en dira jamais autant,
Il voudra juſqu'au bout tromper le miſérable.



LES DEUX GRENOUILLES.

FABLE XXXIX.

DEux Citoyennes d'un Marais
Desseché par l'ardeur brûlante
Du Soleil, qui des Cieux y lançoit mille traits ;
Etoient près d'expirer d'une soif dévorante.
Attendrons-nous sur cet aride bord,
Que le Destin qui nous menace,
Daigne nous accorder la mort,
Comme un plaisir, comme une grace ?
Allons, dirent-elles, tentons
De chercher dans d'autres cantons
Quelque reméde à notre peine,
Nous rendons, en fuyant, notre mort incertaine ;
En restant, nous la méritons.
Grenoüilles, c'est bien fait, pour trouver des ressources
Il ne faut point s'abbattre, & céder à ses maux,
Quittez vos joncs brûlés, vos arides roseaux,
Votre courage seul fera jaillir des Sources.
Elles partent donc toutes deux,
D'un pas foible, mais courageux ;
Elles traversent une plaine ;

Jusques-là, ni Ruisseau, ni Source, ni Fontaine ;
Allons, courage encor, ne nous rebutons pas ;
Je crois apercevoir là-bas,
Dit l'une, les murs d'une Ferme ;
Embrassons-nous, ma Sœur, oüi nous touchons au terme
Qui va nous sauver du trépas.
Sur cela de sauter & de doubler le pas ;
Nous allons surement y trouver une Mare.
On arrive enfin, mais hélas !
La Mare étoit à sec, & le Soleil barbare
Avoit fait en ces lieux d'aussi cruels dégâts :
Elles en versérent des larmes ;
Mais sans se rebuter, voici
Un puits, s'écria l'une, allons, jettons-nous y,
Nous mettrons fin à nos allarmes ;
Mais l'autre lui répond, tout doux ;
Quand nous serons dedans, comment sortirons-nous?
Faisons mieux, on tire sans doute
Beaucoup d'eau de ce Puits ; cachons-nous à côté,
Nous en aurons toujours quelque petite goutte,
Le terrain à l'entour est encore humecté ;
Restons enfin, quoi qu'il en coûte,
C'est à souffrir un peu ; mais, sans comparaison,
Nous serons mieux qu'à la maison ;
D'ailleurs, il fera de la pluye,
Le tems contraire prendra fin,

La Mare viendra dans son plein ;
Nous en ferons notre Patrie ;
Il vaut mieux être mal, si c'est notre destin ;
Que perdre tout-à-fait la vie.

Que de courage & de bon sens !
Assez Grenoüille, mon amie,
Les Hommes quelquefois dans leurs périls pressans,
N'ont pas tant de Philosophie.



LE

LE FURIEUX, ET LE MIROIR.

FABLE XL.

UN Homme d'un orgueil outré,
Dès ses plus jeunes ans, pétulent & colére,
Fut avec soin gardé dans un lieu retiré,
Où l'on croyoit enfin dompter son caractére.
Son gardien eut ordre un jour,
De le tirer de son obscur séjour,
Et de l'amener chez son Pere;
Mais notre Homme y porta sa fureur ordinaire;
Il se vit en entrant debout dans un Miroir;
Et comme il ignoroit que c'étoit sa figure,
Il trouva que l'objet manquoit à son devoir,
D'avoir en sa presence une fiere posture:
Comment, lui dit-il, insolent,
D'où peut te venir tant d'audace?
Tombe à mes pieds, voila ta place;
Et dans ce transport violent
Il veut le maltraiter, frape, & casse la Glace;
Mais au lieu d'un objet qu'il avoit vû d'abord,

Il en vit trente & davantage ;
Qui tous, le poing levé, défioient son courage ;
Et l'insultoient encor plus fort.

Lorsque la colére est extrême ;
Elle tourne contre elle-même.



LES PRETENDUS CONNOISSEURS.

FABLE XLI.

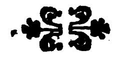
Certain curieux de Tableaux,
Dans une galerie en avoit un grand nombre,
Là placés dans un jour ni trop clair, ni trop sombre,
Ils étoient honorés du nom d'Originaux,
Car chez les Amateurs c'est chose principale,
Sur tout quand il s'y joint un air de vétusté.
Je respecte l'antiquité,
Je n'aime point qu'on la ravale,
Mais est-elle toujours égale ?
Non, sans quelque défaut il n'est point de beauté.
Homere quelquefois sommeille,
Et ce n'est pas une merveille
Que dans un Art en tout pareil
Appelles quelquefois s'abandonne au sommeil.
Mais revenons à notre affaire.
Notre Homme dans un inventaire,
Un jour avoit crû remarquer
Un Tableau d'un beau caractere ;

Jugez s'il voulut le manquer.
Il faut d'abord vous expliquer
Ce que c'étoit que la merveille.
On n'y connoissoit rien ; tout étoit si confus
Qu'on n'y voyoit que du noir, & rien plus,
Pas seulement un bout d'oreille ;
Mais du noir, vraiment c'est le beau ;
A quelque prix qu'il soit il me faut ce Tableau.
Combien vaut-il ? sur son extase,
Le prix doubla ; sa docte emphase
Lui fit achepter cher ce bizare morceau :
Pour rendre sa gloire complette,
Il fait chez lui convier ses amis,
Non, pour demander leurs avis,
Mais pour faire aplaudir à sa nouvelle emplette.

A l'aspect du Tableau, voilà mes gens ravis ;
Quelle touche ! dit l'un, quelle expression vive !
Quelle imitation ! quelle grace naïve !
Ah ! dit l'autre, quel coloris !
Voyez-vous ce torrent, avec quelle furie
Il rompt, il fait rouler ces morceaux de rocher,
Ces arbres qu'il vient d'arracher,
Et qu'il pousse dans la prairie.
Où donc, dit le premier, où portez-vous les yeux ?
Ce torrent, ce sont les cheveux
D'une Danaé qui repose,

Quand Jupiter. . . Voici bien autre chose ;
Une Danaé ! quoi cela ?
Vraiement, vous me la donnez belle ?
Oui, Danaé ; je le soutiens, c'est elle,
Et ces arbres couchés que vous croyez voir là,
Sont ses jambes ; voyez quelle chair naturelle,
Jamais le Titien n'en fit comme en voilà.
Allez, ignorans, dit le Maître,
Vous ne voyez ici paroître,
Ni Danaé, ni jambes, ni torrent,
C'est d'Ulisse & d'Ajax le fameux different ;
Voilà ce que cela doit être.

Hé bien, on juge tous les jours
Avec cette assurance, avec cette justesse ;
Je gémis souvent des discours
Que j'entends faire en toute espece ;
Ignorance & prévention
Font en tout la décision.



LES GRIVES.

FABLE XLII.

DAns le tems que Bacchus répand à pleines mains
Ses dons si chéris des humains ;
Un gros essain de jeunes Grives
Osa de son païs abandonner les rives,
Pour venir piller nos raisins.
Dès que Vendanges furent faites,
Peu regagnérent leurs retraites,
Le Filet, la Pipée & le Plomb meurtrier,
Ne leur firent point de quartier ;
Le peu qui se sauva de ce fatal voyage,
Revint dans son païs charmé de le revoir ;
Pour remplir un juste devoir,
Les Grives de leur voisinage
Vinrent les visiter, & sur leur embonpoint,
Sur la beauté de leur plumage,
Commençoient des discours qui ne finissoient point.
La Caravanne après son infortune,
Ne souffrant qu'à regret la harangue importune ;
Tréve de complimens, dit elle ; par quel sort
Nous revenons enfin au port ?
Quel bonheur de trouver pour jamais notre azile ;

Après tant de travaux & de périls pressans;
Nous partimes plus de deux mille;
Et nous ne revenons tout au plus que deux cens.

❧

Heureux, disoit un sage Prince,*
Qui du Peuple François fut autrefois l'amour;
Heureux le Gentilhomme au fonds de sa Province;
Qui vit en paix sans connoître la Cour;
On risque beaucoup en voyage,
A la Cour encor davantage,
Les vents incessamment y soulévent les flots;
Moins de bien & plus de repos.

* Henry IV.



L'ARBRISSEAU, ET LE FLEUVE.

FABLE XLIII.

Des Arbrisseaux voisins d'un Fleuve impétueux,
Lui demandoient un jour en quels climats du monde,
Il couroit à flots écumeux
Porter le tribut de son onde ;
Après avoir baigné des champs délicieux,
Ou par moi la richesse abonde,
Où mille attraits brillent aux yeux,
Bornant au sein des mers ma course vagabonde,
Je vais jouir, dit-il, d'un destin glorieux.
L'un de ces Arbrisseaux qu'anime l'espérance
D'acquerir de la gloire, & de trouver des lieux
Qui soient de ses travaux la digne récompense,
Demande au Fleuve du secours ;
Résolu de le suivre en son rapide cours,
Il s'éforce, il s'arrache au terrain qui l'enchaîne ;
Les autres qui craignoient la peine,
N'osérent imiter ce généreux dessein.
Notre Voyageur intrépide,

Dans l'eſpoir d'un noble deſtin,
S'abandonne à l'apui du Fleuve qui le guide :
Il eſſuya divers combats ;
Mais, en ſortant vainqueur par la perſévérance
Dans un terrain fertile & gras,
Il s'arrête & reçoit le prix de ſa conſtance.
Vos deſirs par le ſort ſeront toujours trahis,
Mortels, que le péril étonne,
Notre arbriſſeau devint un Arbre de Dodone ;

Nul n'eſt Prophète en ſon païs.



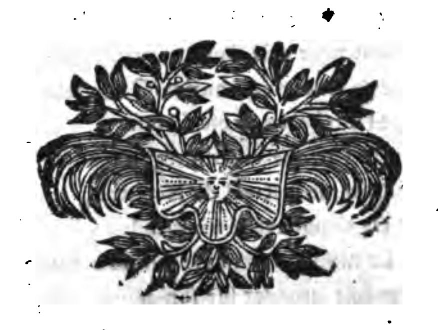
LE SERPENT, LA GRENOUILLE, ET LES INSECTES.

FABLE XLIV.

GRillon, Cigale, & Sauterelle
Se moquoient un jour d'un Serpent
Qu'ils voyoient sur l'herbe rampant,
Même ils étoient tout près de lui faire querelle.
En effet, disent-ils, voyez quel animal,
Toujours couché, presque immobile,
Notre troupe est bien plus agile,
De plus, nous ne chantons pas mal.
Alors pour faire voir leur talent, leur génie,
Grillon part d'une simphonie,
Cigale joint sa voix, Sauterelle ses bonds,
Une Grenoüille même abandonne ses joncs;
Pour venir chanter sa partie:
Mais bien-tôt le Serpent debout
Usa de sa force élastique,
Elevé sur sa queuë il regarde partout,
Siffle, & fond en trois tems, sur le cœur de musique.
Je vous laisse à penser quelle fut leur terreur;
On voulut se sauver, mais il fut impossible,
Le Serpent fut irrémissible;

Et par un prompt trépas il punit leur erreur.

Il ne faut pas qu'on se figure
Qu'un modeste maintien soit la marque d'un sot ;
L'Homme d'esprit est humble, & souvent ne dit mot ;
Mais il sçait repousser l'injure.



LE LAC ET LES NUAGES.

FABLE XLV.

UN Lac d'une immenſe grandeur
Etendoit au loin ſes rivages ;
Armés d'Ancres jamais cordages
N'avoient pû de ſes eaux ſonder la profondeur ;
Mainte Cité, divers Villages
Qui ſervoient à parer ſes bords,
En recevoient pour prix d'utiles avantages ;
La Pêche & le Commerce enrichiſſoient leurs Ports.
Malgré cette haute fortune,
Ce Lac que chacun regardoit
Comme le Rival de Neptune,
De rien ſouvent s'intimidoit ;
Le moindre vent, le moindre orage
Qu'il entendoit gronder ſur ſon humide plage,
Lui cauſoit des frémiſſemens,
Il croyoit tous les Elémens
Enſemble conjurés contre ſon apanage.
Foibleſſe indigne d'un grand cœur !
Et de quoi peut guérir la peur ?
Il voit ſur le ſommet d'une haute montagne
D'épais Nuages s'aſſembler,

Prêts à fondre dans la campagne ;
Cet aspect le force à trembler ;
Troublé d'une frayeur extrême
Il croit voir la montagne même
Qui s'avance pour l'accabler.
Lac insensé, ce qui causoit ta peine
Rend ton destin encor plus beau ;
Tu vois un déluge nouveau
Qui vient accroître ton domaine.

Attendons l'avenir sans nous en affliger ;
Si le mal est certain, la peur qui nous possède
Augmente à nos yeux le danger,
Et ne nous permet pas d'en chercher le reméde.



LE MARCHAND ESCLAVE, ET SON PATRON.

FABLE XLVI.

UN utile talent se porte au bout du monde,
En tous lieux il peut nous servir,
L'injustice du sort, l'inconstance de l'onde,
Rien ne sçauroit nous le ravir.

UN Avare Marchand, sur le sein de Neptune,
Voyageoit avec son tresor ;
L'insatiable soif de l'or
Lui faisoit risquer sa fortune,
Dans le trompeur espoir de l'augmenter encor ;
Téméraire desir, étrange frénésie !
Que rien ne peut jamais éteindre ni tarir,
Trop semblable à l'hydropisie,
La mort seule peut te guérir !
Sur les Côtes de Barbarie
Notre Homme vit périr ses biens & ses Vaisseaux,
Il échapa lui seul à la fureur des eaux :
Un Bey le fit Esclave, & lui donna la vie.

Privé de son tresor & de sa liberté ;
Il fallut rapeller ses talens, son génie,
Et réparer par l'industrie
Les pertes de l'avidité.
Le succès répond à ses vûës ;
Il trace de beaux plans de maisons, de jardins,
Choses que dans ces lieux lointains,
On n'avoit encor jamais vûës.
Un des plans fut executé,
Et le Patron charmé de cette nouveauté,
Dans le riant séjour conduisit sa Maitresse ;
La Belle dans ce lieu fait pour la volupté,
Sentit nouveaux plaisirs & nouvelle tendresse,
Et par de riches dons tous deux se signalant,
Ils firent au Marchand retrouver la richesse,
Tôt ou tard le prix du talent.



LE BARBET, ET LES ROQUETS.

FABLE XLVII.

UN Barbet, sous un Maître habile,
Avoit apris des tours charmans,
Et des Habitans de la Ville
Il s'attiroit partout les aplaudissemens.
Docile au moindre signe il sembloit tout comprendre,
C'étoit un merveilleux Acteur,
Sçachant d'ailleurs se faire entendre
Mieux que n'eût fait un Orateur.
Un beau jour ayant la manie
De vouloir se faire admirer
De ce que nous nommons la bonne compagnie,
Dans un riche Palais il osa pénétrer.
Le nouveau Roscius entre donc sur la Scène,
Fait un salut à la Romaine,
Et jappe un compliment pour annoncer ses tours;
Mais voilà les Roquets aussi-tôt en émeute,
La Dame du logis en avoit une Meute,
Et l'Orateur perdit le fil de son discours.
Ne pouvant avoir audience,

Aux gambades il eut recours :
Mais Roquets d'aboyer toujours ,
Même avec plus de violence,
Loin de leur imposer silence ,
Chacun vanta la voix des Médors, des Marquis ;
On leur trouva le goût exquis :
Ils furent tous fêtés , &, dans tout l'Auditoire,
Il passa pour constant qu'il n'est point de la gloire
Des Chiens de qualité d'avoir le moindre acquis.



Ce qu'on pense des Chiens n'iroit-il point au Maître?
Mais non ; le grand Seigneur est tout ce qu'il veut
être.



LA MOUCHE.

FABLE XLVIII.

UNe Mouche gourmande, à force de manger,
Etoit prête à perdre la vie ;
Mais sans s'étonner du danger,
Avec courage elle s'écrie :
Puisqu'on ne peut toujours demeurer ici-bas,
Qu'on n'éprouve, y restant, que maux & que misere,
Quand on a fait si bonne chere,
Il est doux de passer le pas.
La Mouche, vous n'y songez guere :
C'est un cruel moyen de sortir d'embarras.
HORACE, je le sçais, donne pour Loi suprême
De sortir de la vie ainsi que d'un repas ;
Mais pour moi je voudrois un parti moins extrême :
Ce seroit, de tous deux, que l'on ne sortît pas.



LA VIEILLE CHIENNE.

FABLE XLIX.

UNe Chienne en naissant avoit eû nom Follette,
Et tous ses agrémens justifioient son nom ;
C'étoit une Chienne parfaite,
De la seule parole il lui manquoit le don :
Elle étoit badine & légère,
Une foule d'Amans suivoit partout ses pas ;
Quand on est dans l'âge de plaire,
Peut-on faire
Trop d'usage de ses appas ?
Non, non ; une Beauté qui suivroit le contraire,
En seroit comptable à Cythère ;
Vénus ne le pardonne pas :
Et si vous en doutez, lisez les Opéras.
Mais le rems qui s'échappe, & jamais ne s'arrête,
Sur la pauvre Follette exerça tous ses droits ;
Ce n'étoit plus, comme autrefois,
L'objet d'une tendre conquête ;
C'étoit une vilaine bête,
Grasse, lourde, éclopée, & réduite aux abois :
Malgré cela, bien-loin d'avoir un maintien sage,
Follette, du soir au matin,

Avoit le ton du badinage ;
Ce ton minaudier, enfantin,
Qui ne sied pas même au jeune âge.

❀❀

Que de Follettes aujourd'hui
Ne sont plus que de vieilles folles !
Non qu'il faille affecter l'ennui :
Mais tous les âges ont leurs rolles.



LA NYMPHE ET L'ABEILLE.

FABLE L.

DAns ces Jardins charmans, les délices de Flore,
Tous les jours une Abeille, au lever de l'Aurore,
Venoit, en voltigeant, en recueillir les pleurs,
Et tirer avec soin le suc de mille fleurs
Que Zephire y faisoit éclore.
D'autre part, une Nymphe, & sans choix & sans goût,
Venoit cueillir ces fleurs nouvellement écloses,
Et pour en répandre partout,
Elle auroit moissonné les Rosiers & les Roses.
Un jour, en formant un bouquet,
Elle voulut prendre un œillet
Où l'Abeille étoit attachée :
Fuis, lui dit la Nymphe en fureur ;
Laisse-moi cueillir cette fleur ;
Ta bouche impure l'a sechée.
Mais l'Abeille aussi-tôt : Nymphe, je suis fâchée
D'éprouver, de ta part, cette injuste rigueur ;
Car enfin, est-ce que l'usage
Que tu fais de ces fleurs vaut celui que j'en fais ?

Je ne leur cauſe aucun dommage ;
Et tu les détruis pour jamais.
En vain tu vantes les offrandes
Que tu préſentes de ta main ;
Le ſoir voit mourir les Guirlandes
Que tu compoſes le matin :
Mais moi, la liqueur que j'exprime
De ces fleurs qu'on me voit toucher,
Je la rends d'un goût ſi ſublime,
Que l'Ambroiſie à peine en pourroit approcher.

❧

Voilà juſtement la peinture
De l'habile Ecrivain, du Sçavant ſans eſprit ;
L'un n'offre du ſçavoir que le faſte & l'enflure,
Il en charge tout ce qu'il dit :
L'autre, qui l'analyſe avec poids & meſure,
N'en met que le précis dans tout ce qu'il écrit.
Ce n'eſt Homère ni Virgile ;
C'eſt le ſuc de leurs fleurs que ſa plume diſtille,
Et l'âpre Sçavant les détruit.

FIN.

TABLE

Des Fables contenues en ce Livre.

TABLE.

FIN de la Table.





